L'AMI DES ARTS OU JUSTIFICATION DE PLUSIEURS GRANDS...

Jacques Joseph Marie Decroix



L'AMI DES ARTS
OU
JUSTIFICATION
DE PLUSIEURS GRANDS HOMMES.

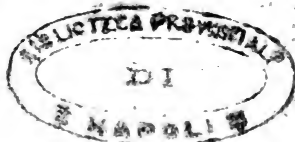
Summa petit livor, perflant altissima venti.
Ovid.





A AMSTERDAM,
Et se trouve à Paris chez les Marchands de nouveautés.

M. DCC. LXXVI.



AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

LE petit Ouvrage que nous donnons au Public, a été écrit vers la fin de l'année derniere. Quelques mois après, la personne à qui il avait été adressé, ayant engagé l'Auteur à le revoir, nous l'a ensuite communiqué, & nous a déterminé à l'imprimer.

Nous avons crû que cet essai pourrait ne pas déplaire à ceux qui s'occupent de l'étude des Arts & de la Littérature, & aux Amateurs qui en font le délassement de leurs travaux. On verra par les lettres suivantes que l'Auteur n'attachait aucune prétention à cet Ouvrage qu'il n'avait composé que pour son ami.

Il ne déguisait point avec lui sa façon de penser, & si ses jugemens

paraissent un peu sévères, il faut d'autant moins s'en étonner que chacun aujourd'hui s'arroge ouvertement le droit de condamner les hommes les plus célèbres ; on avouera sans peine, que l'excès de nos abus en différens genres, est bien propre à donner de l'humeur aux esprits fins & délicats ; mais on peut s'élever contre ces abus, sans s'écarter des loix de l'honnêteté. Les injures ne sont jamais de saison, & il serait à désirer que tous les Critiques montrassent en public autant de modération que l'Auteur de cet écrit en a fait paraître dans le commerce libre de l'amitié.

EXTRAIT

D'une Lettre de l'Auteur à M. le Comte de L....

A Paris, le 6 Décembre, 1775.

. . . .

QUe n'en puis-je donter comme vous de la décadence du Goût & du dépérissement des Arts dans notre bonne Ville ! Tout ce que vos Compatriotes vous ont dit, n'est que trop véritable. Leurs yeux n'étaient point fascinés comme ceux des Parisiens ; ils ont vu les choses telles qu'elles sont en effet ; les microscope de la prévention ne les a point trompés ; ils n'ont gueres trouvé partout que des infiniment petits. Je suis charmé qu'ils se soient expliqués sans feinte avec vous ; ils n'auraient pu le faire ici sans s'exposer à la risée de tous ceux qui

prônent nos triſtes nouveautés. rappellez-vous que pluſieurs Journaliſtes à qui l'enthouſiaſme de ces derniers n'en impoſa jamais, vous ont appris depuis long-tems combien nous dégénérions en tout genre. Vos Meſſieurs, témoins oculaires, viennent de vous confirmer ces fâcheuſes vérités. S'ils ne peuvent vous perſuader, & ſi votre eſprit incrédule cherche à réfuter leurs raiſonnements, je ne vois plus d'autre moyen, pour vous convaincre entièrement de nos malheurs, que de venir juger par vous même nos Arts & nos Artiſtes.

Vous voudriez, Monſieur, que je devinaſſe les raiſons qui nous éloignent de plus en plus des grands principes adoptés par tous les hommes de génie qui ont élevé le ſiècle de Louis XIV au comble de la gloire: peut-être l'abus de la critique & de l'analiſe y a-t'il contribué plus qu'au-

cune autre chose. A force de raisonnements & de discutions sur chacun des Arts, on est parvenu à n'y plus rien entendre. Les jeunes gens marchent à tatons dans un labyrinthe où les préceptes multipliés à l'excès étouffent le talent; heureux, qui peut saisir le fil d'Ariane pour s'échapper de ce Dédale obscur, & donner un libre essor à toute la sensibilité de son ame, & à l'élévation de son génie!

Puisque vous le desirez, Monsieur, je vous enverrai incessamment un petit écrit, où je tâche d'éclaircir vos doutes. J'y expose mes idées avec la franchise que je vous ai toujours montrée. J'y parle presqu'uniquement de Poésie & de musique; c'est assez, je crois, vous faire ma Cour. On est sûr d'intéresser un amant en lui parlant beaucoup de sa maîtresse. Les mêmes goûts d'ailleurs, les mêmes

principes nous réunissent depuis long-tems ; nous avons souvent admiré ensemble les Chefs-d'Œuvre des anciens, & ceux des grands hommes modernes ; nous leur rendions justice en dépit de l'envie. Quand nous remarquions dans leurs Ouvrages immortels quelques légers défauts, ces taches inévitables à la faiblesse humaine, ne diminuaient rien de la haute estime que nous avions pour eux ; elles nous apprenaient seulement à montrer plus d'indulgence pour les Ouvrages médiocres. Nos sentiments sur les Arts en général ont peu différé. Que de titres pour me flatter de vous voir encore de mon avis en cette occasion, ou du moins pour n'être pas jugé trop rigoureusement. . . . .

EXTRAIT

D'une autre Lettre, au même.

Paris, 20 Avril 1776.

Vous me mandez, Monsieur, qu'on imprime *l'Ami des Arts*. En vérité il était bien inutile d'ajoûter une Brochure nouvelle à toutes les Brochures dont l'Europe est inondée. Vous me direz sans doute que si cela est inutile, cela est aussi fort indifférent, & qu'on peut, sans conséquence, imprimer une Brochure dont on parle un jour dans les gazettes littéraires, & qu'on oublie le lendemain pour d'autres qui subissent le même sort à leur tour. J'avoue qu'il n'y a pas grand mal à tout cela; mais convenez aussi que les sentimens que je déposais avec confiance dans le sein de l'amitié, étaient une mar-

que de ma déférence à vos desirs, & que dans aucun cas, mon opinion particulière, très-peu intéressante en elle-même, ne pouvait mériter de paraître au grand jour. Le Public ne sera pas disposé à me passer tout ce qui avait trouvé grace à vos yeux. Je sens trop que l'ouvrage d'un moment n'est pas digne de lui être offert. Tous ceux qui travaillent pour ce juge éclairé & sévère, ne doivent jamais perdre de vue le conseil d'Horace :

Sæpe stilum vertas, iterum que digna legi sint scripturus.

D'ailleurs la manière libre & naïve dont je m'expliquais avec vous sur le mérite de différens Ecrivains ou Artistes, (sans toutefois les nommer) pourra blesser leur amour-propre, & dans ce cas, c'est à vous seul, Monsieur, qu'ils devront s'en prendre.

Soyez vous même l'interpréte de mes ſentiments. J'affirme entre vos mains, que jamais mon intention n'a été d'offenſer qui que ce ſoit, & qu'en vous faiſant part de mes réflexions, je n'étois animé que du deſir de voir refleurir la Littérature & les beaux Arts, & la paix renaître parmi ceux qui les cultivent.

. . . .



Soyez vous même l'interprète de mes sentimens. Assurez-en tous vos amis, que jamais mon intention n'a été d'offenser qui que ce soit, & qu'en vous faisant part de mes réflexions, je n'étois animé que du désir de voir refleurir la Littérature & les beaux Arts, & la paix renaître parmi ceux qui les cultivent.

. . . .

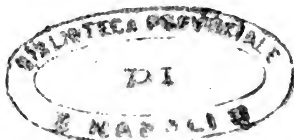
L'AMI

ERRATA.

Pages.	Lignes.	
4	18	*beaume* --- baume
6	10	*chefs-d'œuvres* --- chefs d'œuvre
12	7	*dont s'agit* --- dont il s'agit
Ibid.	9	*à M. de S. Lambert & autres* --- A leurs Auteurs.
17	8	*Lisez en Note* : On voit dans l'Estampe dont il est ici question, le portrait de M. de Voltaire entre ceux des deux Commentateurs de la Henriade, sur quoi l'on a dit très-plaisamment :

Le Jay vient de mettre Voltaire
Entre la Beaumelle & F.....;
Ce ferait vraiment un Calvaire
S'il s'y trouvait un bon Larron.

22 *Note*,		ligne dern. *conficere* ---conficere
26 *N.*	11	*Prédécesseuss* --- Prédécesseurs
31 *N.*	1	*s'ils les*, --- s'il les
32		après ces mots : *emportent seules tous les suffrages*, ajoûtez en Note : on néglige aujourd'hui Racine & Moliere pour des Drames, des Proverbes dramatiques, des Parades & des Parodies ; pour les Comédiens



SUITE DE L'ERRATA.

Pages.	Lignes.	
		de Bois & mille autres frivolités. Jamais l'Eſprit ne s'eſt exercé ſur des objets plus grands, témoin la vogue inconcevable des Charades, des Calembourgs, des Jeux des mots & des Pointes; Il n'eſt pas juſqu'au Logogriphe qui ne trouve des Partiſans diſtingués.
33	5	après *femmes* ôtez la virgule
Ibid.	9	effacez *auſſi*
Ibid.	10	effacez *veut*
Note.	3	*théatre* - - théatres
N.	20	*fuïr* --- fuir
48	10	*faiſons voir* --- de faire voir
57 N.		ligne penult. *Adronic* --- Andronic
56 N.	22	effacez *la*
68	3	*pou* --- pouvoir
83	17	*Desfontaine* --- Desfontaines
91	13	*ed* --- de
95	20	*la* --- ſa
98	11	*ſurent* --- *furent*
Ibid.	19	*ſtatue* --- ſtature
100	12	*déracteurs*, *liſez* détracteurs.
105	3	après *Pollux*, mettez deux points
113	24	*frenouſe* --- freneuſe
119 N.		*ceci ne détruit pas*, &c. *liſez*:

SUITE DE L'ERRATA.

Pages.	Lignes.	
		ceci n'eſt pas détruit par ce qu'on a dit, &c.
120	8	*accuſera* --- qu'on n'accuſera
123	7	*fnnebre* --- funèbre
Ibid.	15	*& on* --- & l'on
129		ligne dernière, effacez *la*
138	1	*trivial.* --- trivial,
139	1	*un emphâſe* --- une emphâſe
145	3	*chargent* --- *chargeant.*
170	20	*du critique* --- d'une critique.
Ibid.	23	*duo* --- duos.
173	19	*tandis qu'il ſe comparait,* liſez: & ſe comparer lui même à Appollon. Ce nouveau Dieu vengeur compoſa une gentille allégorie où il entreprenait de faire ſubir au Muſicien Français le ſort du Phrygien, mais il n'écorcha en effet que les oreilles du petit nombre de ſes Lecteurs.
178 *N.*	28	*crois-je* --- croyais-je
180	5	effacez : *que les fois*
186 *N.*	5	*eſt preſqu'inintelligible* --- ſont preſqu'inintelligibles
215	6	*nu* --- un
Ibid.	12	après *le fond.* mettez une virgule
Ibid. N.	4	*qae* --- que
217	16	*cet* --- cette

SUITE DE L'ERRATA.

Pages.	Lignes.	
220	*N.*	remontez les lettres dérangées au commencement des lignes.
229.	22	*prétendait* --- prétendrait.
230	2	*ſolliculaires* --- folliculaires
232	13	*& lui en ont* --- & qui lui en ont
Ibid.		ligne dern. *you* --- vous.



L'AMI
DES ARTS,
OU
JUSTIFICATION
DE PLUSIEURS
GRANDS HOMMES.

NOus sommes sujets à des peines sans nombre, à des maux de toute espece. Tout ce qui rampe sur la surface de notre petit globe est né pour souffrir. On chercherait

vainement parmi les hommes, un ſeul individu parfaitement & conſtamment heureux. Il eſt donc eſſentiel de les prémunir de bonne heure contre les dangers inévitables qu'ils doivent rencontrer dans leur courſe paſſagere, & les aider à les ſurmonter. Qui peut remplir ce grand objet? L'étude & les arts conſolateurs. En effet, pourquoi voyons-nous les hommes préſenter un front plus ou moins ſerein aux orages qui les aſſiegent, montrer une ame inébranlable ou puſillanime dans les revers? C'eſt que les uns ſe ſont munis de ce ſecours infaillible, que les autres ont négligé ou ignoré.

Le Courtiſan volage, que les paſſions ou les circonſtances jettent dans le tourbillon du monde, frémit à l'approche des coups qui le menacent, & ſe croit perdu ſans reſſource. On l'apperçoit au milieu de

la tourmente, jettant au loin une vue égarée & cherchant de toutes parts un port où il puisse au moins recueillir les débris de son naufrage. Mais il n'en voit aucun: la terreur s'empare de son ame; sans principes comme sans courage, que pourrait-il opposer à la crainte qui le maitrise? En vain il croit la dissiper dans des plaisirs frivoles ou dangereux. Loin de soulager ses maux, ils ne font souvent que les aggraver. Forcé de renoncer à leurs charmes trompeurs, le désœuvrement & l'ennui viennent redoubler ses tourmens. Les réflexions ne lui prêtent point un appui salutaire, rien ne lui offre d'heureuses distractions. On le voit dépérir de jour en jour, & succomber enfin victime du désespoir, ou traîner une vie misérable également à charge à lui-même & aux autres.

Le Sage, dans sa retraite, n'est

point à l'abri des injuſtices de l'homme puiſſant, de la perte de ſes proches, des maux phyſiques & naturels attachés à notre être. Doué d'une ame vertueuſe & ſenſible, il n'eſt pas moins touché des malheurs de ſes ſemblables, que de ceux qui l'affligent perſonnellement; mais s'il ſe voit dans la triſte impoſſibilité d'adoucir le ſort de ſes freres, que de reſſources au moins n'a-t-il pas pour rendre le ſien plus ſupportable? Lors même qu'il déſeſpere du ſalut de la République, il peut trouver encore des motifs de conſolation dans la Philoſophie, dans l'étude des Sciences, dans la culture des Lettres & des Beaux-Arts. Tel eſt le beaume ſalutaire que l'Être Suprême a réſervé à la portion la moins conſidérable, mais la plus précieuſe du genre humain; c'eſt le dictame ſacré qui calme les douleurs les plus violentes, & cicatriſe les

blessures les plus profondes. Rien ne résiste à sa vertu bienfaisante, & c'est avec raison qu'on peut dire, comme le Poëte : *Dulces ante omnia Musæ.*

En effet, qu'y a-t-il ici bas de plus consolant pour les cœurs vertueux & sensibles, que le commerce des Muses? On ne les considere pas ici selon l'opinion la plus commune qui les fait présider seulement à la Poésie, mais bien comme les Déesses des Sciences & des Arts en général. Eh! qui a plus de droit qu'elles d'occuper le loisir des honnêtes gens? Qui pourrait offrir au Guerrier, au Magistrat, au Ministre des Autels, qui a consacré la plus grande partie du jour aux devoirs de son état, un délassement plus noble, plus agréable & plus utile à la fois? Heureux par elles, doit-on lui faire un crime de vanter leurs bienfaits, & de tâ-

cher de communiquer à tout le monde, le bonheur qu'il leur doit? Loin de blâmer une si juste reconnaissance, elle doit exciter notre sensibilité, & nous porter à devenir nous-mêmes de nouveaux adorateurs de ces Déesses secourables.

Plaignons les ames engourdies que leurs doctes chansons ne peuvent toucher, que les chefs-d'œuvres des arts ne peuvent émouvoir, & plaignons plus encore les barbares qui les décrient & les calomnient.

Ces filles du Ciel ont été envoyées aux hommes pour adoucir les amertumes de la vie. Quand tout abandonne les infortunés, elles seules leur restent fidelles. Elles répandent sur nous leurs bienfaits, en tout temps, en tous lieux; elles font le bonheur de tous les âges. (1) Aussi le grand Virgile

(1) *Adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium & solatium*

met-il dans les Champs-Elisés parmi les Ombres heureuses, les mortels paisibles qui leur consacraient leurs loisirs :

> Quique pii vates & Phœbo digna locuti :
> Inventas aut qui vitam excoluere per artes,
> Quique sui memores alios fecere merendo.

Heureux pendant la vie, ils devaient l'être encore après la mort, suivant l'opinion de ce tems là.

Si toute l'antiquité regarda justement les Muses comme les bienfaitrices du genre humain ; doit-on s'éton-

---

præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur. Cic. orat. 26. pro Archia. Ce que l'Orateur ajoute un peu après, touchant la Poésie en particulier, est remarquable : *A summis hominibus eruditissimis que accepimus cæterarum rerum studia & doctrina & præceptis & arte constare ; poetam natura ipsa valere & mentis viribus excitari & quasi divino quodam spiritu afflari. Quare suo jure noster ille Ennius sanctos appellat poetas, quòd quasi Deorum aliquo dono atque munere commendati nobis esse videantur.*

ner que l'envie & l'ignorance, ſes éternelles ennemies, aient voulu dans tous les tems, troubler leurs Concerts par des cris audacieux? Hélas! il n'eſt que trop vrai, les Muſes ont eu chez les anciens, comme parmi nous, des adverſaires implacables, qui non contens de les déteſter eux-mêmes, auraient voulu rendre tous les hommes inſenſibles à leurs charmes. On a toujours vu ces ennemis cruels exciter les ſerpens dont ils ſont armés, à répandre leur venin ſur les Ouvrages des Auteurs & des Artiſtes les plus diſtingués, dans la folle eſpérance de les décourager ou de faire partager au reſte des humains, la haine & la fureur qui les dévorent. Rien ne prouve mieux combien leurs efforts ſont impuiſſans, que de les voir renouveller ſans ceſſe. Loin de détruire les plaiſirs des âmes honnêtes & éclairées, ils les augmentent en rempliſſant les grands

hommes d'une ardeur nouvelle, qui les force encore à mieux faire.

Le mérite en repos s'endort dans la
    pareſſe,
Mais par les envieux un génie excité
Au comble de ſon art eſt mille fois
    monté,
Plus on veut l'affaiblir, plus il croit &
    s'élance:
Au Cid perſécuté Cinna doit ſa naiſ-
    ſance. (2)

Dans ces derniers tems, nous avions lû avec le plus grand plaiſir le Poëme des *Saiſons* de M. de St. Lambert, & la traduction des Géorgiques de Virgile, par M. l'Abbé de Lille. Nous croyons qu'il eſt peu de lecteurs qui n'aient porté le même jugement que nous de ces deux Ouvrages. Nous n'avions pas héſité de les ranger dans la claſſe de nos meilleurs Poëmes Français. Nous penſions qu'il y en

(2) Boileau Epitre 7.

avait très-peu qu'on dût leur préférer, & notre ſentiment nous ſembloit confirmé par celui de pluſieurs Gens de Lettres qui ont donné dès long-tems des preuves d'un jugement ſûr & d'un goût exquis. Nous ne prétendions point par-là que ces Poëmes fuſſent exempts de quelques legers défauts.

Quos non incuria fudit
Aut humana parum cavit natura (3)

Où n'en trouve-t'on pas ? Nous ſavions qu'il n'eſt point donné à l'homme de produire des choſes parfaites. Alphonſe le ſage & de grands Philoſophes ont bien ſoutenu que cet Univers, l'Ouvrage de Dieu même, était rempli d'imperfections. Ce ſerait folie de vouloir que les hommes fiſſent mieux que la Divinité ; mais enfin, les Poëmes de Meſſieurs de St. Lambert & Delille, tels qu'ils ſont, ex-

(3) Horat. de Art. Poet.

citerent notre admiration, & nous parurent faits pour ravir celle de tout homme éclairé & impartial.

Nous avions également rendu justice au mérite de plusieurs autres Ouvrages en vers, moins considérables à la vérité, mais remplis de détails heureux; tels que les Poëmes de *la Déclamation* & de la *Peinture*. Cependant un Novateur inconnu entreprit de changer à cet égard, toutes les idées reçues, dans cette vue il mit au jour, il y a deux ou trois ans, un gros Volume, (4) dont on se souvient à peine. D'après l'idée que nous en avaient donné quelques amis, nous n'avions pas été curieux de le lire; mais le hazard nous ayant depuis peu

---

(4) *Observations critiques sur la nouvelle traduction en vers français des Georgiques de Virgile, &c.* volume d'environ 500 pages, rempli d'injures contre MM. Delille, de St. Lambert, Dorat, Wattelet, Lemierre, l'Abbé de Marsy, l'Abbé Aubert, &c.

procuré cet Ouvrage, avec d'autres livres, nous surmontâmes notre répugnance, & nous entreprîmes d'en faire la lecture dans nos momens de loisir.

L'Auteur nous apprend d'abord que les Gens de Lettres qui ont loué les Poëmes dont s'agit, ont tout-à-fait manqué de goût ; où qu'ils ont voulu rendre à M. de St. Lambert &autres, des éloges semblables à ceux qu'ils en avoient reçus. Il s'efforce de prouver, en termes équivalens, qu'il faut n'avoir pas le sens commun pour les trouver admirables. Les endroits les plus beaux sont ceux qu'il se plaît à dénigrer davantage. Il soutient qu'on ne rencontre en général dans ces Poëmes, ni génie, ni intérêt, ni conduite, ni Poésie &c. Les beautés échappent à sa vue, les défauts s'y présentent en foule. Nous n'entreprendrons point de faire voir le peu de solidité des observations de ce

critique

critique atrabilaire ; il faudrait un volume auſſi épais que le ſien, pour les réfuter en détail ; la peine en ſerait bien inutile. Le Public les a laiſſé tomber d'elles-mêmes, & n'a pas lû avec moins d'empreſſement *les Saiſons & les Géorgiques Françaiſes.*

Il n'eſt point étonnant qu'ayant entrepris d'avilir ces beaux monumens à nos yeux, le même critique ait depuis raſſemblé toutes ſes forces pour dégrader la Henriade, le chef-d'œuvre de notre Poëſie. Cela étoit dans l'ordre. Auſſi nulle difficulté ne pût l'arrêter dans ſon projet. Plus de cent éditions connues de ce Poëme épique. (5) Un ſuccès général en France & dans toute l'Europe depuis près de

(5) Un Libraire de notre connoiſſance en a vendu cinq pour ſa part ; c'eſt-à-dire, près de dix milles exemplaires depuis quatre ans ; ce qui prouve à quel point les critiques qu'on a faites de la Henriade, ont détrompé le Public ſur le mérite de cet Ouvrage.

ſoixante ans, les traductions multipliées qu'on en a faites dans preſque toutes les langues modernes, & même dans les langues mortes, les éloges de tous les bons Poëtes, éloges conſacrés par le tems; tout cela parut aux yeux du Critique de faibles obſtacles qui ne pouvaient prévaloir contre ſes raiſonnemens victorieux. N'eſt-il pas très-poſſible en effet que la France ait été conſtamment aveuglée pendant plus d'un demi ſiecle, & que les Nations étrangeres qui ont admiré ce Poëme, ſoit dans l'original, ſoit dans des copies, encore qu'elles fuſſent dénuées des charmes de la Poëſie, ayent toutes manqué de goût & de lumieres, dans le même tems, & ſur le même objet? Vous verrez qu'elles ſe ſont donné le mot pour louer des ſottiſes.

Frédéric, Catherine ſeconde, dont l'Europe admire le génie & les vaſtes lumieres autant que les actions héroï-

ques, vous avez en vain du faîte de la gloire, tendu une main protectrice au Chantre de Henri, de ce Roi adoré, à qui vous ressemblez à tant d'égards ; en vain vous avez détachés quelques-uns des lauriers dont vous vous êtes couverts, pour lui en former une couronne immortelle. Gustave, Christian, Poniatowski, vous avez aussi vainement manifesté votre goût pour les Arts, votre amour pour la Philosophie, en donnant solemnellement à ce grande Poëte, des marques de votre estime & de votre admiration : Stanislas, Benoît & Clément XIV, Princes à jamais révérés des sages, vous l'honorâtes à tort de votre approbation & de vos suffrages ; & vous Louis, qui vous crûtes heureux de pouvoir compter au nombre de vos sujets un homme qui fera tant d'honneur à son siecle dans la postérité, & qui le choisîtes

pour l'hiſtorien de votre regne, vous vous l'êtes abuſivement attaché par des récompenſes, des honneurs, des diſtinctions particulieres. Apprenez tous, ô Monarques aveuglés, apprenez de nos Littérateurs nouveaux, que vos faveurs les plus précieuſes devaient être réſervées à des gens de leur eſpece, que vous vous êtes deſhonorés (à leurs yeux ſans doute) en les accordant au plus grand des Poëtes, & que ce qui fut conſtamment l'objet de votre affection & de vos éloges, ne dût l'être que de vos mépris. (6)

Cependant la critique de la Henriade fit ſi peu de ſenſation dans la république des lettres, elle fut oubliée

(6) En écrivant ceci nous apprenons que Louis XVI, qui depuis ſon avénement au Thrône, ne ceſſe de chercher & de récompenſer le vrai mérite, vient de mettre le comble à la gloire de M. de Voltaire, en répandant ſur lui & ſur ſes Vaſſaux, les graces les plus honorables. Quel ami des Lettres & de l'humanité pourrait apprendre cet événement avec indifférence?

ſi promptement, que des Auteurs de la même trempe que leur malheureux devancier, jugerent à propos de la renouveller tout récemment, ſous le titre de *Commentaires*; ils crurent qu'en la préſentant ſous une autre face, & ſur-tout en l'ornant d'une gravure, ſuivant l'uſage, ils pourraient ſéduire encore quelques idiots. On n'ignore pas que Zoïle, jadis ſatyrique de ſon métier, Zoïle, dont le nom eſt devenu un opprobre, fit auſſi de beaux Commentaires où il dénigrait l'Iliade & l'Odiſſée, ces éternels monumens du génie des Grecs; il eut même l'impudence de les préſenter au Roi d'Egypte, qui, pour prix de ſa téméraire audace, le fit, dit-on, écorcher tout vif: cela eſt un peu dur, il faut l'avouer; on eſt aujourd'hui plus humain. Ce n'eſt pas que les Rois ne déteſtent autant que Ptolomée les détracteurs des grands

hommes, mais ils se contentent de les abandonner au mépris des nations, & laissent à la postérité, le soin de sévir plus rigoureusement contre leur mémoire. Au reste Ptolomée par ce traitement sévere, épargna à Zoïle une fin plus cruelle encore, il l'empêcha de mourir de faim. Cet homme bas crut s'excuser en disant que chacun vivant de son savoir-faire, il se trouvait dans la nécessité de médire & de calomnier pour sa subsistance. Le Roi lui répondit qu'il était étonnant qu'en se disant beaucoup plus savant qu'Homere, il ne pût pas honnêtement se nourrir lui-même, tandis qu'Homere, mort depuis tant de siecles, faisait vivre encore des milliers de personnes. On sait en effet, qu'avant la naissance de la Tragédie chez les Grecs, beaucoup de gens gagnaient leur vie en allant de ville en ville réciter les poésies d'Homere dans les

places publiques & chez les particuliers.

C'eſt dans une circonſtance à peu près ſemblable, que l'Abbé Desfontaine, rancé par le Duc d'Orléans, Régent, ſur ſon penchant à la ſatyre, lui diſait : Monſeigneur, il faut bien que je vive! Je n'en vois point la néceſſité, dit le Prince; & cependant on ſe contenta de le mettre à Bicêtre, ce qui ne le rendit pas plus ſage.

Quelques que ſoient les clameurs de l'envie & de l'ignorance, la mémoire du Chantre de Henri & celle du Chantre d'Achille, n'en ſeront pas moins cheres à nos derniers neveux; leurs vers ſeront lus & retenus tant qu'il y aura du goût ſur la terre; leurs noms iront enſemble à l'immortalité. *Il ne manque à l'Auteur de la Henriade*, diſait l'Abbé de la Porte, *que quelques ſiecles de*

plus pour être placé à côté de Virgile & d'Homere. (7) Les ennemis de ces grands hommes vivront aussi dans la mémoire, mais ce sera pour être à jamais en exécration à tout le genre humain; leurs noms seuls se perpétueront d'âge en âge, chargés de la haine publique; car leurs méprisables satyres, loin de passer à la postérité, tombent en naissant dans l'éternel abyme de l'oubli;

Souvent un même jour les voit naître & mourir.

Tel fut le sort du volume de critique dirigé principalement contre

(7) Il s'est mis à côté de l'Arioste dans un autre Poëme, non moins fameux que la Henriade. Dans l'édit. in-4° ce Poëme a 21 chants, nous voudrions qu'il en eût 24, ce qui formerait un tout plus régulier; il serait facile à l'auteur de les porter à ce nombre en y ajoutant quelqu'épisode intéressant. A l'égard de la Henriade, il y a long-temps que les gens d'un goût sûr en ont porté le même jugement que l'Abbé de la Porte, & il n'appartient qu'à eux seuls de pressentir celui de la postérité.

Meſſieurs de St. Lambert & Delille. La confiance de ſon Auteur, quelque grande qu'elle fut, ne nous en impoſa pas & ne dut en impoſer à perſonne. Nous crûmes qu'il fallait examiner ſes raiſons, & les diſcuter; nous redoublâmes d'efforts pour aller juſqu'au bout du livre, dans l'eſpérance que nous trouverions à la fin quelques obſervations curieuſes & inſtructives; nous penſions nous éclairer, mais nous fumes malheureuſement convaincus que la paſſion ſeule l'avait dicté; nous vîmes que preſque toutes les critiques dégénéraient en chicanes minutieuſes, & que le mauvais goût ou la mauvaiſe foi y regnait d'un bout à l'autre. On ſemble y avoir pris pour deviſe une maxime entiérement oppoſée à celle d'Horace, qui n'était point choqué de quelques legeres fautes dans un ouvrage qui étincelait d'ailleurs de grandes beautés:

Ubi plura nitent in carmine non
ego paucis
Offendar maculis.

Avec la méthode de l'auteur il serait facile de composer plusieurs gros volumes de critiques sur les meilleures Tragédies de Racine. Un homme d'esprit nous a même donné un essai de ce genre, où il prouve qu'il y a plus de trente fautes dans les vingt premiers vers d'Athalie. Il a voulu démontrer par-là qu'il n'y a rien de si beau que l'envie & l'ignorance ne puissent empoisonner, & qu'il est facile de tourner tout en ridicule.

La critique est aisée & l'art est difficile. (8)

Ce qui paraît avoir le plus offensé le critique dans le Poëme *des Saisons*,

(8) Mômeistai men radion einai, mi meistai de Chalepon. *Opus alienum reprehendere facillimum esse scimus, at non perinde facile aliquid simile aut præstantius conficere.*

c'eſt l'endroit où M. de St. Lambert, après avoir fait l'énumération d'une partie de nos richeſſes littéraires & chanté le bonheur qu'ont répandu ſur ſes jours les travaux des Écrivains célèbres, rend en très-beaux vers, un tribut d'éloges & de reconnaiſſance à M. de Voltaire.

Nous tranſcrirons ici ce paſſage en entier, perſuadé que tout lecteur qui a un peu de goût & de ſentiment ne ſera pas fâché de le revoir;

Du plus grand de nos Rois le Chantre harmonieux,
Remplirait ſeul mes jours d'inſtans délicieux.
Vainqueur de deux Rivaux qui regnaient ſur la ſcène,
D'un poignard plus tranchant il arma Melpomène:
De la crédule hiſtoire il montra les erreurs,
Il peint de tous les tems, les eſprits & les mœurs:

Que n'a-t-il point tenté dans sa carrière
immense ?
Lui seul réunit tout, la force & l'abondance,
Le goût, le sentiment, les graces, la
gaieté ;
Le premier de son siecle, il l'eut encore été
Au siecle de Léon, d'Auguste & d'Alexandre.
Je ne puis plus, hélas! ni le voir ni
l'entendre,
Perdu pour ses amis il vit pour l'univers,
Nous pleurons son absence en répétant
ses vers.
Je lui devrai du moins de vivre avec
moi-même,
Et de nourrir en moi le goût des Arts
que j'aime :
A ce grand homme encor je devrai des
plaisirs. (9)

Il était naturel que celui qui ravale autant qu'il peut les gens de lettres

(9) Poëme des Saisons, Chant IV. Voyez les notes sur cet endroit.

Lettres qui s'exercent aujourd'hui avec le plus de ſuccès dans l'art brillant, mais difficile des vers, ravalât avec plus d'acharnement encore, celui qu'ils regardent tous comme leur Capitaine. Auſſi l'occaſion parut-elle heureuſe au Critique pour tomber à la fois ſur M. de St. Lambert & ſur M. de Voltaire. Il ſe garda bien de la laiſſer échapper; il faut l'entendre ſe récrier ſur ce vers:

> Vainqueur des deux rivaux qui régnaient ſur la ſcène.

Au blaſphême Littéraire! à l'héréſie!

Mais qu'a donc ce jugement de ſi étrange pour que l'on doive ainſi ſe récrier? L'opinion de M. de St. Lambert n'eſt point unique; elle n'eſt point nouvelle, ainſi que nous le prouverons bientôt. C'eſt un ſentiment, comme il le dit lui-même avec raiſon, *plus répandu qu'avoué*, tant

le préjugé contre les Auteurs vivans a de force encore sur les esprits les mieux faits & les maîtrise sans qu'ils s'en apperçoivent. Il est certain que beaucoup de Gens de Lettres, pensent à cet égard comme M. de St. Lambert, quoiqu'ils n'aient pas manifesté leur opinion dans leurs Ouvrages. On peut sans scrupule être de leur avis. D'après l'examen impartial de toutes les pieces de théatre de nos trois premiers Auteurs tragiques, (10)

(10) Nous rendons justice au mérite distingué de M. de Crébillon, mais nous sommes loin de penser qu'il doive être mis au premier rang des Auteurs tragiques, à côté de Corneille, de Racine & de M. de Voltaire. L'article seul du stile suffirait pour justifier notre sentiment. Ce n'est que dans quelques livres nouveaux qu'on trouve son nom associé aux leurs & sur la même ligne, ce qui donne à entendre qu'on le regarde comme leur égal. Nos prédécesseurs mettaient entre eux une grande différence. Il nous paraît qu'il suffit à la gloire de M. de Crébillon d'occuper seul le second rang & de laisser une grande distance entre lui & les Auteurs qui se sont distingués depuis dans le même Art; on pourrait encore les diviser en plusieurs classes, & quant aux jeunes gens qui le cultivent à présent, nous nous

après en avoir mûrement pesé le mérite, considéré le nombre & la variété, & balancé les divers avantages, nous croyons qu'il est impossible de ne pas regarder M. de Voltaire comme un homme plus étonnant & plus grand que Corneille & que Racine même dans l'Art Dramatique. On pourrait nous dire, comme on l'a fait à M. de St. Lambert, qu'il ne suffit pas d'exposer en bref sa façon de penser; mais qu'il faudrait la justifier par des raisons amplement détaillées, & démontrer par des preuves sans réplique, la vérité d'une pareille assertion. Nous répondrions que ce n'est point ici le moment de le faire, & qu'il serait trop long de déduire les motifs qui déterminent notre jugement; ils pour-

---

abstiendrons de prononcer entre eux, & nous laisserons au Public éclairé le soin de leur assigner la place qui leur convient.

raient ſeuls fournir la matière d'un livre intéreſſant & très-utile aux jeunes gens qui veulent courir la carrière dramatique. Quels fruits ne retireraient-ils pas d'un tableau raiſonné des progrès de l'Art Tragique, entre les mains de Corneille, de Racine & de M. de Voltaire? Où l'on diſcuterait avec goût, les beautés qui leur ſont particulieres, les avantages qu'ils ont eu en commun; où l'on ferait voir ce qu'ils ont emprunté des Grecs (11) & des

(11) Les Latins ſont reſtés fort au-deſſous des Grecs dans l'Art Dramatique; de l'aveu des Romains, Accius & Pacuvius n'approchaient pas de Sophocle & d'Euripide, ni Térence de Ménandre. Il paraît que les deux meilleures Tragédies latines étoient le *Thieſte* de Varius & la *Médée* d'Ovide. Quintilien en fait l'éloge; *Varii Thieſtes cui libet Græcorum comparari poteſt*: dit-il, & il ajoute *Ovidii Medea videtur mihi oſtendere quantum vir ille præſtare potuerit, ſi ingenio ſuo temperare quam indulgere maluiſſet.* L'auteur du livre très-ancien *de Cauſis corruptæ Eloquentiæ*, dit auſſi, *nec ullus Aſinii aut Meſſalæ liber tam illuſtris eſt quam Medea Ovidii.* Mal-

peuples modernes, en quoi ils les ont surpassés; où l'on établirait surtout d'une maniere convaincante, que ces grands hommes, ainsi que les anciens, n'ont produit des chefs-d'œuvre qu'autant qu'ils se sont proposé pour modèle la belle nature, dont on affecte aujourd'hui plus que jamais de s'écarter en tout genre.

---

heureusement il ne nous reste de ces deux Tragédies que ce vers de *Thieste* prononcé par Atrée :

Jam fero infandissima jam facere cogor.

Et ceux-ci de *Médée* :

Feror huc & illuc ut plena deo.
Servare potui perdere an possim rogas?

Les seules Tragédies de Séneque le Philosophe sont parvenues entieres jusqu'à nous; l'on y rencontre plus souvent le déclamateur que le grand Poëte, l'on y découvre le même esprit & les mêmes defauts que dans ses autres ouvrages. On ne les aurait point attribuées à son Pere le Rhéteur, ou à quelqu'autre Séneque, si l'on avait bien remarqué que Quintilien ne parle que d'un seul Auteur de ce nom, lequel s'était exercé dans presque tous les genres de Littérature. *Tractavit omnem fere studiorum materiam, nam & Orationes ejus & Poemata & Epistolæ & Dialogi feruntur, &c.* Quintil. lib. 10. cap. 1

Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne,
On cherche des plaisirs nouveaux;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq sortes de tréteaux
Au lieu du Théatre d'Athene.

On croit nous faire oublier les Tragédies des grands Maîtres, par des Tragédies Bourgeoises, par des Drames remplis d'atrocités ou de détails bas & insipides, par des Scènes Lyriques d'un genre plus que singulier, où l'Auteur & l'Acteur *exaltent* à l'envi leur ame; enfin par des Tragédies en quatre Actes ou en six Actes. (12) On remplace les Comé-

(12) Pourquoi se soustraire aux règles établies dans les siècles du génie, & dont on ne s'est écarté que dans les siècles barbares? Règles fondées d'ailleurs sur la connaissance du cœur humain, qui ne veut être ému que jusqu'à un certain point & dans un tems limité: *est modus in rebus sunt certi denique fines ultraque citraque nequit consistere rectum.* J'aimerais autant qu'un Architecte abandonnât les principes des Grecs, & changeât la proportion des colonnes sous prétexte que son bâtiment ne serait

dies des Moliere, des Regnard, des Détouches ; par des Comédies en prose, où l'esprit tient lieu de naturel, les imbroglios d'intrigues, les antithèses & les pointes de sel attique;

Ce style figuré dont on fait vanité
Sort du bon naturel & de la vérité ;
Ce n'est que jeu de mots, affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le mauvais goût du siecle en cela me fait peur. (13)

L'on voudrait envain se dissimuler cette décadence du goût, qui paraît nous menacer de la chûte prochaine des beaux Arts en France. Toutes les

pas moins régulier & moins solide, s'ils les faisait plus épaisses & moins hautes. Les Comédiens, dans le bon tems, n'auraient pas même reçu toutes ces nouveautés bizarres qu'ils représentent aujourd'hui, & pour lesquelles ils négligent de bonnes Pièces ; *ô Tempora* !

(13) Moliere, Misanthr. Act. I.

vues semblent rétrécies, & nos idées aussi petites qu'elles étaient grandes autrefois. Le beau simple, le vrai beau n'est plus de saison & ne donne que de l'ennui; la nouveauté & la singularité emportent seules tous les suffrages. S'il existe un Poëte, un Littérateur, un Musicien, un Peintre, un Architecte, un Acteur fidèle aux bons principes & capable de reculer la perte de son art, on voit de ses confreres soulever contre lui la Cabale, le décourager par des satyres aussi injustes que ridicules, & s'efforcer de le réduire à l'inaction, dans la crainte sans doute que la comparaison de ses talens n'ouvre enfin tous les yeux sur la pauvreté des leurs. Il en est de même dans les choses de moindre importance. Rien n'est bon aujourd'hui s'il n'est emprunté des étrangers à qui nous nous piquions de servir autrefois de modèles en matiere de

goût. Parcourez l'empire de la mode depuis les jardins à la chinoiſe ou à l'anglaiſe juſqu'aux coëffures des femmes, qui s'imaginent donner le bon ton, que d'objets ridicules ne s'offriront-ils pas à vos yeux ? La beauté même ne craint point de ſe déguiſer & de s'enlaidir, pour ſe faire remarquer. On détruit auſſi les juſtes proportions du corps humain ; on veut veut faire mieux que la Nature. Adieu les régles du Deſſein ; nous ne dirons plus avec les Grecs, car tous nos Arts viennent d'eux, qu'il faut ſept *têtes* & trois parties de proportion à une belle perſonne, comme on le voit dans leur Vénus à Florence. Aujourd'hui la tête d'une jolie femme avec les alentours compoſe environ la moitié de tout l'individu ; le viſage en eſt la moindre partie ; il reſſemble à ceux de ces Chérubins que les Peintres laiſſent à peine entrevoir au milieu d'une groupe de nuages.

Au reste, si tous les gens d'un goût sûr & exercé conviennent de cette décadence générale, le Public ne doit s'en prendre qu'à lui-même, comme l'observe l'Auteur du Journal Encyclopédique (Octobre, 2me vol. pag. 333,) puisqu'on le voit dans tous les Arts, élever aujourd'hui des Pigmées à la hauteur des plus grands hommes, & prouver par les applaudissemens excessifs qu'il prodigue à la médiocrité, qu'il a tout-à-fait perdu le goût du grand & du beau. (14) Alceste ne manqueroit pas de lui dire:

(14) Pour prouver ce qu'on avance, on entrera dans quelques détails touchant la Poésie & la Musique. Quant à l'Art Déclamatoire, il suffit de rappeller le succès inoui de quelques Acteurs en qui l'affectation, les grimaces, des tons & des gestes d'énergumènes tenaient lieu de noblesse, de chaleur & de vrai talent. Ils trouvaient le secret de rendre inutiles les *moyens* que leur avait départi la nature. Cependant l'enthousiasme le plus aveugle les élevait déja au-dessus des Le Kain & des Clairon. Mais que ceux-ci sont loin d'être remplacés ! Au reste, ce ton précieux & maniéré, ce persi-

Eh quoi vil complaisant, vous
louez des sottises !

mais il ferait mieux de gagner son désert, & d'y cultiver en paix son jardin. Sa sincérité pourrait lui attirer encore de fâcheuses affaires sur les bras.

Si l'on demande d'où vient cette dégradation générale des esprits & des talens, on répondra par la voix d'un homme célèbre qui semble en

---

stage ; ces bégayemens ridicules ; ces convulsions sont devenues un mal presque général aux Théatre de Paris. On est forcé de convenir qu'il y a actuellement dans les Provinces des sujets qui s'approchent plus de la belle nature, & par conséquent de la perfection que ceux de la Capitale, parmi lesquels il s'en trouve à peine trois ou quatre que le mauvais goût qui les environne n'a pu corrompre.

Dans l'Architecture on admire des colifichets, & la superbe Eglise de Ste. Génevieve attire à son Auteur autant d'ennemis que le malheureux Baléchou s'en était fait autrefois par ses belles gravures.

Quant à la docte & sublime Peinture, on l'abandonne pour des petits sujets galans & des bambochades. Le Brun, Le Moine, Le Sueur, ne sont point remplacés.

avoir indiqué les véritables raisons en très-peu de mots, » il y aura toujours » en France, dit-il, des esprits cul- » tivés & des talens, mais tout étant » devenu *lieu commun*, tout étant » problématique à force d'être discu- » té; l'extrême abondance & la sa- » tiété ayant pris la place de l'indi- » gence où nous étions avant le grand » Siécle; le dégout du Peuple succé- » dant à cet ardeur qui nous animait » du tems des grands hommes, la » multitude des journaux & des bro- » chures & des Dictionnaires saty- » riques, occupant le loisir de ceux » qui pourraient s'instruire dans » quelques bons livres utiles, il est » fort à craindre que le goût ne reste » chez un petit nombre d'esprits » éclairés, & que les Arts ne tombent » chez la Nation.

» C'est ce qui arriva aux Grecs, » après Démosthène, Sophocle & Euripide

» Euripide. Ce fut le sort des Ro-
» mains, après Cicéron, Virgile &
» Horace; ce sera le nôtre. Déja pour
» un homme à talens qui s'éleve,
» il sort de dessous terre mille demi
» talens qu'on acceuille pendant deux
» jours, qu'on précipite ensuite dans
» un éternel oubli, & qui sont rem-
» placés par d'autres éphémères. On
» est accablé sous le nombre infini
» de livres faits avec d'autres livres;
» & dans ces nouveaux livres inuti-
» les, il n'y a rien de nouveau que
» des tissus de calomnies infâmes,
» vomies par la bassesse contre le
» mérite.

» La Tragédie, la Comédie, le
» Poëme Epique, la Musique, sont
» des Arts véritables. On nous pro-
» digue des leçons, des discussions
» sur tous ces Arts: mais que le
» grand Artiste est rare! « (15)

(15) Préface des Loix de Minos, Tragédie.

Ajoutons à ces réflexions d'un homme de génie, que la décadence & la corruption de la langue pourraient bien ſuivre celle du goût, ce qui ſerait un malheur non moins à craindre. On trouve déja de toutes parts des tours de ſtyle ſinguliers, des expreſſions nouvelles & bizarres. Dans les dernieres éditions de nos meilleurs Poëtes, on ſe permet de changer ou de ſupprimer des phraſes entières, ſurtout dans Corneille & dans Molière. Les Editeurs, diſent pour ſe juſtifier, que les mœurs & les uſages ont changé, & ils ne font pas attention qu'un des principaux avantages des ouvrages dramatiques, & particuliérement de la Comédie, eſt de peindre fidélement les mœurs & les uſages du tems où l'Auteur écrivait, & de les tranſmettre à la poſtérité. L'on oſe même déja corriger certaines expreſſions de Racine. Il eſt heureux que

les ouvrages des ſiècles de Periclès & d'Auguſte ſoient parvenus dans toute leur pureté juſqu'au quinzieme ſiècle ſans le ſecours de l'Imprimerie. Si les beaux eſprits de la baſſe latinité avaient changé de ſiècle en ſiècle dans leurs manuſcrits, les expreſſions des plus excellens auteurs Grecs & Latins, à meſure qu'elles tombaient en déſuétude, les beautés de ces langues admirables qui ſont encore les délices du monde, auraient été perdues pour nous. Démoſthène & Cicéron ſeraient ſans force, Homère & Virgile, Sophocle & Euripide ſans génie & ſans harmonie, Anacréon & Théocrite, Horace, Ovide & Tibule ſans grace & ſans délicateſſe; il ne nous reſterait que leur ombre. On ſait que les langues vivantes, ſont ſujettes, ainſi que toutes les choſes humaines, à des viciſſitudes ſans nombre.

Verborum vetus interit ætas
Et juvenum ritu florent modo nata vigentque.

. . . .

Multa renascentur, quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore, vocabula.

Comme dit Horace. Mais nous sommes persuadés que lorsque plusieurs hommes de génie les ont fixées, pour ainsi dire, par leurs chefs-d'œuvre, il est possible de les maintenir longtems dans leur intégrité. Personne n'est plus à même de les préserver de la corruption que les Académies. C'est un avantage que nous avons sur les Anciens. Si les Romains avaient institué dans les différentes Provinces de l'Empire des corps littéraires toujours subsistans, pour étendre & perpétuer la connaissance de leur langue, elle serait devenue générale, & l'irruption des barbares n'y aurait

apporté peut-être qu'un changement momentané. La politique même devait les engager à établir des écoles publiques & gratuites, où les enfans de leurs nouveaux ſujets, en apprenant la langue des Romains, ſe ſeraient auſſi appropriés inſenſiblement leurs mœurs, leurs uſages, leur diſcipline; bientôt on n'aurait plus diſcerné l'Ibère du Gaulois, le Germain du Breton. Les extrémités de l'Empire réunies entre elles& rapprochées du centre par tous les liens qui uniſſent les hommes, n'auraient formé avec lui qu'un corps robuſte, dont il eut été beaucoup plus difficile de déchirer ou de ſéparer les membres. Mais les Romains ſe repoſant ſur la force de leurs armes, ne ſongeant qu'à faire de nouvelles conquêtes, s'occuperent peu des moyens de les conſerver. Ils laiſſerent ſubſiſter dans les Provinces qui leur étaient ſou-

miſes, leurs langages particuliers, & les habitans du nord venant dans la ſuite y mêler leur idiome Scythe, Slavon ou Tudeſque, il en réſulta les différentes langues modernes qui ſe ſont à leur tour perfectionnées ſous la plume des habiles écrivains. Aujourd'hui que le midi des Arts a lui ſur la France, que des chefs-d'œuvre de toute eſpèce ont rendu ſa langue la première des langues vivantes, c'eſt aux Gens de Lettres diſtingués, & ſur-tout aux Académies, à entretenir l'édifice érigé par le génie de Louis XIV; ils doivent ſans ceſſe le défendre contre la barbarie qui cherchera à s'en emparer par force ou par adreſſe. Tel doit être le but de leurs efforts. Loin de ſouffrir qu'on touche au ſtyle de nos grands hommes, ils doivent par leurs préceptes & leurs exemples y ramener continuellement ceux qui

voudraient s'en écarter. Malheur à la nation si la langue des Racine, des Boileau, des Fenelon, des Bossuet, des Voltaire, des Dalembert, des Buffon, devenait inintelligible à nos neveux.

Les mêmes causes physiques & morales qui depuis plusieurs années avaient étendu l'empire de l'Egoïsme en France, augmenté la corruption des mœurs, porté le découragement & l'inertie, dans tous les membres du corps politique, & comblé le malheur général, n'auraient-elles pas influé aussi sur le goût & l'esprit de la nation? Si cela est, espérons du moins que le beau jour dont l'aurore nous console, réparera tout:

> Publica virtuti per mala facta via est. (16)

Jamais regne ne commenca sous de

(16) Ovid. Eleg.

plus heureux auſpices; ce ſera celui de la bienfaiſance & de la vérité.

> Magnus ab integro ſæclorum naſcitur ordo
> Jam redit & virgo, redeunt Saturnia regna. (17)

C'eſt dans ces circonſtances que les corps académiques & les écrivains illuſtres doivent ſur-tout ſeconder l'influence du gouvernement éclairé ſous lequel nous vivons, en ranimant dans tous les eſprits l'amour du vrai, du grand & du beau. Ce ſera le moyen de voir renaître le goût prêt à s'éteindre, & refleurir les Arts parmi nous.

L'Art Dramatique en particulier eſt digne de leur attention. Il eſt en poſſeſſion de faire les délices des grands, des hommes d'état, des gens éclairés chez toutes les nations

---

(17) Virg. Eglog.

florissantes; (18) la France qui a eu la

---

(18) Nous ignorons sur quoi est fondée la délicatesse des Magistrats, qui ne se permettent pas d'assister à nos Spectacles. Les fonctions honorables, mais pénibles de la Magistrature semblent demander, plus qu'aucune autre, d'être suspendues par quelques heures de délassement. Le jeu, qui souvent est un nouveau travail, convient peu aux gens sédentaires, & sur-tout à ceux dont la profession exige une perpétuelle contention d'esprit. Il nous paraît qu'il n'est point, dans nos soirées d'hyver, d'amusement plus noble & plus utile, pour tout homme qui pense, que la représentation de nos chefs-d'œuvre dramatiques Dans plusieurs contrées de l'Europe, & même en Italie, les personnes les plus respectables honorent les Spectacles de leur présence; elle excite le zêle des acteurs qui s'en estiment davantage, l'amour-propre les éguillonne, & leur fait aspirer plus ardemment à la perfection de l'art; pourquoi ne diroient-ils pas pas comme les Poëtes: *principibus placuisse viris non ultima laus est*? Nous concevons bien qu'au tems des Baïf & des Jodelles, lorsque des Baladins représentaient sur leurs tréteaux des farces dissolues ou nos mysteres travestis en mascarades, les gens en place devaient fuir de tels Spectacles, tolérables tout au plus pour la populace; mais ces raisons ne subsistent plus; nos bons auteurs ont épuré le théâtre, & il est devenu entre leurs mains l'école de la vertu, comme il était autrefois du vice. Quant au mépris que la bourgeoisie affecte de conserver pour l'état des Comédiens, quoique l'ancien motif n'ait plus lieu, c'est une contradiction qu'on ne devrait plus compter au nom-

gloire de le porter à sa perfection avant tous les Peuples modernes, est intéressée à le maintenir dans son éclat, & doit être jalouse de conserver la supériorité de son théatre sur ceux de toute l'Europe. Les jeunes gens qui cultivent ce premier des Arts, & qui montrent du talent, ont des droits à notre indulgence; encourageons-les, loin de les rebuter par des critiques injustes & des satyres personnelles. On peut, sans amertume, leur donner des conseils utiles, les ramener aux bons principes lorsqu'ils s'en écartent, & leur remettre sous les yeux les modèles qu'ils doivent imiter. Nous l'avons déja dit; nous désirerions pour le maintien de l'Art, qu'un habile homme voulut entreprendre un parallèle suivi & raisonné des Ouvrages de nos premiers

bre de toutes celles qu'on nous reproche. En effet, pourquoi avilir aujourd'hui un art très-difficile, & qui contribue au plus noble amusement des gens éclairés ?

Auteurs dramatiques dans les différens genres. Ce livre, tel que nous le supposons, ferait une source pure & intarissable où les jeunes gent iraient puiser les règles de l'art & se former le goût.

On pourrait, après l'avoir lû, décider lequel de nos trois principaux Auteurs tragiques a réuni dans ses pièces le plus de mérites différens, & celui là devrait occuper la première place, ou si l'on veut, devrait être regardé comme le *primus inter pares*. M. de St. Lambert avant de donner la préférence à M. de Voltaire sur Corneille & Racine, a dû faire un semblable examen; il a dû réfléchir long-tems sur les ouvrages de ces trois grands hommes avant de les apprécier, & les notes imprimées à la suite du Poëme des *Saisons*, ne permettent pas de douter qu'il ne l'ait fait. Si ces notes sont courtes & précises, c'est que l'Auteur n'en voulait pas faire des dissertations, & qu'il était

persuadé qu'il lui suffisait d'indiquer ses raisons en peu de mots, pour qu'on ne l'accusât pas d'avoir prononcé sans connaissance de cause.

Il est tems de prouver par des témoignages, que tout homme juste ne récusera pas, que le sentiment de M. de S. Lambert n'est point aussi nouveau qu'on a voulu nous le faire entendre, afin de le mieux décrier : de faire voir qu'il y a plus de quarante ans que des connaisseurs mettaient déja M. de Voltaire au niveau de Corneille & de Racine, & que l'estime que l'on faisoit paraître alors pour ses ouvrages, n'était point un titre pour être attaqué indécemment & insulté par les Ecrivains les plus obscurs. Voyons l'idée qu'avaient de M. de Voltaire vers l'année 1730, des Auteurs distingués dans la république des lettres. Laissons-les parler eux-mêmes, dûssions-nous paraître

tre un peu longs dans nos citations. Si tant de critiques se permettent d'enfler leurs énormes compilations, en entassant injures sur injures, ignorances sur ignorances, pour dénigrer les grands hommes & en *faire justice*, à ce qu'ils disent, *aux yeux de l'univers* ; le Lecteur indulgent nous pardonnera d'employer quelques pages à leur justification. Peut-être même les vrais amateurs des lettres nous sauront gré de nos efforts. Il nous eût été facile de composer des volumes d'éloges encore plus gros que les volumes de satyres dont on est accablé, en compilant dans cent Auteurs les jugemens favorables qu'ils ont porté des ouvrages de M. de Voltaire. Mais à Dieu ne plaise que nous soyons aussi prolixes que nos fameux Aristaques, & que nous nous exposions, comme eux, au malheur de n'être point lus. Qu'il nous suffise,

pour remplir notre promesse & disculper entiérement M. de St. Lambert, d'emprunter la voix de quelques Ecrivains non suspects.

Exposons d'abord le sentiment de feu l'Abbé Prévost sur le mérite des ouvrages de M. de Voltaire à l'époque indiquée. Cet Abbé a donné des preuves suffisantes de son goût & de ses connaissances littéraires dans un grand nombre d'écrits estimés, de différens genres. Prenons son journal intitulé *Pour & Contre*, & voyons ce qu'il dit à l'occasion du *Temple du Goût* qui avait paru en 1732, & dont l'Auteur ne s'était pas nommé. (19)

» Ouvrons le *Temple du Goût*, & » lisons ce qui tombera d'abord sous

(19) Année 1733, nombre 8. C'est une conversation enjouée & très-agréable entre une Dame & l'Auteur. Nous n'en copions que la fin pour abréger.

» nos yeux. C'eſt le portrait du dieu
» même qu'on adore dans ce ſanc-
» tuaire. Eh bien, Madame, croyez-
» vous qu'on puiſſe s'y méprendre?
» Connoiſſez-vous quelqu'un avec
» M. de Voltaire qui ait l'imagina-
» tion ſi belle, le tour d'expreſſion
» ſi noble, ſi aiſé, le pinceau ſi fin,
» ſi riant, ſi fécond? Remarquez
» s'il vous plaît le mot de *pinceau*
» que je n'employe pas ſans deſſein.
» La Peinture, dit-on, eſt ſœur de
» la Poéſie, mais il ſemble que M.
» de Voltaire les rapproche encore
» plus, ou qu'il n'en faſſe qu'une
» même choſe. Je ne ſais par quel
» charme tous ſes vers ſe changent
» en autant d'images. C'eſt une il-
» luſion qu'il fait à l'eſprit, (20)

---

(20) „ Hor cio che ſia? Forſe preſtigi
„ Son queſti? ô di natura alti prodigi?
(Il Taſſo.)

» malgré le témoignage des yeux.
» On ne lit pas ſimplement, on voit
» ce qu'il écrit, & l'on jouit tout
» enſemble de ce qu'il y a de plus
» délicieux dans la Poéſie & dans la
» Peinture. Reliſez toute la piéce,
» vous verrez regner la même déli-
» cateſſe & le même goût. Si vous
» joignez à cela un jugement tou-
» jours épuré, une critique juſte
» quoique hardie, qui non ſeulement
» diſtingue le mérite à coup ſur,
» mais qui ſait en apprécier tous les
» dégrés; vous conviendrez, Mada-
» me, que le nom de M. de Vol-
» taire n'aurait pas mieux ſervi que
» tous ces traits, à le faire recon-
» naitre pour l'auteur de ſon ouvra-
» ge. «

L'Abbé Prévoſt continue ainſi dans la feuille ſuivante (nomb. 9.)

» Ceux de mes Lecteurs qui ont
» du goût pour les belles choſes, &

» qui souhaitent de connaître plus
» particuliérement M. de Voltaire
» par ses écrits, ne me sauront pas
» mauvais gré que je reprenne ici
» le fil de mon discours sur le *Tem-*
» *ple du Goût* & sur son Auteur.
» Voici donc comme je continuai:

» Puisque le *Temple du Goût* est
» devenu peu à peu l'unique sujet
» de notre entretien, je vous dirai,
» Madame, que quand l'auteur au-
» rait pû réussir à déguiser les gra-
» ces de son style & de son ima-
» gination, il y a ici quelque chose
» de personnel qui n'aurait pas man-
» qué de le trahir. Vous avez lû tout
» l'ouvrage, n'est-ce pas? Et vous
» n'y avez point remarqué un seul
» mot qui regarde M. de Voltaire?
» Preuve infaillible qu'il est sorti de
» sa plume. Vous savez, Madame,
» qu'on demanda un jour à Scipion
» l'Africain, quel était le plus grand

» Capitaine de ſon ſiècle ? Il répondit
» qu'Annibal était le ſecond. Sa mo-
» deſtie ne lui permettant pas de ſe
» mettre à la première place, ni le
» ſentiment de ſon propre mérite de
» la céder à un autre. M. de Vol-
» taire a fait plus ; il a diſtribué les
» places & les rangs de ſon Temple,
» ſans ſonger à lui-même. Je vous
» laiſſe à penſer ſi tout autre l'eût
» exclus de ce beau ſéjour ou l'eût
» laiſſé dans l'oubli.

» Mais dans quel rang, interrom-
» pit-elle, croyez-vous qu'on l'eût
» placé ? De bonne foi, Madame,
» répondis-je en riant, j'ai ſi peu
» d'accès dans cet auguſte temple,
» que j'en connais mal l'ordre & la
» ſituation ; à mon avis, M. de Vol-
» taire aurait bien fait de ſe placer
» ſans façon, ou du moins de laiſſer
» une place à remplir, comme Sci-
» pion, & nous aurions fort bien

» compris ce que ſa modeſtie l'eût
» empêché de nous dire. Cependant
» ſi je n'oſe vous donner mes pro-
» pres idées comme une règle, je
» puis du moins vous apprendre le
» ſentiment d'une infinité de bons
» juges avec lequel le mien s'accorde.

» Juſqu'à préſent M. de Voltaire
» a paru compoſé de quatre ou cinq
» ſortes d'eſprits différens, ainſi ce
» n'eſt pas une ſeule place qu'il lui
» faut dans le *Temple du Goût.*

» Pour l'Auteur de la *Henriade*
» rien n'eſt ſi facile que lui en trou-
» ver une, il y ſera même fort à
» ſon aiſe, car il n'a point à crain-
» dre d'y être ſerré de trop près par ſes
» rivaux. Avant la naiſſance de cet
» incomparable ouvrage, on avait
» déſeſpéré de voir jamais dans notre
» langue un Poëme Epique ſi parfait;
» aujourd'hui ce n'eſt plus la langue
» qui fait déſeſpérer d'en voir un ſe-

» cond. C'eſt la beauté inimitable du » premier; (21) ainſi voilà M. de Voltaire non ſeulement en poſſeſſion du » plus haut rang, mais ſeul & comme » inacceſſible dans ce poſte là.

» Il ſe rapproche des autres hommes dans ſes ouvrages de théatre. » S'il a réuſſi avec diſtinction dans » pluſieurs piéces, c'eſt ſans effacer » ſes prédéceſſeurs & ſans faire perdre l'eſpérance à ſes rivaux. Oſerai-je ici hazarder mon ſentiment » particulier? Il s'élève plus que Racine, mais il eſt moins tendre & » moins gracieux: il a plus de graces & de tendreſſe que Corneille, » mais avec moins d'élévation. Il me » ſemble donc qu'on peut marquer

(21) Que ce diſcours forme un beau contraſte avec ceux de nos Satyriques modernes qui veulent refaire la Henriade, & qui ne rougiſſent pas d'oſer ſubſtituer leurs idées & leurs vers à ceux de M. de Voltaire. Eh quelles idées encore! & quels vers!

» ſa place entre ces deux grands hom-
» mes, avec leſquels il ſe trouve dans
» une ſorte d'égalité, les ſurpaſſant
» d'un côté preſqu'autant qu'il leur
» céde de l'autre. (22)

„ Le troiſième talent de M. de
„ Voltaire, eſt pour les vers épiſ-
„ tolaires & familiers. S'il eſt cer-
„ tain qu'il y a de l'indécence à louer
„ exceſſivement, il y a des choſes
„ auſſi qu'on ne ſaurait louer avec mo-
„ dération. Pour moi, j'avoue mon
„ faible. Je ſacrifierais bien volon-
„ tiers quantité de gros volumes
„ que je me diſpenſe de nommer
„ pour *une ſeule de ces petites épî-*

(22) On voit qu'il n'eſt pas queſtion ici de M. de Crébillon, parce qu'on ne croyait pas qu'une ou deux bonnes Piéces ſuffiſſent pour être placé à côté du Pere du Théatre & de l'éloquent Racine. Le nom de Campiſtron n'a jamais été aſſocié à ces noms fameux, quoique ſes Tragédies, en fort grand nombre, euſſent preſque toutes réuſſi au théatre, & qu'*Adronic* ſur-tout eut eû un ſuccès prodigieux.

„ *tres*, (23) dont quelques-unes ont
„ déja été publiées & d'autres en

---

(23) L'Abbé Prévost par ces mots en caracteres italiques semble avoir voulu désigner particuliérement quelque piéce fugitive de M. de Voltaire, connue alors. Nous ignorons celle dont il veut parler; peut-être n'est-elle point imprimée, ainsi que beaucoup d'autres du même Auteur. Nous observerons à cette occasion que dans l'un des premiers Mercures de France, de l'année 1716, le Journaliste en parlant de l'*Œdipe* de M. de Voltaire, qui n'avait pas été encore représenté, dit que l'Auteur de cette Tragédie était déja connu par une foule de petites piéces de vers où regnaient la délicatesse, l'esprit & l'enjouement. Nous n'en trouvons que deux ou trois dans la collection des Œuvres de M. de Voltaire qui remontent à cette date. Par conséquent ces Poésies doivent se trouver encore en grand nombre dans son porte-feuille ou dans celui de ses amis auxquels elles furent adressées C'est ainsi qu'on a trouvé derniérement dans les papiers de l'Abbé de Chaulieu, une jolie épitre de M. de Voltaire au Prince de Vendôme grand Prieur de France. Avec quel plaisir le Public ne reçoit-il pas ces petites piéces de société, échappées à la voracité du tems? Que ne donnerait-on pas pour retrouver encore quelques morceaux de Poësie semblables aux discours sur l'homme? Est-il un connaisseur qui après les avoir lûs, n'ait desiré d'avoir une suite à cette collection intéressante & trop-tôt terminée? Il n'est personne qui n'ait trouvé le recueil des Contes de *Guillaume Vadé* trop court. Rien n'égale l'avidité des Lecteurs lorsqu'ils rencontrent dans les Journaux quelques piéces nouvelles ou inconnues de M. de Voltaire. Cela prouve à tous

» beaucoup plus grand nombre atten-
» dent encore & tardent trop long-
» tems à voir le jour. C'eſt la fleur de
» l'eſprit & du goût ; c'eſt un badina-
» ge fin, tendre, élégant, dont il y
» a peu d'exemples dans l'antiquité,
» qui a été plus exercé de nos jours,
» mais qui ne l'a été par perſonne auſſi
» heureuſement que par M. de Voltai-
» re. Les Chapelle, les Chaulieu, les
» Lafare, qu'il a immortaliſés par plu-
» ſieurs de ces petites piéces beaucoup
» plus qu'ils ne le ſeront jamais par
» leurs propres écrits, ne peuvent lui

---

ceux qui en ont dans leur porte-feuille, le cas qu'ils doivent en faire, & combien ils doivent ſe féliciter de pouvoir un jour les communiquer au Public. Tout eſt précieux venant d'un homme auſſi extraordinaire. Les moindres deſſeins, les eſquiſſes des grands Peintres ſont recueillis avec empreſſement par les connaiſſeurs. Nous avons une collection aſſez conſidérable de Poéſies fugitives de M. de Voltaire que l'on ne trouve point dans les derniéres éditions de ſes Œuvres, & que nous pourrions faire connaître ſi l'Auteur nous en donnait la permiſſion.

» disputer le rang de ce genre, &
» quand je vois M. de Voltaire qui
» cède si facilement la première
» place à l'Abbé de Chaulieu, je
» m'imagine qu'ayant plus de crédit
» que personne dans le Temple du
» Goût, il en a voulu faire les
» honneurs.

» Enfin je ne sais par quelle bi-
» zarrerie de la Nature, à qui il a
» plu de réunir dans M. de Vol-
» taire ce qu'elle emploie ordinai-
» rement pour former cinq ou six
» personnes de mérite, il se trouve
» qu'il est encore historien & qu'il
» y a peu d'écrivains qui s'expri-
» ment en prose aussi agréablement
» que lui. Laissons la vérité à part.
» (24) Il nous a fait voir du moins
» qu'il a toutes les qualités néces-

(24) „ ce qu'on peut dire pour le justifier
„ c'est qu'on peut-être *sincère* sans être *fidèle*;
„ il a écrit sur les Mémoires d'autrui „ (Note
de l'Abbé Prévost.)

faire

» faires pour l'écrire avec élégance,
» lorsqu'il en sera informé par des
» mémoires fidèles, & que ce qui lui
» manquera le moins, sera le cou-
» rage pour la dire. D'ailleurs il
» n'est point ici question du *Tem-*
» *ple de l'Histoire* où la vérité est
» le principal mérite. Nous parlons
» du *Temple du goût*. Les Historiens
» y sont rares. Il ne paraît point
» par le récit du voyage de M. de
» Voltaire, qu'il y en ait vu d'au-
» tres que Pélisson. Quoiqu'il en soit,
» il y occupait sans doute lui-même
» une place à ce titre, puisque le
» dieu du goût satisfait de son essai,
» l'a choisi pour l'historien de son
» temple. Entre nous, Madame, il
» y a toute apparence que le Dieu
» a mis lui-même la main à *cette*
» *histoire*. M. de Voltaire est un hom-
» me après tout, & si vous lisez
» son ouvrage avec un peu d'atten-

» tion, vous y trouverez mille traits
» tout divins. «

Ainſi finit cette converſation intéreſſante. On voit par le dernier article que l'Abbé Prévoſt en rendant juſtice à M. de Voltaire comme écrivain ſupérieur en proſe, ne diſſimule pas les reproches qu'on lui faiſait d'altérer la vérité des faits hiſtoriques. Mais il eſt le premier à le juſtifier de ces accuſations vagues que certaines gens ont recueillies avec tant d'avidité & répétées ſi ſouvent dans la ſuite. Il a la bonne foi de convenir que les erreurs dont on l'accuſait, étaient celles des Mémoires qu'on lui avait fournis, & qu'il n'était pas juſte de lui en faire un crime. Au reſte, ces reproches ne pouvaient tomber alors que ſur la première édition de l'hiſtoire de Charles XII, où il pouvait s'être gliſſé quelques erreurs dans les dates ou dans les

détails de peu de conséquence, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir un succès prodigieux dans toute l'Europe. Ces légères fautes furent corrigées dans les éditions postérieures; mais l'envie n'avait pas manqué de s'en prévaloir & de s'en faire des armes contre un homme qui annonçait, par un tel début, une réputation aussi grande comme Historien, que celle qu'il avait acquise comme Poëte. Le témoignage authentique du Roi Stanislas en faveur de l'histoire de Charles XII. a fait tomber toutes ces imputations ridicules. (25) Il doit nous convaincre que ce n'est pas avec plus

(25) Voyez la préface de l'histoire du Czar Pierre premier par M. de Voltaire, où l'on trouve cette déclaration solemnelle du Roi de Pologne. Il est facheux pour l'*Envie* qu'on ne puisse pas regarder cette piece comme mendiée ou comme supposée, puisque le Ministre (M. le Comte de Tressan) expressément chargé par le Roi lui-même de l'expédier à l'Auteur, est encore existant, & pourrait au besoin en certifier l'authenticité.

de raiſon qu'on les a renouvellées depuis à l'égard des autres Ouvrages hiſtoriques de M. de Voltaire, & particuliérement de ce vaſte & magnifique tableau de l'eſprit & des mœurs des Nations, depuis Charlemagne juſqu'à nos jours. Mais laiſſons l'hiſtorien pour ne nous occuper que du poëte dramatique.

Dans quel tems l'Abbé Prevoſt aſſignait-il à M. de Voltaire une place entre Corneille & Racine, & trouvait-il une ſorte d'égalité entre ces trois fameux tragiques? C'était au commencement de l'année 1733; dans le tems où M. de Voltaire, déja Poëte célèbre à la vérité, n'avait encore compoſé que ſix tragédies, ſavoir: Œdipe, (26)

(26) La Tragédie d'Œdipe fut faite en 1713 ou 1714, l'Auteur n'ayant que dix-neuf ans. Ce ne fut qu'en 1718 & par le ſecours des plus hautes protections qu'il parvint à la faire repréſenter, tant la prévention était forte contre un jeune homme ſortant des claſſes,

Artémire, (27) Mariamne, Brutus, Ériphile, (28) & Zaïre. C'étaient les

---

qui choisissait un sujet traité par le grand Corneille, & qui osait entreprendre de faire mieux que lui.

(27) Cette piece fut jouée en 1720. Elle eût huit représentations & n'est point imprimée. On n'en connaît qu'une très-belle scène conservée entiérement dans une édition furtive de la Henriade de 1724, & réimprimée depuis dans le tome 15me de l'histoire du théatre français & dans *le porte-feuille trouvé*. On peut prendre une idée du plan & de la contexture d'Artémire, dans la parodie qu'en fit Dominique, & qui se trouve à la suite du théâtre Italien. Le sujet est à-peu-près le même que celui de Mariamne; c'est la peinture effrayante des effets de la jalousie portée à son comble.

(28) Les amateurs de la Poësie dramatique seront charmés d'apprendre que la tragédie d'Eriphile qui n'est point imprimée & qu'on croyait perdue, existe dans le porte-feuille d'un homme célebre, qui nous a permis d'en faire la lecture. Il nous a appris que ses recherches à l'égard d'Artémire, n'ont pas été aussi heureuses. Le sujet d'Eriphile est tiré de la Fable. C'est Alcméon qui venge sur Eriphile, sa mere, le meurtre d'Amphiarus son mari qu'elle avoit fait périr à son retour du siége de Thèbes. On voit qu'il ne différe point de celui de *Sémiramis*. Mais l'Auteur l'a peut-être énervé en ajoûtant dans cette derniere piece l'amour de *Ninias* & *d'Azema*, comme il avait aussi affaibli *Œdipe* & *Adelaïde du Guesclin* par complaisance pour le ridicule. Quoiqu'il en soit, il nous a paru que ce sujet terrible est traité dans *Eriphile* avec toute la grandeur

prémiers lauriers qu'il avait ceuillis dans la carrière où il devait s'illustrer dans la suite par des triomphes plus beaux & plus nombreux. Aussi le même journaliste ne tarda-t'il pas à enchérir sur son premier jugement ; écoutons-le parler quelques années après, lorsque M. de Voltaire eût

---

dont il est susceptible. La terreur seule y règne, comme chez les Grecs, qu'on y a pris pour modeles. La beauté & l'élévation du stile répondent à l'importance de l'action. On y trouve beaucoup de vers à *la Corneille* & des maximes neuves & hardies, qui sans doute ont contribué à faire retirer la pièce au tems des représentations, & en ont empêché l'impression. Le possesseur de ce manuscrit est trop ami de M. de Voltaire pour le faire imprimer sans son aveu, mais il n'est pas douteux que lorsque la République des Lettres aura à pleurer la perte de ce grand homme, sa Tragédie ne paraisse avec les fautes & les lacunes qui la défigurent. Il y a dans le manuscrit des hémistiches qui semblent avoir été ajoûtés par différentes mains, & de nombreuses variantes. Si nous avions l'honneur de connaître M. de Voltaire, nous l'exhorterions à revoir *Eriphile* & *Artémire*, & à les donner lui-même au Public, afin qu'on ne lui attribue pas un jour des inepties de copiste & des vers qui ne sont pas de lui ; comme cela est arrivé plus d'une fois.

ajoûté aux tragédies précédentes, celles *d'Adélaïde du Guesclin* & *d'Alzire*. Voyons comme il s'exprime au sujet de la dernière. (29)

» Après les applaudissemens qu'on „ ne se lasse point d'accorder à cette „ nouvelle piéce, (30) il semble qu'elle „ n'a rien à craindre à l'avenir, ni de „ la cabale de ses adversaires, ni du „ caprice de ses juges, & qu'elle est „ destinée à faire autant de réputation „ à l'Auteur dans ce genre d'écrire, „ qu'il s'en est fait depuis long-tems „ par la Henriade. J'ai remarqué dans „ une autre feuille qu'avec quelque „ distinction que M. de Voltaire eût „ écrit jusqu'alors pour le théâtre, „ il n'avait pas désespéré ses rivaux. „ Mais Alzire me fait trembler pour „ eux; à qui verrons-nous prendre

---

(29) Pour & contre 1736, n°. 272.

(30) Les vingt premieres représentations d'Alzire rapporterent aux Comédiens 53640 l.

„ un vol ſi ſublîme ? qui s'élevant ſi
„ haut trouvera aſſez de force pour
„ pour s'y ſoutenir dans la durée de
„ cinq actes ? Qui mettra tant de no-
„ bleſſe & d'harmonie dans le tour
„ de ſes vers, tant de force & de
„ tendreſſe dans l'expreſſion de ſes
„ ſentimens, tant de vraiſemblance
„ & d'intérêt dans un ſujet oppoſé à
„ nos mœurs, tant de vérité naturelle
„ dans des caracteres ſi ſinguliers ? Il
„ ſemble que M. de Voltaire las de
„ l'incertitude des comparaiſons ait
„ voulu ſe ſignaler par des traits ſi
„ éclatans qu'on ne puiſſe s'y mé-
„ prendre, & s'élever à une diſtance
„ où ſes concurrens ne ſoient plus
„ capables de l'incommoder.

„ Dans un autre endroit il ajoûte:
„ (31) Je n'ai pas entendu deux ju-
„ gemens oppoſés ſur le caractere des

(31) Pour & contre 1736, n°. 280.

„ vers d'Alzire. Tout le monde y a
„ reconnu cette brillante partie de
„ l'Art Poëtique qui consiste dans la
„ noblesse & l'harmonie des expres-
„ sions, dans la force des pensées,
„ dans la beauté des images & dans
„ la richesse des rimes. Sans intérêt,
„ sans autre motif que mon goût,
„ sans partialité pour un auteur
„ avec lequel je n'ai aucune liai-
„ son, & que je n'ai même jamais
„ vu, je regarde M. de Voltaire com-
„ me le Poëte de son tems qui réunit
„ au plus haut dégré toutes ces par-
„ ties de l'art, & je m'imagine que
„ ce jugement s'accorde avec celui du
„ Public. (32)

Personne ne s'avisera d'appeller de

---

(32) Ce sentiment d'un ancien Journaliste que le laps de tems a fait perdre de vue, d'accord avec le sentiment général & contrarié aujourd'hui par celui de quelques journalistes, nous a paru faire connaître à quel point ces derniers sont aveuglés par la passion.

ce jugement, & le tems l'a confirmé; cependant il se trouve aujourd'hui des écoliers qui ôsent dire que M. de Voltaire est un médiocre écrivain en vers comme en prose, & des journalistes assez ineptes pour recueillir de tels discours & les applaudir. M. de Voltaire avait cependant des ennemis lorsqu'on représenta Alzire; les grands hommes n'en ont jamais manqué. Ils auraient bien voulu faire tomber la piéce, mais ils se gardérent bien de heurter de front l'opinion publique en en décriant le stile. Ils se retournérent du côté du plan & de la conduite, & il ne tint pas à eux que la tragédie ne fut déclarée mauvaise, parce qu'elle péchait peut-être contre les règles de l'Abbé d'Aubignac; on sent bien que leurs cris furent étouffés par ceux de l'admiration. C'est ce qui fit dire alors à M. Gresset.

Quelques ombres, quelques défauts
Ne déparent point une belle ;
Trois fois j'ai vu la Voltaire nouvelle,
Et trois fois j'y trouvai des agrémens nouveaux.
Aux règles, me dit-on, la pièce est peu fidelle ;
Si mon esprit contre elle a des objections,
Mon cœur a des larmes pour elle ;
Les pleurs décident mieux que les réflexions.
Le goût par tout divers marche sans règle sûre.
Le sentiment ne va point au hazard :
On s'attendrit sans imposture ;
Le suffrage de la nature
L'emporte sur celui de l'art.
En dépit de Zoïle & du censeur austère,
Je compterai toujours sur un plaisir certain,
Lorsqu'on réunira la muse de Voltaire,
Et les graces de la Gaussin.

Melle Gaussin ou Gossin qui avait représenté avec un intérêt si touchant le rôle de Zaïre, se surpassa encore dans celui d'Alzire, & l'Auteur lui

attribuait modeftement tout le fuccès de fa piéce :

Ce n'eft pas moi qu'on applaudit,
C'eft vous qu'on aime & qu'on admire ;
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Gufman convertit.

Dans le tems que les Comédiens fe difpofaient à mettre au théatre cette Tragédie, un incident fingulier auquel ils ne pouvaient s'attendre, en fit reculer les repréfentations. Un Poëte déjà connu par une tragédie qui avait eu du fuccès, & dont les plus beaux endroits étaient traduits ou imités de Virgile, vint leur annoncer que la tragédie *d'Alzire* n'appartenait pas à M. de Voltaire, qu'elle n'était qu'une copie d'une tragédie de *Zoraïde* qu'il leur apportait, afin qu'ils la repréfentaffent tout de fuite; n'étant pas jufte que la copie qui était de M. de Voltaire, paffât avant l'original qui était de fon

invention,

invention. La nouvelle piéce fut admise à la lecture; on vit qu'il y avait en effet beaucoup de rapport dans le plan des deux tragédies, ce qui mit pour un moment les Comédiens dans l'embarras. Ils auraient pu s'en tirer en disant en cette occasion, ce qu'on avait dit autrefois de Regnard & de Dufresny au sujet du *Joueur* :

Chacun vola son compagnon,
Mais quiconque aujourd'hui voit l'un & l'autre ouvrage
Dit que Voltaire a l'avantage
D'avoir été le bon larron.

Et en conséquence jouer Alzire. Mais on demanda des éclaircissemens qui ne tardérent pas d'arriver, ainsi qu'on le voit dans la lettre suivante.

LETTRE de M. de Voltaire aux Comédiens Français.

Le Janvier 1736.

JE ne sais, Messieurs, si vous avez lû une tragédie que j'avais composée il y a deux ans, & dont je lûs même chez moi les premières scènes à M. Dufresne. Je n'aurois jamais ôsé la présenter au théatre. La singularité du sujet, la défiance où je dois toujours être sur mes faibles ouvrages, & le nombre de mes ennemis, m'avaient fait prendre le parti de ne jamais l'exposer au Public.

J'ai appris que M. le F... s'étant fait rendre compte il y a un an du sujet de ma piéce, en a depuis composé une à-peu-près sur le même plan & qu'il s'est hâté de vous la lire. Vous sentez bien, Messieurs, que tout le mérite de ce sujet consiste

dans la peinture des mœurs Américaines opposées au portrait des mœurs Européanes. Du moins, c'est là mon seul avantage. Je ne doute pas que M. le F... qui a au-dessus de moi les talens de l'esprit & l'imagination que donne la jeunesse, n'ait embelli son Ouvrage des ressources qui m'ont manqué. Mais il arriverait que si sa piéce était jouée la premiere, la mienne ne paraîtrait qu'une copie de la sienne; au lieu que si sa tragédie n'est jouée qu'après, elle se soutiendra toujours par ses propres beautés. je n'aurais jamais travaillé sur un plan choisi par M. le F... la considération & l'estime que j'ai pour lui, m'en auraient empêché, autant que la crainte de me trouver son rival.

Il s'est dispensé d'un égard que j'aurais eu. Au reste, Messieurs, soyez persuadé que si je crains de passer après lui, c'est uniquement parceque

ma piéce ne soutiendrait pas la comparaison de la sienne. Votre intérêt s'accorde en cela avec le plaisir du Public, qui applaudira toujours à M. le F... en quelque tems que son Ouvrage paraisse, & la justice exige que celui qui a inventé le sujet passe avant celui qui l'a embelli. Je n'aurai que la préférence dangereuse & passagere d'être exposé le premier à la censure du Public. J'ai l'honneur d'être avec l'estime que j'ai pour ceux qui cultivent les beaux Arts, & avec la reconnaissance que je dois à ceux qui ont si souvent orné mes faibles productions, & fait pardonner mes fautes, votre, &c.

M. le F. de son côté écrivit aussi une lettre aux Comédiens, mais d'un stile bien différent, la voici :

JE ſuis fort ſurpris, Meſſieurs, que vous exigiez une ſeconde lecture d'une tragédie telle que *Zoraïde.* Si vous ne vous connaiſſez pas en mérite, je me connais en procédés, & je me ſouviendrai aſſez long-tems des vôtres, pour ne plus m'occuper d'un théatre où l'on diſtingue ſi peu les perſonnes & les talens; je ſuis, Meſſieurs, autant que vous méritez que je le ſois, votre, &c.

On ſe doute bien de l'effet que produiſirent ces deux lettres. L'Auteur de *Zoraïde* remporta ſa piéce. Alzire fut repréſentée. Elle eût un ſuccès complet, & c'eſt encore une des tragédies de M. de Voltaire qu'on revoit avec le plus de plaiſir. Ce n'était pourtant pas encore la piéce où cet Auteur devait le plus nous étonner en déployant à nos yeux l'étendue de ſon

génie & toutes les ressources de l'Art. Si l'Abbé Prévost qui fait un éloge si brillant d'Alzire, avait continué son journal, que n'aurait-il pas dit dans la suite en voyant paraître *Mahomet* & *Mérope*, les chefs-d'œuvre de l'Auteur ; *Rome sauvée* & *la mort de César* si remarquables par la beauté de la Poësie & des caracteres ; *l'Orphelin de la Chine*, *Tancrède*, *Dom-Pedre* écrit à 80 ans, & cette foule d'autres piéces de tout genre, si variées, si dissemblables entre elles, & qui ne se rapprochent que par l'élégance & la pureté du stile ? leur nombre suffirait à la réputation de plusieurs Poëtes. La facilité dans le travail ajoûte certainement au mérite des Artistes. Rubens n'eut-il peint dans toute sa vie que l'admirable galerie du Luxembourg (33) devrait

(33) Il devait orner l'autre galerie du même Palais de l'histoire d'henri IV, il en avoit

être placé au rang des plus grands Peintres ; mais combien n'ajoûte pas à l'idée que nous en avons, le nombre prodigieux de tableaux dont il a enrichi presque toutes les contrées de l'Europe ? C'est avec raison qu'un homme de lettre à dit que de deux Poëtes excellens dont l'un aurait composé Zayre en trois semaines & l'autre en trois ans, le premier serait un plus grand homme que le second. Si la beauté des tragédies de M. de Voltaite suppose une profonde connaissance du théatre & du cœur humain, un génie vaste, un goût exquis, leur nombre prouve en même-tems une extrême abondance & une facilité peu commune. De combien d'autres

---

commencé les esquisses, dont quelques unes ont été gravées. La retraite de Marie de Médicis & les révolutions qui la suivirent empêchérent l'exécution de ce monument, qui sans doute eût été digne du Héros qu'il devait célébrer.

piéces n'aurait-il pas encore enrichi notre théatre si, content de primer dans ce genre, il n'eût pas voulu courir à la gloire par toutes les routes? M. de St. Lambert pouvait donc, sans être accusé de blasphême littéraire, publier en 1770 une opinion qui était celle de l'Abbé Prevost dès l'année 1736, & que ce dernier divulga hautement sans qu'on lui en fît un crime, quoiqu'il n'eut pas alors autant de motifs pour la justifier qu'il y en a présentement. Au surplus l'Auteur du *Pour & Contre* n'étoit pas seul de son avis il y a quarante ans, & l'on peut croire que l'Auteur des *Saisons* l'est encore moins aujourdhui. Qu'on se donne la peine de parcourir les différens traités sur la littérature & les Ouvrages périodiques qui ont paru depuis le commencement de ce siècle, l'on y verra en bien des endroits, le sentiment de l'Abbé Prevost

confirmé plus ou moins expressément par un grand nombre d'Auteurs, & nommément par Messieurs de la Roque, Fuzelier, la Bruère, l'Abbé Raynal & autres, chargés successivement du Mercure Français jusqu'aujourd'hui : par l'Abbé de la Porte & par les Auteurs des Journaux étrangers les plus estimés. On pourra retirer quelque fruit de ce travail fastidieux; on est quelquefois dédommagé de sa peine par des morceaux de littérature intéressans. L'on peut y remarquer une vérité qu'il seroit bon d'inculquer à tous ceux qui se mêlent aujourd'hui de juger les Auteurs & les Artistes. C'est que tous les jeunes gens qui étaient faits pour s'illustrer dans la République des lettres & aspirer eux-mêmes à la gloire, ont commencé par rendre hommage à la supériorité de M. de Voltaire, & n'ont pas cru se deshonorer en lui témoignant le

respect qui lui était dû à si juste titre. Ce n'est que dans ces derniers tems que des Ecrivains inconnus, sans titres comme sans mission, ôsent dès-leur début l'attaquer impudemment & l'outrager de la manière la plus indécente; à l'instant même où les services qu'il a rendus à l'humanité, ses longs travaux & son grand âge, devraient lui concilier l'amour & la vénération de tous les hommes, & principalement de ceux qui entrent dans la carrière des lettres où il a triomphé tant de fois.

C'est d'un homme tel que lui que les jeunes gens doivent prendre des conseils, bien loin de s'aviser de lui en donner.

Au reste, si nos Critiques & nos Journalistes modernes tiennent pour suspect le témoignage de leurs prédécesseurs, peut-être ne récuseront-ils pas celui des deux plus grands enne-

mis de M. de Voltaire, de deux Ecrivains très-connus, en un mot, de Jean-Baptiſte Rouſſeau & de l'Abbé Desfontaines. Tous ceux qui ont un peu étudié l'hiſtoire littéraire de ce ſiècle ſavent que ces deux Auteurs ont eu pendant pluſieurs années la plus haute eſtime pour M. de Voltaire. On les a vu louer ſes Ouvrages d'une manière non équivoque & lui témoigner publiquement leur admiration, avant que la haine & l'envie n'euſſent fait taire en eux l'équité. Tout homme impartial s'en tiendra à la déciſion de Rouſſeau & de Desfontaines de ſang froid & déſintéreſſés, & non à celle de Rouſſeau & de Desfontaine aveuglés par la paſſion ou devenus injuſtes par elle.

On ſait que Rouſſeau étoit né avec un grand fond d'amour-propre. Nous ſommes loin de condamner tout-à-fait ce ſentiment dans un Auteur auſſi

distingué, & de prétendre qu'il n'ait pu le justifier à bien des égards. On ne lui contestera point ici le nom de grand Poëte lirique. On conviendra qu'il n'eût point été inférieur à Horace dans ce genre, s'il avait toujours été aussi heureux dans le choix des pensées que dans la tournure des vers; mais il n'avait ni la raison, ni la philosophie du Poëte Latin. C'est pourquoi ses Odes sacrées qui ne sont que des traductions ou des paraphrases, sont plus estimées que les autres. C'est un fond étranger, embelli par sa versification harmonieuse. Il ne lui restait guères que cette harmonie lorsqu'il travaillait d'après lui-même. Ses succès dans ce genre d'écrire & sa facilité dans l'Epigramme lui avaient fait une réputation méritée; mais cette réputation ne l'autorisait pas à pousser l'orgueil à l'excès. Il ne pouvait souffrir d'égal; & tout mérite étranger,

dès

dès qu'ils'élevait au-dessus du vulgaire, lui devenait odieux. Après la mort de Despréaux, Rousseau se crût le seul Poëte qui méritât de fixer désormais les yeux de toute la France. Il se regarda comme le dernier débris du fameux siècle de Louis XIV. Ne voyant plus de rival digne de lui & ne craignant pas d'être éclipsé à l'avenir par aucun concurrent, il se reposa tranquillement sur ses lauriers, & l'envie parut avoir abandonné son cœur, du moins pour quelque tems. Ce fut vers cette époque qu'il connut M. de Voltaire. Se trouvant un jour à une distribution des prix au college des Jésuites, il en vit remporter plusieurs par un écolier, dont les succès piquérent sa curiosité. Il apprit que c'était le jeune Arouet, (aujourd'hui M. de Voltaire.) Les Savans Peres Porée, le Jay & Tarteron lui parlérent si avantageusement de la pénétration

& de la vivacité de ſon eſprit, que Rouſſeau voulut qu'on le lui amenât. Il fit pluſieurs queſtions au jeune homme, qui y ſatisfit de ſon mieux. Il fut content de ſes réponſes & ſur ce que ces Peres ajoûtérent des heureuſes diſpoſitions de cet écolier pour la Poëſie, il le prit comme eux, en affection. Il ne faut pas demander ſi M. de Voltaire fut flatté d'une pareille diſtinction; c'était pour lui un prix plus glorieux que ceux qu'il venait de remporter. Au ſortir du collége il s'empreſſa de cultiver l'amitié du célèbre Poëte lirique; il lui écrivait ſouvent des lettres charmantes ainſi que nous l'apprend Rouſſeau lui-même. (34) Il ne manquait pas de lui envoyer toutes les piéces de vers qu'il compoſait, & de le prier de lui en

(34) Voyez le recueil des lettres de Rouſſeau, 5 vol. in-12, Geneve 1751.

dire ſon avis. Rouſſeau en faiſait beaucoup de cas, comme on le voit par les lettres qu'il écrivait alors à ſes plus intimes amis. Le témoignage avantageux qu'il y rend en faveur des Poëſies de M. de Voltaire, doit paraître d'autant moins ſuſpect, qu'il n'avait aucun motif pour trahir avec eux ſa façon de penſer, & qu'il ne devait nullement ſoupçonner que ces lettres familieres puſſent être connues du Public & de M. de Voltaire lui-même. Tout nous porte à croire qu'il parlait alors ſincérement. Il témoignait à M. de Voltaire l'idée qu'il avait de lui en ces termes : (35) „ Il y a long-tems „ que je vous regarde comme un „ homme deſtiné à faire un jour la „ gloire de ſon ſiecle, & j'ai eu la „ ſatisfaction de voir que toutes les „ perſonnes qui me font l'honneur

(35) *ibid.* Lettre du 25 Mars 1719.

„ de m'écouter, ont fait le même „ jugement que moi ſur les divers „ Ouvrages que je leur ai ſouvent „ lûs de vous. (36)

M. de Voltaire apparemment lui parût vouloir remplir trop tôt cet horoſcope ; du moins nous devons le croire parce qui s'en eſt enſuivi quelques années après. Les premiers Ouvrages de M. de Voltaire, (ceux-là même dont il eſt parlé dans la lettre citée & que nous ne connaiſſons peut-être pas) avaient cauſé peu d'ombrage à Rouſſeau qui les regardait ſans doute comme les fruits d'un de ces génies précoces dont le feu éclate & s'éteint de bonne heure; mais le grand ſuccès de la Henriade commença vraiſemblablement à jetter du refroidiſſement

(36) Remarquons encore que dans la collection des Œuvres de M. de Voltaire on ne trouve d'Ouvrage important antérieur à la date de cette lettre, que la ſeule tragédie d'*Œdipe*.

entre les deux Poëtes. Cependant M. de Voltaire avant de mettre cet Ouvrage au jour, en avait communiqué le manuſcrit à Rouſſeau, & il ſe trouvait honoré de recevoir des conſeils d'un homme qui avait plus d'expérience que lui, & qui s'était rendu célèbre parmi les Poëtes. Le tems n'était pas encore venu où les jeunes gens devaient corriger les vieillards. On voit par-là que l'Auteur de la *Henriade*, était moins préſomptueux que les faiſeurs de Critiques en proſe & en vers, de nos jours, qui donnent hardiment des leçons aux plus grands Ecrivains. Rouſſeau qui ſe connaiſſait en Poëſie, tout autant, pour le moins que ces prétendus Ariſtarques, avait de *la Henriade*, une idée bien différente de celle qu'ils veulent nous en donner aujourd'hui. » Je puis vous » aſſurer, diſait-il à M. Boutet dans » ſa lettre du 20 Septembre 1722,

» que ce Poëme fera un très-grand » honneur à l'Auteur. Notre Nation » avait besoin d'un Ouvrage comme » celui-là. L'œconomie en est admi- » rable, & les vers parfaitement » beaux. A quelques endroits près » sur lesquels il est entré dans ma » pensée, (37) je n'y ai rien trouvé » qui puisse être critiqué raisonna- » blement.

Il s'en fallait de beaucoup que la Henriade eût alors atteint le dégré de perfection où elle a été portée dans la suite. Néanmoins son succès fut tel lorsqu'elle parut l'année d'après pour la première fois, sous le titre de poëme *de la Ligue*, que Rousseau en fut surpris lui-même. Il en conçut

---

(37) Rousseau nous apprend dans une autre lettre que ces endroits qu'il trouvait répréhensibles, étaient ceux où le Poëte tonne avec véhémence contre les excès & les injustices de la Cour de Sixte, & contre le Fanatisme des Moines ligueurs.

de l'ombrage, & fut beaucoup plus réſervé à l'égard de M. de Voltaire. Enfin la tragédie de *Mariamne* acheva ce que la Henriade avait commencé. Le ſuccès de cette piéce (38) déſunit entiérement & pour jamais ces deux hommes célèbres. Rouſſeau ne pût pardonner à M. de Voltaire d'avoir fait une *Mariamne* très-ſupérieure à celle qu'il avait lui-même compoſée d'après Triſtan. Il fit, étant à Vienne, une ſatyre amère de la piéce ed ſon rival, & l'envoya à l'un de ſes amis à Paris. La ſatyre courut ſourdement par la ville ſans que ſon nom y parût; mais M. de Voltaire qui ſût qu'il en était l'auteur, lui écrivit une longue lettre dans laquelle il cherchait à juſtifier les endroits critiqués de ſa tragédie, & faiſait

(38) Elle eut 40 repréſentations de ſuite au double. Celle de Rouſſeau avait été ſifflée.

peut-être quelques reproches à Rouſſeau ſur ſa grande ſévérité à l'égard d'un ami pour lequel il avait eu juſqu'alors tant d'indulgence. C'eſt ce qu'on peut conjecturer ; car on ne ſait rien de poſitif à ce ſujet. La lettre apologétique de M. de Voltaire ne s'eſt point trouvée à la mort de Rouſſeau, qui vraiſemblablement l'avait ſupprimée, ainſi que toutes celles qu'il avait reçues de lui. Il craignait qu'en faiſant connaître la confiance entière que lui témoignait l'Auteur, ces lettres ne rendiſſent plus odieuſe la manière dont il l'avait payée, & ne prouvaſſent à tout le monde que dans la querelle qui les diviſa, le tort était entièrement de ſon côté. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Rouſſeau nous apprend lui-même qu'il ne répondit à la lettre de M. de Voltaire que par une lettre très-ſeche de douze lignes. De ce moment l'amitié fit place

dans son cœur à une haine irréconciliable. Il ne cessa plus de lancer des brocards sur les Ouvrages de M. de Voltaire, dont les succès étaient pour lui autant de blessures nouvelles. Il s'en vengeait en voulant briser l'idole qu'il avait encensée, & dont il craignait que le poids ne vînt un jour à l'écraser.

Telle fut la véritable origine d'une guerre littéraire, qui a fait tant de bruit en France & dans les pays étrangers. Elle est bien plus vraisemblable que celle que Rousseau allègue dans sa lettre du 22 Mai 1736. (39) Il veut faire croire qu'il ne s'est brouillé avec M. de Voltaire, que parceque celui-ci osa lui faire lecture, à Bruxelles, de l'Epître à *Julie* ou à *Uranie*. Mais quelle apparence

(39) Recueil des lettres de Rousseau, tom. V, pag. 251.

que cette piéce de vers ait pu ſcandaliſer l'auteur des couplets & de mille autres piéces licencieuſes ou impies! qui croira qu'un pareil motif ait pu changer ſubitement en une haine implacable, l'amitié que Rouſſeau avait témoignée juſqu'alors à M. de Voltaire qui n'avait rien de caché pour lui? La *Moïſade*, à la beauté des vers près, valait bien l'Epître à *Uranie.* Il faut donc chercher ailleurs la ſource de cette fameuſe querelle, il faut étudier le caractere de Rouſſeau, & l'on verra qu'elle n'eût point d'autre cauſe que celle que nous avons rapportée; c'eſt-à-dire la réputation de M. de Voltaire qui croiſſait de jour en jour & qui commençait à balancer la ſienne.

A quel autre motif que cet orgueil de ne pouvoir ſouffrir l'éclat d'un mérite ſupérieur dans ſes con-

temporains, pourrions-nous attribuer les injuſtices de Rouſſeau envers un autre homme de génie, & le plus étonnant peut-être de tous ceux qui auront illuſtré le dix-huitiéme ſiècle après M. de Voltaire: envers Rameau? Ce muſicien philoſophe allait à grands pas à l'immortalité. Il s'était déja rendu fameux par ſon traité de l'harmonie & par d'autres ouvrages ſur la théorie de la muſique. Il ne l'était pas moins par les Opéra d'*Hippolite*, des *Indes galantes* & de *Caſtor & Pollux*. Son ballet des *Talens Lyriques* repréſenté en 1739 avait eu du ſuccès, & c'eſt à ce ſujet que Rouſſeau donna carrière à ſa verve ſatyrique. (40) » J'ai appris, diſait-» il, le ſort de l'opéra de Rameau. » La muſique vocale m'étonne, je » voulus, étant à Paris, en enton-

(40) *Ibid*; lettre du 17 Nov. 1739.

» ner un morceau, mais y ayant
» perdu mon latin, il me vint dans
» l'idée de faire une Ode lyricomi-
» que dont voici une strophe: (41)

Distillateurs d'accords baroques
Dont tant d'idiots sont férus,
Chez les Thraces & les Iroques
Portez vos Opéra bourrus.
Malgré votre art hétérogêne,
Lulli de la lyrique scêne
Est toujours l'unique soutien;
Fuyez, laissez-lui son partage,
Et n'écorchez pas davantage
Les oreilles des gens de bien.

Quel était le crime de Rameau? Sa gloire & le choix qu'il avait fait d'un Opéra de M. de Voltaire pour

(41) Beau raisonnement! parceque je ne peux, faute d'oreille & d'aptitude solfier un air, je dois décrier la Musique & outrager le musicien! Il faut convenir que s'il y avait quelque chose de barbare en tout cela, ce n'etait assurément point la musique de Rameau.

débuter

débuter dans le genre dramatique. (42) Quels fruits ne devait-on pas attendre de l'union d'un tel Poëte avec un tel Musicien, si leurs ennemis persuadés de leurs succès, ne s'étaient réunis contre leur premier Ouvrage, & ne les avaient rebutés dès leur entrée dans la carrière? Ce n'est pas sans raison que les Peintres, les Sculpteurs, les Graveurs ont souvent mis en regard M. de Voltaire & Rameau. La destinée de ces deux hommes extraordinaires,

(42) C'est la tragédie de *Samson*, que la cabale vint à bout de faire supprimer en 1732. On se servit pour cela d'un moyen qui réussit presque toujours, ce fut d'accuser les Auteurs d'impiété. On leur prêta le dessein d'avilir l'histoire sacrée, en la prostituant sur un théâtre très-profane, qui ne retentissait que des amours des dieux du paganisme. On y avait pourtant donné l'Opéra de *Jephté*, qui n'avait occasionné aucun murmure. Mais cela n'empêcha pas qu'on ne défendit les représentations de la tragédie de *Samson*, dans le tems même qu'on laissait travestir ce sujet au théâtre Italien, & que tout Paris courait en liberté à ce Spectacle burlesque, où le vainqueur des Philistins faisait des tours de force à qui mieux mieux avec Arlequin.

eſt marquée par des rapports frappans. Tous deux nés dans le grand ſiècle de Louis XIV, ſemblérent faits pour en perpétuer dans celui-ci, le génie & les lumières. La nature les doua l'un & l'autre d'une ame également forte & ſenſible. Tous deux pénétrérent dans le ſanctuaire des Sciences & des Arts, éclairés par le flambeau de la Philoſophie, & guidés par le goût le plus ſûr. Leur ſuccès ſurent également nombreux, ainſi que leurs ennemis; ils eurent à combattre perpétuellement l'envie & la calomnie, & ce fut là ſouvent la récompenſe de leurs travaux, & des plaiſirs qu'ils nous donnérent. Leur conſtitution phyſique ne les raprocha pas moins que leur être moral. Une ſtatue élevée, une maigreur extrême, une action vive, une phiſionomie marquée par de grands traits, bien prononcés, où ſe peignait la fermeté de leur caractère, des yeux

d'aigle, étincellans du feu du génie, les diftinguérent du commun des hommes. Parvenus à un âge très-avancé (43) ils purent également jouir de

---

(43) Rameau eft mort le 12 Septembre 1764, âgé de 81 ans. M. de Sauvigny lui fit cette Epitaphe.

En Jacet Aonius, frigido fub marmore Ramæus
Proh dolor! & phœbi muta Jacet cithara
Qui blando noftras fonitu captaverat aures
Hic merito famæ retulit ipfe fonum.

Autre par M. P. M. C.

Cigît le célèbre Rameau,
Il fut par fon vafte génie
De la mufique le flambeau,
Et l'objet des traits de l'envie;
Mufes pleurez fur ce tombeau
Le créateur de l'harmonie.

Un autre de fes admirateurs a dit:

Pourquoi pleurer Rameau? Ses accens redoutables
Vont charmer les enfers & défarmer Pluton,
Son art feul aux humains a rendu vraifemblables
Les prodiges fameux d'Orphée & d'Amphion.

Puiffe le Neftor du Parnaffe & de la littérature pouffer fa carrière beaucoup plus loin que Rameau, & faire ceffer à cet égard toute comparaifon.

leur réputation, & ce qui eſt plus rare, c'eſt qu'on les vit tous deux produire encore des Ouvrages admirables à 80 ans. Enfin comblés des faveurs de leur Souverain, honorés & chéris des hommes les plus éclairés de leur ſiècle, ayant réuni les ſuffrages de preſque tous leurs contemporains, ils furent encore, pour ainſi dire, témoins de l'admiration qu'ils doivent inſpirer à la poſtérité, & du mépris qu'elle réſerve à leurs détracteurs.

On ne peut aſſez louer les efforts qu'ils firent dans tout le cours de leur longue carrière pour le maintien du goût dans la Littérature & les Arts. Ils donnérent à la fois les préceptes & les exemples. Les Ecrivains & les Artiſtes ne ſauraient trop ſe pénétrer de la reconnaiſſance qu'ils doivent à ces deux grands hommes.

Nous venons de lire une brochure

nouvelle (44) où M. Gardel, M[e] des ballets à l'Opéra, & très-habile danseur, assure que l'on est redevable à Rameau de la perfection où la danse est portée parmi nous. Il l'a vraiment créée, dit-il, par l'expression pitoresque & la prodigieuse variété de de ses airs de ballets ; il est fâcheux, ajoûte ensuite M. Gardel, que cet homme célèbre, ne soit pas venu 40 ans plus tard au monde, pour perfectionner également les autres parties de la musique. Cette réflexion aurait besoin de quelque Commentaire. On ne sait pas trop pourquoi la musique que Rameau ferait aujourd'hui, serait meilleure que celle qu'il a faite dans son tems. En effet, une musique pleine de génie, de sentiment & d'expression, doit-être de tous les tems & de tous les lieux. A-t'on voulu dire qu'il

(44) L'avénement de Titus à l'Empire, ballet héroïque.

aurait fait du récitatif Italien, au lieu de faire du récitatif Français? Mais, prémièrement, nous ne voyons pas qu'il ſoit décidé que le récitatif Italien, doive être préféré au récitatif Français. Celui-ci a beaucoup plus de partiſans que l'autre, & nous avons bien des raiſons de croire qu'il eſt meilleur à tous égards. On ne peut diſconvenir qu'il ne ſe rapproche infiniment plus de la déclamation noble & élevée, telle que l'exige indiſpenſablement la majeſté de la tragédie. L'accompagnement d'une baſſe continue, bien faite, & qui indique le fond de l'harmonie, ſemble plutôt nous donner une idée de la mélopée des anciens, que ces fréquens coups d'archet de tout l'orcheſtre, & ces accords par ſaccades qui entrecoupent à chaque inſtant le ſens du diſcours, & fatiguent ſingulièrement l'oreille & l'attention du ſpectateur.

(45) Si l'on veut que l'harmonie soit complette dans l'accompagnement du récitatif, le clavecin ne la remplissait-il pas d'une manière moins choquante pour le chanteur & pour l'auditeur ? Nous le demandons à tout musicien désintéressé, à tout amateur impartial. Les Italiens en bannissant le clavecin

(45) Cet inconvénient devient plus sensible encore par la manière dont on accompagne ce récitatif Italien à l'Opera. Tout le monde convient que cet accompagnement est trop fort. On n'entend plus les voix. Ce n'est pas que les Symphonistes forcent plus qu'autrefois, mais leur nombre étant presque doublé depuis dix ans, on doit les faire accompagner plus doux de moitié. On dira que l'effet est le méme, eu égard à l'étendue de la nouvelle salle, à la bonne heure ; mais si la voix de l'actrice ou du chanteur, n'est point augmentée en volume dans la même proportion que l'étendue de la salle, & le nombre des Symphonistes, nous serons fondés à soutenir que l'orchestre dans son état actuel doit adoucir beaucoup plus qu'il ne le fait dans tout ce qui est accompagnement de chant ; sauf à lui à s'en dédommager dans d'autres morceaux, car le nouveau genre de musique s'accommode assez du grand bruit. C'est dans les salles les plus vastes qu'il faut ménager davantage les voix, si l'on veut qu'elles se fassent entendre de tous les spectateurs.

de l'orcheſtre, ſemblent en avoir voulu imiter l'effet, en faiſant frapper à tous les inſtrumens, des accords ſecs & détachés comme les ſiens. Ils n'ont pas ſongé que ſi le claveciniſte ne ſoutient point ſes accords, c'eſt que l'impuiſſance de ſon inſtrument s'y oppoſe. Cela eſt ſi vrai, que lorſqu'il rencontre des rondes ou des blanches liées dans ſa partition, il répète machinalement le même accord pluſieurs fois de ſuite, ce qui ſupplée très-imparfaitement à la tenue. Si l'on voulait que les violons accompagnaſſent le récitatif, il eût mieux valu qu'on prit pour modèle l'accompagnement de l'orgue, inſtrument beaucoup plus parfait que le clavecin, & qui a par-deſſus lui l'avantage de pouvoir ſoutenir & perpétuer les ſons. (46)

(46) On pourrait l'appeller univerſel, puiſqu'il ſemble réunir en lui tous les autres inſtruments. La découverte en eſt due aux anciens.

Rameau a donné plusieurs exemples d'un pareil accompagnement, comme dans la scène de Castor & Pollux, *Oui je céde enfin à tes vœux ?* &c. Et dans quelques monologues. On trouve aussi de ces morceaux dans

---

On en trouve une description bien détaillée dans une Epigramme Grecque de l'Empereur Julien qui a été traduite ainsi :

Quam cerno alterius naturæ est fistula nempè
Altera produxit fortasse hanc ænea tellus :
Horrendum stridet nec nostris illa movetur
Flatibus ; at missus taurino & carcere ventus
Subtus agit læves calamos, perque ima vagatur.
Mox aliquis velox digitis, insignis & arte
Adstat, concordes Calamis pulsat que Tabellas :
Ast illæ subito exiliunt & carmina miscent.

L'ancienne flûte Grecque nommée *Syringe*, composée de plusieurs tuyaux de différentes grandeurs, joints ensemble avec de la cire, a pû donner la première idée de cet instrument admirable. Mais il y avait loin de cette flûte inventée par le Dieu Pan, à l'orgue décrit par Julien. Il est surprenant que les anciens aient imaginé un instrument dont la mécanique est si compliquée, & d'un autre côté l'on ne peut assez s'étonner qu'ils n'aient pas trouvé l'imprimerie, dont ils étaient si voisins par la connaissance de la gravure en creux & des camées qui leur servaient de cachets, & dont ils tiraient des empreintes.

d'autres muſiciens. L'orcheſtre n'y fait que remplir l'harmonie par des accords ſoutenus, & lorſque cet accompagnement eſt bien exécuté, l'on croirait n'entendre qu'un ſeul inſtrument, plus parfait encore que l'orgue, parce qu'il y a plus d'analogie entre les ſons graves, & les ſons aigus des inſtrumens à cordes, que dans ceux à vent. Cette harmonie complette produit un grand effet lorſqu'elle eſt employée ſobrement, & ſur-tout lorſqu'elle ſuccède à un ſimple accompagnement de baſſe-continue, dans la tranſition d'un ſentiment ordinaire à une idée impoſante, où le Muſicien doit s'élever avec le Poëte. Cependant la ſucceſſion régulière des accords deviendrait bien-tôt fatiguante pour l'auditeur, ſi tout le récitatif d'un Opéra était accompagné de cette manière. C'eſt pourquoi les grands Maîtres ont préféré d'employer dans

le récitatif ordinaire, une ſeule baſſe-continue, dont la marche peut être variée à l'infini par la facilité qu'a le compoſiteur d'y placer telle note de l'accord qu'il veut choiſir.

D'après les notions incertaines qui nous reſtent ſur la muſique & la déclamation des anciens, on peut conjecturer que le *Tonarion* ou flûte qui accompagnait & ſoutenait la voix du déclamateur chez les Grecs, procédait dans ſa marche à-peu-près comme notre baſſe-continue, & non par notes iſolées comme l'accompagnement Italien. Les plus judicieux Critiques s'accordent à dire que la mélopée devait tenir un certain milieu entre notre récitatif Français & la déclamation. (47) Or, notre récitatif, quand il eſt bien fait, s'identifie, pour ainſi

(47) C'était le ſentiment de l'Abbé Dubos, de M. Duclos, &c.

dire, avec la déclamation. Celui de presque tous les compositeurs Italiens n'a point le même avantage. On lui reproche avec bien plus de raison qu'au nôtre, une monotonie assomante. Le retour continuel des mêmes modulations, des mêmes intonations; la répétition des mêmes traits & de ses éternelles finales, rebutent l'homme le plus patient. Ajoûtez à cela le ton brusque dont on le débite, la véhémence de l'action & du geste qui doivent se conformer à son mouvement précipité, ces accords ou plutôt ce tintamarre de l'orchestre qui vient à la traverse, tout cela nous parait bien éloigné de la belle déclamation tragique. Disons-le naïvement. Nous avons vu de ces scènes à l'Italienne, débitées d'une manière si forcenée, que si nous n'avions pas su de quoi il étoit question, nous aurions crû être présents à une querelle de portefaix,

faix, prêts d'en venir aux mains, plutôt qu'à l'entretien des Dieux & des Héros.

En second lieu, Lulli était Italien, & il s'est bien gardé d'introduire en France le récitatif de son pays; il en a trouvé un autre bien plus analogue à notre idiome. Il ne faut pas comme certaines gens, qui voudraient en même-tems sauver l'honneur de Lulli & celui de la musique Italienne, dire que cette musique & la sienne étaient de son tems une seule & même chose; qu'elles ne sont devenues si différentes dans la suite, que parce qu'on s'est écarté de la méthode de ce musicien dans l'exécution de ses Ouvrages, ou parceque la musique n'a cessé de se perfectionner en Italie depuis un siècle, tandis qu'elle est restée parmi nous au même point où elle était quand Lulli l'introduisit en France. Rien n'est moins certain que tout cela. Nous avons plusieurs Ouvrages

ſur la muſique, composés dans le tems où les Opéras de Lulli étaient en poſſeſſion de charmer la Cour de Louis XIV & tout Paris, qui prouvent clairement que la muſique Françaiſe & la muſique Italienne ne différaient pas moins alors qu'elles ne diffèrent aujourd'hui; elles avaient déja l'une & l'autre des défenſeurs qui plaidaient vivement la cauſe qu'ils avaient embraſſée, d'où l'on voit que l'origine de la guerre muſicale entre les deux Nations, remonte beaucoup plus haut qu'à l'époque de l'arrivée des Bouffons en France. (48). On reprochait dès-

(48) En 1752 des Acteurs venus d'Italie repréſentérent pluſieurs intermèdes Italiens ſur le théatre de l'Opéra. Ils trouvérent des partiſans, ce qui réveilla une ancienne animoſité que le tems n'avait fait qu'aſſoupir. Il y eût un ſchiſme fameux. On vit pleuvoir une multitude de brochures, comme le *petit Prophète*, *le coin du Roi*, *le coin de la Reine*, &c. Deux factions diviſaient le parterre de l'Opéra; enfin la muſique Nationale triompha, & les Bouffons furent congédiés deux ans après leur arrivée.

lors à la musique Italienne de s'attacher à surprendre l'oreille plus qu'à émouvoir le cœur & intéresser l'esprit. On l'accusait de sacrifier presque toujours le chant à la symphonie, d'être manièrée, affectée, surchargée de roulades, de traits, de difficultés inutiles ou ridicules; de faire consister toute la beauté de la musique vocale, à remplir les ariettes de tenues à perte d'haleine, de passages uniquement faits pour le violon, & de roulades de 80 ou 100 notes sur la même syllabe.

Evitons ces excès, laissons à l'Italie
De tous ces faux-brillans l'éclatante
folie.

(Boileau Art. Poët.)

On la trouvait assez propre à exprimer la joie & la gaieté par la vivacité de tous ses mouvemens, & on lui déniait les moyens de peindre avec

ſuccès les autres paſſions ou affections de l'ame. (49) Elle ne s'eſt point

---

(49) Pluſieurs Auteurs conviennent de tout cela. Contentons nous, pour égaier le lecteur, de mettre ſous ſes yeux un parallèle ſingulier & même groteſque, de la muſique Italienne & de la muſique Françaiſe, qui ſe trouve dans un Ouvrage de ce tems-là. „ Repréſentez-vous „ une veille coquette rafinée, chargée de „ rouge, de blanc & de mouches; tout cela „ véritablement appliqué avec tout le ſoin „ & toute l'adreſſe poſſibles, cachant les rides „ de ſon viſage & les défauts de ſa taille par „ une parure également magnifique & bien „ entendue; ſouriant de la manière la plus „ fine & la plus étudiée, mais ricanant à „ droite & à gauche, & grimaçant ſans ceſſe. „ Toujours du brillant & de la vivacité, ni „ juſteſſe ni prudence, des airs engageans, „ une envie perpétuelle de plaire à tout le „ monde; ayant au ſuprême dégré, le talent „ de badiner, d'agacer les gens, avec cela „ ſans cœur, ſans ame, ſans ſincérité; iné- „ gale, ne demandant qu'à changer à tout „ moment de lieux & de plaiſirs, voila la „ muſique Italienne. Imaginez-vous d'un au- „ tre côté, une jeune perſonne d'un port noble, „ mais modeſte, d'une taille grande & déliée, „ ſans excès: nette, toujours habillée d'une „ propreté galante, mais aimant mieux être „ négligée que trop parée, magnifique cer- „ tains jours ſeulement. Vive, fraîche, ſaine, „ dans un embonpoint raiſonnable, de belles „ couleurs naturelles; un grand éloignement „ de tout ce qui eſt faux & emprunté, une „ mouche ou deux de tems en tems pour cou- „ vrir quelque petite éleveure, ou quelque

encore lavée à nos yeux de la plupart de ces reproches. Son récitatif sur-tout est aussi mauvais qu'il l'était dans le dernier siècle, & il était alors regardé comme très-inférieur au nôtre, de l'aveu des deux partis. L'Abbé Ragnenet, (50) le plus zèlé des dé-

---

» rousseur d'accident. Ne négligeant point ses » avantages, riante & gracieuse autant qu'il » le faut, mais ni coquette, ni follement badine, un esprit doux, simple naturel, mais » capable de choses solides & sérieuses, parlant bien sans s'en piquer, sans vouloir parler toujours ; un bon cœur, sensible autant » & selon qu'il le doit être ; jamais d'inégalité » dans l'humeur, très-rarement dans la » beauté ; c'est-là une dame que vous devez » reconnaître, & c'est la musique Française. (Comparaison de la musique Française & de la musique Italienne, deuxième édit. Bruxelles 1705.)

(50) Cet Abbé en revenant d'Italie publia *ses monumens de Rome*, où il vante beaucoup le mérite des Italiens. Les *Conservatori* pour payer les éloges, lui décernérent le titre de *Citoïen Romain*. L'Abbé voulut à son tour leur marquer sa reconnaissance en mettant au jour son *paralelle* où il veut à toute force établir la supériorité des Italiens sur les Français dans tout ce qui concerne les Operas & la musique. Bourdelot & la Vieville de Frenouse l'ont réfuté dans differens Ouvrages réimprimés plusieurs fois, tels que *l'histoire de la mu-*

fenseurs de la musique Italienne, convient dans son *paralelle des Italiens & des Français, &c.* (édition de 1704, pag. 72,) que notre récitatif était beaucoup plus beau que celui des Italiens, & c'était là, selon lui, le principal avantage de la musique Française. Il lui accorde encore la supériorité dans les chœurs & la danse. St. Evremont, long-tems avant lui, avait dit que le *récitatif Italien était fort ennuyeux, & qu'on pouvait le définir un mauvais usage du chant & de la parole.* Les Italiens de bonne-foi conviennent encore aujourd'hui que ce récitatif est une psalmodie platte & triviale, & l'on veut nous le faire adopter & trouver beau malgré nous!

Au reste, il n'est point de règle

---

sique en 4 vol. in-12, &c. La comparaison de la musique Française & Italienne & autres

générale qui ne souffre des exceptions. On rencontre quelques exemples d'un bon récitatif chez les Italiens. Nous n'avons jamais entendu, sans un grand plaisir, la scène de la *Servante-Maîtresse* qui commence ainsi: *jouissez cependant du destin le plus doux*, *&c.* Elle nous a toujours paru faire une grande impression sur l'âme des spectateurs. Mais les partisans de la musique Italienne pourraient-ils ne pas avouer que le récitatif de cette scène est absolument dans le goût Français, même dans l'accompagnement qui est soutenu ? Ne doit-on pas conclure de cet exemple, que le récitatif Français & le récitatif Italien ne sont qu'une même chose quand ils sont bien faits ? Lorsque le sentiment & la passion s'expriment du ton qui leur convient, la musique est nécessairement bonne de quelque pays qu'elle soit. Si l'on n'en rencon-

tre pas souvent d'excellente en Italie non plus qu'en France, c'est que les grands Artistes sont très-rares partout. *Pauci quos æquus amavit Jupiter.*

Il ne faut donc pas croire que Lulli ait composé sa musique d'après celle de son pays ; il était sans-doute fort en état d'en faire de semblable à celle des Luigi, des Buononcini, des Carissimi ; mais il se garda bien de marcher sur leurs traces. La simplicité touchante des airs de Boisset, de Camus, de Lambert lui parût bien plus digne d'être imitée, que la pétulance des ariettes Italiennes, leurs roulades éternelles & leurs tours de force pour lesquels on est obligé de fabriquer expressément des voix, la nature ayant oublié d'en faire d'assez belles pour amuser les Italiens, & pour exécuter leur musique. Lulli se contenta de perfectionner la musique qu'il trouva

établie en France, & s'il en eſt communément regardé comme le créateur, c'eſt qu'il l'introduiſit au théatre, & que c'eſt là l'époque où elle commença d'acquérir de la célèbrité en Europe. Il fût l'inſtituteur de l'Opéra (51) avec l'inimitable Quinault, & c'eſt à ces deux grands hommes réunis que nous ſommes redevables de ce ſpectacle enchanteur.

Où les beaux vers, la danſe, la muſique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de ſéduire les cœurs
De cent plaiſirs, font un plaiſir unique.

(51) On avait déjà repréſenté à Paris quelques Operas Italiens, des piéces à machines, telles que l'*Andromède* de Corneille, les ballets de Benſerade, la paſtorale de *Pomone* de Perrin; mais ce n'eſt qu'à la repréſentation des *fêtes de l'Amour & de Bacchus* qu'on rapporte ordinairement l'origine de l'Opéra tel qu'il ſubſiſte aujourd'hui. C'eſt le premier Opéra donné après l'inſtitution de l'Académie de muſique par Lettres-Patentes en forme d'Edit du mois de May 1672.

La préférence donnée par Lulli à la musique Françaiſe a d'autant plus de poids, qu'elle doit avoir été le fruit d'un choix raiſonné. Il a fallu de grandes raiſons pour que ce muſicien abandonnât les principes dont il avait été imbu dans ſa jeuneſſe, & ne ſe laiſſât pas ſéduire par la vogue des compoſiteurs de ſon pays.

Rameau avoit auſſi paſſé une partie de ſa jeuneſſe en Italie; il avait reconnu que ſi les muſiciens Italiens l'emportaient de beaucoup ſur nous par leurs ſymphonies & par l'exécution, nous l'emportions autant ſur eux par le chant. C'eſt pourquoi lorſqu'il introduiſit tant de nouveautés à l'Opéra de Paris, ce ne fut que dans les ſymphonies & dans les divertiſſements. Il dût, pour ainſi dire, créer des muſiciens nouveaux pour exécuter ſes premiers Opéras. Les ſymphoniſtes de ce tems, accoutumés au diatonique

de Lulli & de ses imitateurs, se crurent transportés dans une autre région en voyant la tragédie *d'Hippolite*, remplie de traits mâles & hardis, & de pratiques d'harmonie inusitées jusqu'alors. L'Auteur fut obligé de vaincre leur répugnance, & de les forcer de devenir habiles malgré eux. Si l'orchestre de l'Académie de musique est justement admiré des connaisseurs pour sa belle exécution, (52) c'est à Rameau que nous en sommes redevables. Ce grand homme n'eût pas craint de réformer aussi ou de changer le chant de Lulli s'il avait crû qu'on en pût faire de plus beau & de mieux adapté à notre langue. Il le prît pour modèle, bien loin de lui substituer celui des Italiens. Il

(52) Ceci ne détruit pas ce qu'on a dit plus haut, relativement à l'accompagnement du récitatif; qu'on dise à l'orchestre d'adouçir davantage, il le fera.

admira sur-tout son récitatif qui lui parût susceptible des plus grandes beautés, & fait pour exprimer avec toute l'énergie possible le langage des passions. (53) Il ne tarda pas à le prouver lui-même par des exemples. M. d'Alembert qui n'est rien moins qu'entousiaste & qu'on accusera pas de trop aimer la musique Française, propose pour modèle d'un bon récitatif, un morceau du deuxième acte de Dardanus; *il me semble*, dit-il, *qu'un excellent acteur qui aurait à déclamer tout cet endroit de la scène de Dardanus, le rendrait précisément comme il est mis en musique.... Il n'est pas possible de porter plus loin que le*

---

(53) „ Toujours occupé de la belle déclamation & du beau tour de chant qui règnent „ dans le récitatif du grand Lulli, je tâche „ de l'imiter, non en copiste servile, mais „ en prenant comme lui la belle & simple nature pour modèle. „ Rameau, préface des *Indes galantes*.

compositeur

compositeur l'a fait, la vérité du sentiment & la ressemblance du chant avec le discours, &c. (54)

C'est d'après de tels morceaux qu'il faut apprécier le récitatif Français. Il se prète à toutes les formes entre les mains d'un habile homme. En voulez-vous des exemples de différens genres dans un même Opéra ? Voyez la première scène du premier acte de Castor & Pollux, c'est le ton naturel, mais noble & plein de vérité, d'une conversation entre des personnages élevés ; dans le combat de générosité entre Castor & son frere, au 4me acte, il est sublime ; dans la grande scène du 5me acte, il est touchant & pathétique ; la passion la plus tendre y respire. Le musicien, par un art admirable, a sçu y exprimer en même-

(54) Mêlanges de Littérature, tom. 4 de la liberté de la musique.

tems, la joie & la douleur, l'espoir & la crainte. (55) L'intérêt le plus vif régne dans toute cette belle scène. Avec quelle énergie le cri déchirant de désespoir, n'est-il pas rendu lorsque Castor s'écrie : *arrête Dieu vengeur, arrête !*

Malheur aux hommes qui seraient insensibles à de telles beautés !

Rameau a composé un grand nombre d'Opéras ; (56) il n'en est aucun où l'on ne trouve des exemples d'un bon récitatif. Emule de Lulli dans cette partie, il lui est très-supérieur dans toutes les autres, & personne depuis n'a

---

(55) On pourrait en quelque sorte comparer cette scène touchante au tableau de la galerie du Luxembourg, où le peintre a exprimé à la fois sur le visage de la Reine qui vient de mettre Louis XIII au monde, la douleur, la joie, l'inquiétude & la tendresse maternelle.

(56) Nous croyons qu'il faut dire *Opéras* au pluriel, & non *Opéra*, parce que du moment que ce mot a été naturalisé en France, il a dû se soumettre aux loix du pays.

prétendu lui disputer le premier rang dans aucun genre. Que l'on se rappelle les grands tableaux de musique répandus dans ses Ouvrages; que l'on compare les diverses sensations que nous ont fait éprouver, la pompe funèbre, le tumulte des Enfers, le calme des champs élysées, dans *Castor & Pollux*, la prison de *Dardanus*, l'évocation magique du 4me acte de *Zoroastre*, l'élégance, la suavité, la richesse des *Indes Galantes*, des *Talens Liriques*, de *Naïs*, de *Pigmalion*, &c. La gaieté & le comique de *Platée* & des *Paladins*, & on conviendra que ce grand peintre a réuni dans un dégré éminent, la force & la majesté de Raphaël & de Michel Ange au coloris du Titien, & la féconde imagination de Rubens à la délicatesse de l'Albane.

Que vois-je? c'eſt Rameau, le fils de Polymnie;
Sur ſa lyre, ſes doigts, ſource de l'harmonie,
Se promenent rapidement;
Soit que faiſant gronder la foudre & les orages,
De la mer ſoulevée, il chante les ravages
Et le ſombre mugiſſement:
Soit que ſes ſons légers, enfans badins des graces,
De l'Amour & des jeux qui volent ſur ſes traces,
Nous faſſent partager le doux enchantement.
Ce hardi Promothée au ſéjour des nuages
A dérobé le feu qui règne en ſes accords;
Il peint tout á nos ſens par la foule d'images
Qu'enfantent à la fois ſes lyriques tranſports. (57)

---

(57) M. François de Neufchateau, diſcours à l'Acad. de Dijon.

Le récitatif Français employé par nos deux plus fameux musiciens, quoique l'un fut né & élevé en Italie, & que l'autre s'y fut rendu expressément pour se perfectionner le goût; ce récitatif adopté, après eux, par tous les compositeurs qui se sont distingués sur la scène lyrique, tels que les Destouches, les Campra, les Mouret, les Mondonville, les Rebel, & qui a été si applaudi dans les cantates de Clérambault, des Bernier, & même de l'Italien Stuck, dit Baptistin; ce récitatif a trouvé grace aussi aux yeux de l'ennemi le plus outré de la musique Française. M J. J. Rousseau, qui a prétendu que non-seulement nous n'avons point de musique, mais que nous n'en pourrions jamais avoir, (58) & qui cependant dit aujourd'hui que nous en avons une,

(58) Lettre sur la musique Françaife par J. J. Rousseau. Voyez aussi la *réponse* où M. Marmontel a réfuté les paradoxes de cette lettre.

n'a-t'il pas fait de la musique Françaiſe & du récitatif purement Français ? Le théatre de l'Opéra ne lui doit-il pas l'intermède du *Devin de Village* dont quelques jaloux ſans doute ont prétendu lui conteſter la muſique ? Mais ſurquoi fondaient-ils cette opinion ? ſur un ancien journal encyclopédieque, où l'on diſait comme une choſe non douteuſe, que la muſique du Devin de Village était de feu M. Gauthier, muſicien de Lyon ; où ſur ce que d'autres muſiciens de la même ville leur ont voulu prouver la vérité de cette aſſertion ? Eh ! qui ſait ſi ces muſiciens eux-mêmes ne voyaient pas d'un œil d'envie, le ſuccès de M. Rouſſeau & ſa réputation ? Leur anecdote aſſurément eſt deſtituée de vraiſemblance. Envain diſent-ils pour la juſtifier : „ qu'il exiſte une lettre de Ra-
„ meau à M. Dalembert, où le mu-
„ ſicien ſemble la confirmer, en par-

„ lant ainſi de M. Rouſſeau :

„ Il a fait un Roman où il s'agit „ de muſique, ce n'eſt plus que pour „ jetter au feu toute la muſique Fran- „ çaiſe, & ſans doute tout ce qu'il en „ a écrit ; car il n'excepte pas même „ un des jolis actes (*le Devin de Vil-* „ *lage*) qui aient paru ſur notre ſcêne „ lyrique, & qui ne peut être dû qu'à „ une paſſion dominante pour l'art. „ Se peut-il que loin d'être encoura- „ gé par le plus brillant ſuccès à ſuivre „ une carrière auſſi heureuſement „ commencée, il ait préciſément „ choiſi les premiers inſtans de ce „ ſuccès pour ſe déchaîner contre la „ muſique Françaiſe, dont cet acte „ fait partie ? (59) & qu'enfin déſeſ-

---

(59) En effet l'Auteur du Devin de Village décriant la muſique Françaiſe, paraît en contradiction avec lui-même. Ne reſſemblerait-il pas à ces Journaliſtes qui ſont forcés d'admirer en particulier les Ecrivains dont ils diſent beaucoup de mal en Public ?

„ péré du peu de fruit de ſes déclama-
„ tions, quoique ſecondées par cer-
„ tains particuliers qui comptent
„ beaucoup ſur leurs opinions & ſur
„ la manière de les faire valoir, il ait
„ condamné le tout aux flammes? &c.

(*Voyez ce qui ſuit immédiatement ce paſſage, dans les journaux où cette lettre a été imprimée.*)

Ils diraient auſſi vainement: que dans un petit ouvrage imprimé à Paris
„ en 1754, intitulé: *Apologie du*
„ *Goût Français, relativement à l'O-*
„ *pera*, (diſc. prél. pag. 12) M. Rouſ-
„ ſeau eſt appellé, le *pere putatif du*
„ *Devin de Village.*

„ Que depuis la repréſentation de
„ cet intermède en 1752, & la mort
„ de M. Gauthier, on n'a vu paraî-
„ tre aucun ouvrage en muſique de
„ M. Rouſſeau, & qu'ayant compoſé
„ en dernier lieu une ſcêne lyrique
„ de *Pygmalion*, (eſpece de drame

„ très-ſingulier, nouveauté bizarre „ que le bon goût ne ſaurait approu- „ ver, & qui malheureuſement fera „ peut-être éclore d'inſipides imita- „ teurs.) Il eût recours à une main „ étrangère pour la muſique, quoique „ perſonne ne dût mieux ſavoir que „ l'auteur des paroles, les nuances „ qu'il fallait donner à la ſymphonie.

Tout cela ne prouve rien. Loin de vouloir, comme ces envieux, dépouiller M. Rouſſeau d'une partie de ſa gloire, nous voudrions qu'il réfutât pleinement leurs diſcours en nous donnant encore des intermèdes auſſi jolis que *le Devin de Village*, & même des opéras d'un plus grand genre, où le génie eût occaſion de ſe déployer. Il vaut mieux ſans doute compoſer de bonne muſique que de conſumer ſes jours à en copier de médiocre, & ce n'eſt pas déroger à la philoſophie que d'augmenter les plaiſirs de ſes ſembla-

bles en contribuant aux progrès des arts.

Lorſque ce terrible ennemi des préjugés, & même des ſciences, des arts, des ſpectacles & de preſque tous les amuſemens de la ſocieté, voulut prouver que le récitatif de Lulli ne valait rien, on vit Rameau repouſſer ſes attaques avec chaleur, & prendre en main la défenſe du créateur de notre opéra. Le généreux auteur de *Caſtor* vengeait l'homme célèbre qui par ſa grande réputation pouvait ſeul lui diſputer encore l'empire de la ſcêne lyrique, & dont il ſe reconnaiſſait le diſciple, (60) tant les grandes ames ſont au-deſſus de l'envie ! L'amour de la vérité l'emportait chez lui ſur les conſeils de l'amour propre & ſur

(60) Voyez le code de muſique, pag. 168, & les obſervations ſur notre inſtinct pour la muſique, où Rameau démontre, contre M. Rouſſeau, la beauté du célèbre monologue d'*Armide : enfin il eſt en ma puiſſance, &c.*

ſon intérêt particulier. On a remarqué de tous tems que les hommes de génie ſont auſſi modeſtes que les ignorans ſont orgueilleux. Rameau défendant Lulli offrait ſans doute un ſpectacle intéreſſant aux yeux des Philoſophes & des Artiſtes ; c'était Rubens couvrant Vandick de ſa palette & le garantiſſant des traits de ſes ennemis ; ou pour nous exprimer comme un ancien Journaliſte de Trévoux dans la même occaſion, c'était Cicéron qui n'eût pas ſouffert qu'on déprimât Hortenſius.

Quand nous parlons de *muſique françaiſe* & de *muſique italienne*, c'eſt pour nous conformer au langage reçu ; car nous ne reconnaiſſons, ainſi que nous l'avons déja dit, qu'une ſeule muſique ; c'eſt celle qui parle au cœur & à l'eſprit, celle qui peint & qui exprime ; qui ſeconde l'intention du Poëte, & grave plus pro-

fondément dans l'ame des ſpectateurs les idées qu'il y fait naître. Voilà la bonne muſique. Elle eſt de tous les pays. On n'a jamais prétendu que l'Italie produiſit excluſivement les grands Peintres & les grands Sculpteurs; pourquoi ſerait-elle privilégiée à l'égard des Muſiciens ? Si des Opéras traduits de l'Italien ont été bien accueillis en France, des Opéras français traduits en italien ont pareillement réuſſi dans des Cours étrangères. (61) On a vû la muſique de Rameau très-applaudie en Italie. Les hommes ſont par-tout les mêmes quant au fond: les tableaux de muſique où le compoſiteur a employé ſes couleurs vraies, & qui réuniſſent

(61) L'Opéra de Zoroaſtre traduit en Italien eut un très-grand ſuccès à Dreſde en 1752. On a ſouvent exécuté des morceaux tirés des Opéras de Rameau ſur les théatres de Parme, de Naples & de Florence, & ſurtout ſes airs de ballet.

tout

tout ce que la perfection de l'art exige, ont également droit de toucher leurs sens, en quelque pays que ce soit. La méchanique des langues ou un usage quelconque a pu mettre de la différence en certaines parties de la musique chez les peuples qui cultivent cet art. Le récitatif français & le récitatif italien, par exemple, ne se ressemblent pas; mais si l'on y fait bien attention, l'on verra que cette différence consiste presqu'uniquement dans la manière de le débiter & sur-tout dans les parties accessoires d'accompagnement. La partie vocale du récitatif doit être presqu'uniforme chez toutes les Nations lorsqu'elle est faite par un habile homme, par un observateur exact de la belle Nature. Les cris de la joie, de la douleur, de la surprise, de l'indignation &c. sont partout les mêmes. On a prétendu qu'ils sont

nécessairement déterminés par la conformation des organes qui produisent la voix ; qu'ils ont donné naissance à la langue primitive d'où toutes les autres sont dérivées, & qu'on en reconnaît sensiblement les traces dans les langues mortes & vivantes, malgré les différences considérables que des causes particulières y ont introduites. On peut voir à ce sujet les discussions profondes de M. de Gébelin, & le sentiment de l'Auteur des *recherches Philosophiques sur les Américains* ; l'un des Ouvrages les plus curieux que nous ayons lûs. (62)

---

(62) Page 181 & 205, tome 2, de l'édition de Clèves 1772. Cette édition faite d'après la 2me de berlin, est beaucoup plus ample que la première, qui a été contrefaite dans différentes villes de France Ce livre est encore un de ceux dont on [illegible]ut dire *summa petit livor.* Il a attiré à son Auteur beaucoup de critiques & beaucoup d'injures. Il y a entre autres une *pesante dissertation sur l'Amérique*, qui n'a servi qu'à faire mieux sentir le mérite des recherches de M. Paw. Ce savant, à l'endroit indiqué, observe que les langues des Peuples

Le ſuccès des Opéras d'Iphigénie & d'Orphée, de M. le Chevalier Gluck, a donc été indépendant de ſon récitatif Italien. Ils l'ont mérité à d'autres égards. On ne peut diſconvenir que les ſujets n'en ſoient très-intéreſſans par eux-mêmes. On chercherait vainement dans l'antiquité une fable plus lyrique que celle d'Orphée. Quant à celle d'Iphigénie, Racine nous en avait déjà fait ſentir tout la mérite. On trouve d'ailleurs dans ces Opéras des morceaux de muſique très-bien faits, & qui ſont en droit de plaire partout, parce qu'ils ont de l'expreſ-

---

nouveaux, ſont très-pauvres, & ne s'étendent guères au de-là de leurs beſoins Phyſiques. Tel était celle des Américains; d'où il réſulte que cette Nation n'était point fort ancienne au tems de la découverte du nouveau monde, où qu'elle avait eſſuyé de terribles révolutions. Par la même raiſon nous devons croire que les Grecs étaient civiliſés depuis longtems, lorſque Homère fit l'Iliade, & que cet Ouvrage avait été précédé d'un grand nombre d'autres qui ſe ſont perdus par le laps de tems.

sion ; c'est par-là même que plusieurs d'entr'eux, ont quelque ressemblance avec nos beaux morceaux Français. Des Italiens envieux qui n'avaient sûrement pas les talens de M. Gluck, qui est Allemand, ont pris de-là occasion de lui reprocher qu'il faisait de la musique Française. Ils auraient pû avec la même justice, faire de semblables reproches à Pergolèse, leur compatriote, relativement à divers endroits de ses Opéras, & en particulier à celui que nous avons cité. Nous trouvons aussi dans le récitatif de M. Gluck, plusieurs scènes dignes d'éloge, quant à la partie vocale. Elles prouvent la vérité de ce que nous disions plus haut ; que la nature s'exprime à-peu-près de même chez tous les hommes, dans les grands mouvements de l'Ame & l'effervescence des passions. En effet, choisissons les morceaux les plus applaudis

de ce récitatif ; ſupprimons l'accompagnement qui nous a toujours paru inſuportable, comme celui de tous les compoſiteurs Italiens. N'y laiſſons ſubſiſter qu'une baſſe-continue qui ajoûtera encore à l'expreſſion au lieu de choquer l'oreille, & de détruire toute l'illuſion ; déclamons alors la ſcène avec nobleſſe, & ne la débitons pas d'une manière vive & précipitée, afin de ne point confondre tous les genres, car la pure Nature ne doit pas être imitée partout. (63) En évi-

(63) Nous avons toujours penſé que la tragédie deſtinée à peindre les grandes actions des Dieux, des Rois & des Héros, ne devait pas être déclamée du ton de la converſation ordinaire, comme la comédie qui n'eſt que la repréſentation naïve des mœurs & des travers que nous avons chaque jour ſous les yeux. nous croyons qu'il eſt ridicule de confondre des choſes ſi différentes, ſous prétexte qu'il faut partout du naturel. La déclamation tragique telle que l'ont employé les grands acteurs, & telle que nous l'admirons dans celui de Paris, qui ſemble après vingt ans de travaux, l'avoir portée au plus haut dégré de perfection, n'eſt point un uſage arbitraire ou de pure conven-

tant le ton familier & trivial. Ne tombons pas dans une lenteur extrê-

---

tion. C'est le fruit de leurs réflexions & d'une étude approfondie de l'antiquité. Les Grecs & les Romains en dépeignant Thalie & Melpomene avec des traits si différens, ne croyaient pas qu'on dût un jour les confondre. Voyons comme les grands maîtres en poësie & en littérature s'expriment à ce sujet. Il est bon de remettre leurs préceptes sous les yeux des jeunes gens, dans un tems où l'on se plaint de toutes parts qu'ils sont oubliès.

In eâ vero differentia & tragedia & Comedia separata est ; hæc enim pejores, illa meliores imitari vult, quàm ii qui nunc sint. (Arist. art. Poët.)

On voit par ce passage d'Aristote, que notre comédie de caractère qui peint les hommes tels qu'ils sont, tient le juste milieu entre la tragédie & la comédie des Grecs. Le même Auteur définit ainsi la tragédie : *est igitur tragedia imitatio actionis probæ & perfectæ magnitudinem habentis, suavi sermone... dico suavem sermonem habentem numerum & harmoniam & melodiam* &c.

Itaque & in tragedia comicum vitiosum est & in comedia turpe tragicum & in cæteris suus est cujusque certus sonus & quædam intelligentibus nota vox. (Cicero)

Sua cuique proposita lex, suus decor est, nec comædia in cothurnos assurgit, nec contra tragedia socco ingreditur (Quintil.)

Versibus exponi tragicis res comica non vult.
Indignatur enim privatis & prope socco
Dignis Carminibus narrari cœna Thyestæ.
Singula quæque locum teneant sortita decenter.
(Horat.)

me ou un emphase extravagante : tous les excès sont blamables ; conservons la dignité qui sied à Melpomène. Ne précipitons le mouvement du discours, que lorsque la passion l'exige nécessairement, & de cette façon les belles scènes de M. Gluck ne seront autre chose que du récitatif Français.

Les Italiens se sont imaginé qu'il était possible de débiter le récit *noté* avec la même vitesse que le récit *parlé*, & les efforts que font leurs chanteurs pour en venir à bout, donne

---

Des tons fiers & hardis du théâtre tragique
Paris court avec joie aux graces du comique;
C'est-là qu'il veut qu'on change & d'esprit & de ton,
Il se plaît au naïf, il s'égaie au bouffon,
Mais il aime surtout qu'une main libre & sure
Trace des moeurs du tems la fidelle peinture.
(M. de Voltaire disc. prélim. d'Eryphile.)

La perfection consiste à assortir toujours le stile au sujet que l'on traite C'est un précepte de rigueur dans la musique comme dans la Poëme, la peinture, la déclamation & tous les Arts imitatifs.

à leur récitatif un air de contrainte qui le rend encore plus ridicule. Par cette célérité le vice de l'accompagnement s'y fait beaucoup mieux sentir. Figurons-nous l'orcheſtre de la Comédie Françaiſe coupant la parole à l'Acteur qui eſt ſur la ſcène, (par exemple à M. Belcourt jouant le rôle du Babillard, ou à M. Molé jouant celui d'un petit maître) par des accords conſonans ou diſſonans, répétés preſqu'entre chaque mot & iſolés, de façon que, ſi d'un côté l'accompagnement interrompt le ſens des paroles, de l'autre les mots ne ſont pas moins nuiſibles à l'harmonie, en détruiſant la ſuite & la liaiſon naturelle des accords. Tel eſt l'effet du récitatif des Italiens. C'eſt une contradiction remarquable chez eux de vouloir rapprocher autant qu'il eſt poſſible leur *récitatif* du *diſcours ordinaire*, & d'y joindre un accompagnement qui s'op-

pose fortement à leurs propres idées, puisqu'il ne permet pas qu'il subsiste la moindre ressemblance entre l'un & l'autre, & qu'il fait évanouir toute espèce d'illusion. S'il était possible de déclamer le récit *noté* avec autant de volubilité que le récit *parlé*, ce que nous croyons impraticable, les défauts du récitatif Italien n'en feraient que plus choquans sur-tout dans la Tragédie.

,, Le plat récitatif des Romains adopté
,, Est le simple discours du bas peuple emprunté.
,, Le notre plus décent, sur-tout plus pathétique,
,, S'élève à la hauteur du spectacle lyrique,
,, Et mêlant plus de grace à plus d'expression,
,, De ses propres beautés échauffe l'action. (64).

(64) *Apologie du goût Français*, chant 4me, les idées du Poëte sont assez conformes aux

On ne s'apperçoit pas dans l'opéra français de cette disparate qui règne entre les différentes parties de l'opéra italien.

,, Un discours élevé, noble & plein
d'énergie,
,, Avec le ton magique a plus d'analogie,
,, Il en soutient l'éclat. Le ton simple
& bourgeois
,, Sied très-mal dans la bouche & des
Dieux & des Rois.
,, L'art dans un Opéra veut montrer
sa puissance,
,, Tout s'y doit ressentir de sa magnificence.
,, Le dialogue enfin qui sert de liaison
,, S'il ne répond au reste offense la
raison.
,, *L'Italien déclame en suivant la nature*
,, *Voilà le vrai*, dit-on .... Quoi dans
l'Architecture

---

nôtres. Nous nous sommes permis seulement de changer quelques vers, qui nous semblaient manquer de justesse. En général, ils pèchent plus par la forme que par le fond.

,, Pour former un Palais avec art combiné,
,, Ne faut-il pas un plan bien proportionné;
,, Qu'un vestibule vaste en sa forme prescrite,
,, Annonce la grandeur du maître qui l'habite,
,, Qu'il offre pour entrer dans les sallons divers
,, Des passages heureux commodément ouverts,
,, Et qu'aux appartemens dignes de nos féeries,
,, Correspondent du moins de belles galeries?
,, Tel est tout l'édifice & le corps musical;
,, Même proportion, plan pareil, ordre égal,
,, Son caractère propre y doit par-tout paraître;
,, Jusqu'au récitatif tout le fait reconnaître.
,, C'est le passage heureux, l'adroit dégagement,
,, Qui conduit & répond à quelque appartement.

„ Faut-il donc qu'il rebute & que
son goût maussade
„ N'ait rien qui du palais soutienne
la façade ?
„ Et par des souterrains, sombres, fastidieux,
„ Convient-il d'arriver dans le séjour
des Dieux ?

Les Italiens ont toujours crû nous dédommager de l'ennui que porte avèc lui leur récitatif par la multitude d'ariettes dont ils emplissent leurs Opéras. c'est ce qui faisait dire au même Poëte :

Aimez - vous l'ariette ? on en a mis
partout,
Pour les Italiens c'est un friand ragoût.

Mais cette ressource des ariettes dont on abuse étrangement, est elle donc si admirable pour tant s'en prévaloir ? Le compositeur qui dans les situations les plus pathétiques s'épuise en roulades lorsqu'il devrait peindre

dre les sentimens profonds dont ses personnages doivent être pénétrés; croit-il mériter l'approbation des gens de goût? il étonne lorsqu'il faut toucher. Il contrarie ouvertement l'intention du Poëte, en nous occupant du Chanteur, & en nous faisant oublier le personnage qu'il représente;

„ Il croît de l'art suprême atteindre la hauteur
„ Et remplir mieux que nous, l'ame du spectateur.
„ Mais son vain étalage est-il une richesse?
„ Ces points d'orgue éternels où brille son adresse,
„ Ces cascades de sons qui ne finissent point,
„ Marquent la bouffissure & non pas l'embonpoint.
„ Il faut du sentiment, il faut de la pensée:
„ La musique n'est point une belle insensée
„ Qui folâtrant toujours, riant hors de saison,

,, Méconnaît la décence & combat la
raiſon ;
,, Ou qui d'ornemens vains chargent
ſa tête altière,
,, Prend le ton de coquette, & fait la
minaudière.

La plupart de nos Opéras Français nous paraiſſent remplacer ce clinquant par des beautés plus ſolides. Ils ſont exempts des défauts qu'on reproche ici au récitatif & aux ariettes des Opéras Italiens. Il ne faut pas croire cependant que notre récitatif ſoit toujours excellent; il en eſt ſans doute d'ennuyeux, comme il ſe trouve du bon & du mauvais ſtyle chez les divers Auteurs d'une même Nation. Si les livres bien-écrits & bien penſés, ſont beaucoup plus rares que les autres, c'eſt aux Ecrivains qu'il faut s'en prendre, & non pas à la langue.

C'eſt le ſort de tous les Ouvrages qui ont eu une grande réuſſite à

Paris, de faire naître beaucoup de copies qui ſouvent ſont très-médiocres. Après les ſuccès de M. Gluck, il ne fallait plus que de la muſique dans le goût Italien. On crût qu'avec du récitatif à la mode on devait néceſſairement réuſſir, mais on ſe trompa. Quatre ou cinq Opéras nouveaux de cette eſpèce, repréſentés ſucceſſivement au théatre de l'Académie de muſique, n'eurent aucun ſuccès, & rapportérent fort peu d'argent à Meſſieurs les entrepreneurs. On ne ſe reſſouvient pas d'avoir jamais fait des recettes plus modiques qu'aux repréſentations de ces nouveautés, ce qui prouve au moins que l'enthouſiaſme à cet égard commence à ſe diſſiper. (65)

Vers le même tems, les acteurs

---

(65) Souvent la recette montait à peine à 600 l. par repréſentation.

Italiens s'avisérent de donner quelques parodies sur leur théatre, & il ne manquait plus pour constater la dépravation du goût, que de voir renaître ce genre méprisable & facile que la raison avait banni depuis si long-tems, & qui était oublié.

Malgré le peu de succès des Opéras représentés par l'Académie Royale de musique, on ne peut nier que plusieurs d'entr'eux n'offrissent des morceaux pleins de mérite. La bonne foi qui nous anime, ne nous permet pas de dissimuler les grandes beautés musicales de la tragédie de *Céphale & Procris*. Nous sommes très-fâchés qu'on leur ait associé du récitatif dans le goût Italien & c'est-là vraisemblablement ce qui a contribué au peu de succès de la piéce. L'Auteur, quoiqu'étranger, paraît si bien connaître le rythme & la prosodie de notre langue, il exprime avec tant

de justesse, le ton du sentiment & le cri des passions, que nous sommes convaincus que son récitatif accompagné à la Française, aurait enlevé tous les suffrages. Ce Compositeur nous semble d'ailleurs réunir tout ce qui forme le grand musicien. Sa fécondité sur-tout a de quoi étonner. Il a donné au Public dans l'espace d'environ six années, douze Opéras qui tous ont un caractère original & des beautés neuves. Il deviendra le digne successeur des Lulli & des Rameau quand il voudra ne suivre que l'impulsion de son génie, & ne plus s'asservir à des goûts ou des modes qui peuvent passer. (66)

---

(66) Le plaisir infini que nous a fait la musique de ce Compositeur, nous engage par reconnaissance à ne pas dissimuler les taches légères que nous avons cru remarquer dans ses derniers Ouvrages, c'est la profusion des ornemens. Nous savons qu'il travaille pour des gens qui ont le goût usé, & qui demandent d'être réveillés par cette broderie. On passe

Nous l'avons entendu blâmer par certaines gens de ce qu'il paraiſſait s'attacher de préférence à l'Auteur des Poëmes de *Céphale & Procris*, du *Silvain*, de l'*Ami de la maiſon*, de *Lucile*, &c. ſans connaître aucunement M. Marmontel, & ſans qu'on nous ſoupçonne de baſſe flatterie, nous croyons pouvoir nous expliquer ingénuement ſur ſon compte; nous regardons ſes Poëmes comme les meilleurs de tous ceux que M. Grétri a embelli de ſa muſique. Nous croyons qu'on leur rendra la même juſtice,

---

encore ces roulades, ces traits éblouiſſans dans les grands morceaux de commande, uniquement deſtinés à faire briller le talent de la chanteuſe, pourvu que les agrémens ſoient placés ſur des ſyllabes propres à cela, & jamais ſur les monoſyllabes. Partout ailleurs nous déſirerions que l'Auteur en fût plus ſobre. Sa muſique a aſſez de mérite réel pour plaire ſans le ſecours de ces ornemens ſuperflus. Le chant neuf & varié, les effets d'harmonie *placés à propos*, l'invention, le goût, & ſurtout l'expreſſion, le premier mérite des Artiſtes, la diſtingueront toujours aux yeux des connaiſſeurs.

ſoit qu'on les conſidère du côté de l'intérêt, ſoit du côté du ſtyle. On lui a l'obligation d'avoir introduit au Théatre Italien un genre nouveau & inépuiſable. Sans lui peut-être, on eût continué d'y faire paſſer en revue tous les corps de mêtier les uns après les autres, à la faveur d'une intrigue meſquine & rebattue de deux jeunes gens traverſés dans leurs amours par une vieille ou par un bailli, ſuivant l'uſage. M. Marmontel a puiſé dans une ſource plus élevée où l'on trouve des ſujets très-intéreſſans & des ſujets vraiment comiques, qui ne ſont point des farces, des poëmes en un mot qui peuvent amuſer d'honnêtes gens pendant une heure ou deux. Avant que la matière manque au Poëte & au Muſicien il faudra que le champ de la comédie, de la féerie & de la paſtoralle, ſoit totalement épuiſé. Ils ſont très-dignes

aussi de moissonner dans celui de Melpomène; ils en ont déja donné des preuves. Ainsi loin de chercher à dégoûter le musicien d'une pareille association, on devrait l'engager à en resserrer les nœuds. A quoi ont servi toutes ces clameurs contre M. Marmontel? A nous priver de nos plus doux plaisirs. Elles sont cause que M. Grétri se défie de son goût & de ses forces, & ne fait plus rien depuis deux ans. (67) Le beau service qu'on a là rendu aux amateurs de la bonne musique!

M. Floquet, jeune musicien d'une grande espérance, a aussi échoué dans

---

(67) Nous savons à n'en pouvoir douter que depuis la charmante musique de la *fausse Magie*, l'Auteur n'a rien composé pour le théatre, & que dans cet intervalle de plus de deux ans, il n'a fait d'autre musique que quelques couplets pour une fête à laquelle il se trouvait. On nous assure aujourd'hui qu'il s'est enfin remis au travail, & nous nous en félicitons.

le nouveau genre. Il avait débuté avec ſuccès par *l'Union de l'Amour & des Arts*, Opéra dans le goût français. Séduit par les applaudiſſemens donnés à la muſique de M. Gluck, il voulut changer ſa manière dans *Azolan*, qui tomba. (68) Puiſſe ſon voyage en Italie & les obſervations qu'il y fera ſur les défauts & l'imperfection des opéras & de la muſique italienne, le ramener à ſes premiers principes !

---

(68) La chûte d'un Opéra ne reſſemble point à celle d'une tragédie, d'une comédie ou d'un Opéra comique. Elle n'eſt pas à beaucoup près ſi humiliante. On dit qu'un Opéra eſt tombé quand il n'a eu qu'une quinzaine de repréſentations, euſſent elles rapporté, chacune environ mille ou 1200 livres. Une pluie propice fait quelquefois doubler ſubitement cette recette, mais ce n'eſt pas là un grand ſuccès, puiſque la ſalle étant remplie peut rapporter 7 à 8000 l. & plus. La piéce, bonne ou mauvaiſe, eſt repréſentée pendant un mois ou ſix ſemaines, parce qu'il n'eſt pas poſſible de lui en ſubſtituer une autre ſur le champ. On la fait aller tant bien que mal & c'eſt ainſi qu'ont été tous les Opéras donnés depuis Iphigénie, ſans excepter le ſiége de Cythère de M. Gluck.

On doit eſpérer que des nouveautés ſi préjudiciables à la caiſſe de l'Académie, engageront Meſſieurs les Directeurs à ne pas jetter leur riche fond de muſique au feu, auquel l'avaient déja condamné quelques zêlés partiſans de la nouvelle muſique. Ils ſentiront qu'il eſt de leur intérêt de le garder très-précieuſement, comme une reſſource aſſurée qui les dédommagera de leurs pertes, lorſque l'enthouſiaſme ſera tout-à-fait diſſipé.

Eh! qui les empêcherait de recourir encore au porte-feuille de Rameau où nous ſavons avec certitude qu'il exiſte pluſieurs opéras qui n'ont point été repréſentés, entre autres une tragédie d'*Abaris* dont les paroles ſont de feu M. de Cahuſac? Il devrait y avoir auſſi une tragédie de *Linus*, paroles de M. de la Bruère (69).

---

(69) Poète avantageuſement connu par les Opéras de *Dardanus*, des *Voyages de l'Amour*,

Celle-ci avait été répétée chez Madame la Marquise de Villeroi, mais on ne l'a point trouvée parmi les papiers de Rameau, & l'on ne sait ce qu'elle est devenue. (70) Il serait à desirer que les Musiciens de la Capitale & les Amateurs éclairés qui s'intéressent aux progrès de l'art, fissent des recherches à cet égard & n'épargnassent rien pour recouvrer ce tableau précieux d'un grand maître. Quelle reconnaissance ne doivent-ils pas attendre de tous ceux qui aiment la bonne

---

du *Prince de Noisi*, &c. C'est à lui que M. de Voltaire adressa ces vers :

> L'Amour t'aprête son flambeau,
> Quinault son Ministre fidèle
> T'a laissé son plus doux Pinceau.
> Tu jouiras d'un sort nouveau,
> Sans craindre jamais de Boileau,
> Et sans rencontrer de cruelle.

(70) On nous a dit que cette même tragédie a été depuis remise en musique par MM. D'Auvergne & le Berton, mais elle n'a point été représentée ni imprimée.

mufique? M. le Duc de Nivernois, protecteur fi diftingué des lettres & des arts, auteur & muficien fi eftimable lui-même, pourrait donner peut-être quelques indices pour cette découverte intéreffante. *Linus* fut probablement compofé fous fes yeux par M. de la Bruère, fon fecretaire d'ambaffade, lequel eft mort à Rome en 1754. La répétition qui en fut faite a dû précéder cette époque de quelques années, puifque l'Abbé de la Porte en parle dans fon *voyage au féjour des ombres* imprimé en 1752.
» On a encore de M. de la Bruère, » dit-il, un *Linus* qui groffit le » porte-feuille de M. Rameau, & » qu'on ne fe preffe plus de nous » donner depuis qu'on en a fait une » répétition folemnelle. «

Douze ans après le même auteur difait encore dans fon journal intitulé *l'Obfervateur littéraire* (année

1760

1760, tom 4, pag. 73.) » M. Rameau a dans son porte-feuille une » autre production de M. de la Bruère, » & il serait à souhaiter qu'il en eût » plusieurs. De bons vers lyriques » seront toujours surs de réussir entre » ses mains. Souvent même il a fait » illusion avec de mauvais. L'Ouvrage dont il s'agit ici, est l'Opéra » de *Linus*. On en a fait une répétition chez Madame de Villeroi. » Quelques défauts dans la musique » du cinquième acte, ont empêché » qu'on en donnât la représentation. (71)

La France est-elle donc actuellement si dépourvue d'habiles Artistes, qu'il faille absolument avoir recours

---

(71) Qui sait si ces prétendus défauts n'étaient pas des beautés particulières auxquelles Rameau était attaché, & si les importuns qui voulaient les lui faire changer, ne l'ont pas déterminé à supprimer l'Opéra entier ? Il était homme à faire de pareils sacrifices.

aux étrangers pour nous procurer des amusemens ? N'a-t'elle pas des musiciens qui ne le cèdent point en mérite aux Compositeurs de l'Italie ? A-t'on oublié le plaisir qu'ont fait différens Ouvrages très-agréables de MM. D'Auvergne, de la Borde, le Berton ? Veut-on que ces habiles musiciens se plient au genre nouveau qu'ils savent apprécier à sa juste valeur, où qu'ils renoncent tout-à-fait à leur Art ? Ah ! loin de les décourager par des comparaisons qu'on croit être à leur désavantage, piquons les d'honneur, & persuadons leur bien que les succès qu'a eu parmi nous un Compositeur étranger, quelques grands qu'ils soient, n'ont pu faire oublier ceux qu'ils ont justement mérités ; faisons leur connaître qu'il y a différens moyens de plaire, & que comme il est dangereux & mal-aisé de quitter sa *manière* pour prendre

celle d'autrui, ils auraient grand tort de renoncer au goût épuré qui leur concilia autrefois nos suffrages, pour devenir les copistes serviles du goût Ultramontain ou Germanique.

Malheureusement leurs occupations ne leur permettent pas de se livrer à la composition autant que le Public le désirerait. Un de nos amis faisait dernièrement à ce sujet des réflexions qui nous paraissent assez judicieuses.

Il serait à souhaiter, disait-il, que nos plus habiles musiciens, uniquement occupés du soin d'illustrer la scène lyrique, par d'excellens Ouvrages, ne fussent point chargés de la direction d'un spectacle tel que celui de l'Opéra. Il serait plus convenable que cette manutention fut laissée à un amateur éclairé, à un homme de goût, comme elle le fût autrefois avec succès, du tems de MM.

de Sourdeac, Francine, Thuret &c. La première loi que devrait s'imposer un pareil Directeur, ferait de donner au public les Ouvrages qu'il aurait jugés dignes de la représentation, tels que les Auteurs les ont composés. Il ne se permettrait pas d'y faire le plus léger changement sans leur aveu. (72) Il aurait à cet égard autant de respect pour les Opéras des Auteurs morts que pour ceux des Auteurs vivans. Sa fidélité à conserver leurs chefs-d'œuvre intacts irait jusqu'au scrupule. Il remplirait ponctuellement l'intention des Auteurs en faisant représenter leurs Ouvrages exempts de tout mélange. Un Poëte qui donne

(72) On doit en effet considérer un bon Opéra, comme un tout dont les parties sont intimément liées les unes aux autres, & ont le ton & le caractère qui convient à leur position respective ; de manière qu'on n'en pourait transposer aucune, pas même un air de ballet dans un autre ballet, sans lui ôter une grande partie de son mérite.

une tragédie aux Comédiens Français ne souffrirait pas qu'ils la défigurâssent en la tronquant, en supprimant ses vers, & en les remplaçant par d'autres. Un Peintre un peu jaloux de sa réputation, ne permettrait pas qu'une main étrangère touchât au tableau qu'il veut exposer au Louvre. Pourquoi le Musicien n'aurait-il pas le même privilège que le Poëte & le Peintre? Combien d'autres abus d'ailleurs, ne peuvent-ils pas avoir lieu sous un directeur musicien, qui plus jaloux de sa réputation que de celle de ses Collègues, voudrait faire continuellement la loi au Poëte, au Danseur, au Décorateur? A la vérité on n'en a point à craindre avec l'administrateur actuel de l'Opéra, homme de goût, qui se fait un devoir de respecter les Ouvrages des grands maîtres qui ont illustré la scène lyrique avant lui, comme il voudrait que

les ſiens le fuſſent par ſes ſucceſſeurs. Il n'a point oublié le précepte *ne alteri feceris*, &c. Mais qui répondra que les muſiciens qui pourront occuper ſa place après lui, avec beaucoup plus d'amour propre & beaucoup moins de talens qu'il n'en a, ne commenceront point par falſifier & gâter ſes propres Ouvrages ? Car la manie de vouloir toujours faire mieux que nos devanciers ſubſiſtera encore longtems au préjudice des beaux Arts. Inclinés à conſulter leur préſomption & leur vaine gloire plus que le goût du Public & l'intérêt de leurs commettans, ils occuperont ſans ceſſe le théatre & fatigueront les acteurs & les auditeurs de leur muſique. Ils refuſeront ou laiſſeront pourrir dans un coin du magazin, des Opéras dont le mérite pourrait offuſquer le leur. Ils affecteront de donner aux piéces qu'ils auront miſes en muſique, la

place honorable, & la position la plus avantageuse; n'épargneront point la dépense pour les faire paraître au théatre avec éclat. Réserveront pour elles toute la pompe & toute la magnificence du spectacle, & pour leur donner encore plus de lustre, ils feront représenter à-peu-près dans le même tems, d'unè manière négligée & mesquine, quelqu'ouvrage de nos grands maîtres, qu'ils auront eu soin de tronquer & de défigurer au point de le rendre méconnaissable; il sera peu suivi; d'un autre côté, le nouvel Opéra attirera la foule par le magnificence des ballets, des décorations, la beauté de l'exécution & la réunion des meilleurs acteurs; & l'on ne manquera pas de conclure que le nouveau musicien est très-supérieur à l'ancien.

Ces abus ne pourraient point avoir lieu sous la direction d'un amateur

inſtruit, qui ſourd à la brigue & ſans avoir égard à la protection ou à la cabale, admettrait tous les muſiciens, ſelon leur mérite, aux honneurs de la repréſentation, & ne ſerait point intéreſſé à faire briller les uns aux dépens des autres. Indépendamment de ces inconvéniens on peut encore obſerver qu'il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, qu'un homme qui ſe partage entre la compoſition d'ouvrages dramatiques & les ſoins infinis qu'exige l'adminiſtration d'un ſpectacle tel que celui de l'Opéra, produiſe de grandes choſes. La gloire ne veut pas être adorée à demi, & ne devient la récompenſe que de ces hommes généreux qui quittent tout pour elle. De tout ceci, notre ami concluait qu'il ferait également avantageux à la ville de Paris, qui a le privilège de l'Opéra, aux amateurs de la bonne muſique & aux compo-

ſiteurs, que la direction de ce ſpectacle ne fut donnée qu'à une ou pluſieurs perſonnes inſtruites, qui ſans être poëtes ou muſiciens, ſe connaîtraient en poéſie & en muſique, & qui n'étant pas ſuſceptibles de ce qu'on appelle jalouſie de métier, n'auraient à conſulter que le goût du public auquel le ſuccès du ſpectacle eſt néceſſairement lié.

Ce n'eſt pas à nous à juger de la validité de ces obſervations. Nous nous bornons à faire des vœux pour que l'Opéra ſorte de l'état de dépériſſement où il eſt aujourd'hui & pour que nos meilleurs muſiciens travaillent à l'envi à lui rendre ſon ancienne ſplendeur ; puiſſent-ils faire encore de ce ſpectacle le point de réunion des gens à talens & des protecteurs des beaux arts, comme il l'était au tems des Lulli, des Rameau, des Mondonville !

N'empruntons pas des haillons chez nos voisins, lorsque nous avons de riches étoffes chez nous, a dit avec raison un auteur illustre. Voulons-nous faire éclore de grands talens en France? Ne les décourageons pas lorsqu'ils naissent. Tendons une main secourable aux jeunes gens qui montrent des dispositions; s'ils ont des défauts, on peut les exciter à faire mieux par une critique juste & modérée; on les rebute par des satyres odieuses. Gardons-nous sur-tout, lorsque nous possédons des grands hommes, de les insulter de leur vivant & les outrager encore après leur mort. Ne leur envions point leur gloire, c'est la récompense la plus précieuse de leurs travaux; augmentons la encore, s'il se peut, par nos hommages respectueux & par des éloges mérités. C'est là le vrai moyen d'embraser les jeunes artistes du desir de

leur reſſembler. L'attente d'un ſort ſi glorieux échauffera leur émulation; les talens ſupérieurs en tout genre naîtront ſous nos yeux & loin d'emprunter alors le ſecours des étrangers, ils accoureront chez nous comme à la ſource du grand & du beau.

Nous croyons qu'il eſt de notre devoir de repouſſer ici un trait injurieux à la mémoire de Rameau, recueilli trop légérement par l'auteur du nouveau journal anglais. (73) Il y eſt dit qu'à l'une des répétitions du ballet bouffon des *Paladins*. (74)

---

(73) N°. 1er. année 1775.

(74) Il fut repréſenté en 1760. C'eſt le dernier des ouvrages de Rameau donnés au Théatre. Le ſujet eſt tiré du Conte de la Fontaine intitulé: *le petit chien qui ſecoue des pierreries*. On eſt convenu que la muſique était ſi pleine de feu & d'imagination, qu'elle parut compoſée par artiſte dans la force de l'âge, plutôt que par un vieillard de 80 ans. On y a peint d'une manière originale la gaieté des Troubadours & des Méneſtrels, les fureurs de la jalouſie & les terreurs de la poltronnerie. Cependant cet opéra n'eût qu'un faible ſuccès,

Une Actrice trouvant le mouvement d'un air qu'elle devait chanter beaucoup trop vif, voulut contraindre

---

ce qu'on attribua uniquement aux paroles. Mais ce poëme qui n'est qu'une plaisanterie, vaut bien tous ceux du même genre donnés à l'Opéra, & particuliérement celui de *Platée* qui avait réussi. Il vaut mieux en chercher la raison dans l'inconstance ordinaire des hommes qui se lassent à la fin d'admirer, comme de toute autre chose. C'était bien encore la musique de Rameau, mais on était fatigué d'encenser toujours la même Idole, & on se laissait persuader d'avance qu'un homme d'un âge si avancé n'était plus capable de produire rien qui vaille, quoiqu'il y eût des exemples du contraire. Au reste, les bons Ouvrages gagnent toujours à être revus. Tous les Opéras de Rameau en sont la preuve. On a remarqué qu'ils ont eu beaucoup plus de succès, & que le mérite en a eté mieux senti aux reprises qu'aux premieres représentations. Nous pensons qu'il en serait ainsi des *Paladins*. Ce ballet n'est point gravé non plus que *Naïs*, & un grand nombre d'autres Ouvrages de l'Auteur. Ils peuvent se perdre d'un moment à l'autre & nous gémissons de les voir exposés à ce malheur. Il serait digne d'un souverain qui protège les Arts de faire exécuter une édition générale des Œuvres d'un homme qui a fait tant d'honneur à la France. L'Europe entière souscrirait à ce beau projet. On pourrait le réaliser à beaucoup moins de frais que n'en a exigé la magnifique collection des Operas de Lulli, entreprise & exécutée par les ordres de Louis XIV.

ce muſicien de le rallentir, prétendant que ſans cela elle ne pourrait être entendue des ſpectateurs; & que Rameau lui répondit: *Mademoiſelle, il importe peu qu'on entende vos paroles pourvu qu'on entende ma muſique.* Ce propos eſt trop abſurde pour que Rameau l'ait tenu ſérieuſement. On ſait qu'aux repréſentations de ſes opéras, il ſe tenait preſque toujours au milieu du parterre, parce qu'il ſavait par expérience que c'eſt la place la plus avantageuſe pour bien juger de l'effet général. Il connaiſſait de cet endroit, mieux que les acteurs eux-mêmes, ce qu'il convenait de forcer ou d'adoucir, de rallentir ou d'accélérer. Il eſt clair que s'il a effectivement tenu à cette répétition le propos qu'on lui attribue, ce ne pût être qu'en plaiſantant, & pour faire ſentir à cette actrice, d'une manière indirecte, mais palpa-

ble, qu'il ſavait mieux qu'elle ſi le Public l'entendrait ou non, & que perſonne ne devait lui apprendre le mouvement qu'il fallait donner à ſon air : ou bien fatigué des criailleries de la chanteuſe, il aura cru ne pouvoir y mettre fin que par cette réponſe, prononcée avec ſa vivacité ordinaire, & d'un ton naturellement un peu bruſque. Quoiqu'il en ſoit, on ne peut, ſans une injuſtice extrême, ſe prévaloir d'une pareille anecdote pour attaquer le jugement & les lumières d'un homme tel que Rameau,

C'eſt ainſi que d'autres Ecrivains ont avancé que ce grand muſicien leur avait aſſuré en confidence qu'*il n'avait point du tout de génie*. L'Auteur du critique de *Caſtor & Pollux*, lui fait dire poſitivement *qu'il n'avait jamais ſu faire de bonnes ariettes & de bons duo*; tandis qu'on

connaît dans ſes Opéras plus de cinquante morceaux de ces genres qui ont réuni tous les ſuffrages, & que nous ne craindrions pas de propoſer pour modèles à tous nos compoſiteurs. (75)

Doit-on ainſi ſe ſervir de la modeſtie même des grands hommes pour les dénigrer ? Quoi ! parce qu'un Ecrivain illuſtre ne parlera que de *ſes faibles talens*, de ſon *peu de lumières*, parce qu'il imprimera qu'il n'a *écrit que des ſottiſes*, parce qu'il encouragera par des éloges flatteurs, les

(75) Il n'eſt point de muſicien qui ne ſe glorifiât d'avoir fait la belle ariette de *Pigmalion* : *règne Amour*, &c. ou le duo de *Zoroaſtre* : *Que ces nœuds ſont charmans*, &c. ou celui de *Dardanus* : *Mânes plaintifs*, &c. &c. Ces morceaux goûtés à Paris, ne le ſeraient pas moins dans tous les pays de l'Europe. On en trouve dans preſque tous les Opéras de Rameau, qui ne ſont guères inférieurs à ceux-là. Toutes les objections propoſées dans cette critique de *Caſtor & Pollux*, ont été réfutées dans une *réponſe* qui parut en 1773.

jeunes gens qui entrent dans la carrière littéraire, & qu'il se mettra poliment au-dessous d'eux, &c. il faudra prendre ses expressions à la lettre! Disons-le hardiment; il y aurait de la bêtise à le faire, & il y a une méchanceté très-condamnable à vouloir persuader les gens faciles de la sincérité de pareils discours. Mais l'envie fait arme de tout; pourvu qu'elle nuise, n'importe par quel moyen. N'a-t'on pas vu autrefois un Journaliste très-partial, pousser l'impudence jusqu'à soutenir qu'il ne pouvait résulter qu'une musique *bizarre, sans expression & sans goût*, des recherches & des connaissances profondes de Rameau dans la théorie de son Art & de ses différens écrits, que ce Journaliste appellait par dérision, des *spéculations-physico-mathématiques? Ils sont aussi propres*, disait-il, *à produire de bonne musi-*

que, qu'un traité d'anatomie le ſerait pour apprendre à bien danſer. De ſorte qu'en raiſonnant conſéquemment, ce Journaliſte pouvait prétendre que le muſicien le plus ignorant dans la théorie de ſon art, devait compoſer la meilleure muſique.

On a vu auſſi un méchant Poëte oſer comparer Rameau à Marſyas, tandis qu'il ſe comparait à Apollon. Il voulut dans une platte allégorie faire ſubir au muſicien Français, le ſort du Phrigien, mais il n'écorcha que les oreilles des lecteurs. (76)

---

(76) Le nom de ce verſificateur, de l'Ordre de St. Michel, ne parviendra peut-être à la poſtérité, qu'à la faveur de ces deux Epigrammes ;

Notre Monarque après ſa maladie
Etait à Metz attaqué d'inſomnie ;
Ah ! que de gens l'auraient guéri d'abord !
Le Poëte R... dans Paris verſifie,
La piéce arrive, on la lit, le Roi dort ;
De St. Michel, la muſe ſoit benie !

Il eſt plus maltraité dans la ſuivante :

Connaiſſez-vous certain rimeur obſcur
Sec & guindé, toujours froid, toujours dur,

Un autre écrivain a dit d'une manière ingénieuse & délicate, que la musique de Rameau ressemble à la marche d'une oye grasse ou d'une vache qui galope. Un autre dans le prospectus d'un opéra qu'il annonçait comme le premier qui dût mériter l'attention des connaisseurs, assure que le génie de la musique en France est resté dans ses entraves jusqu'à la naissance de l'Opéra-Comique, qui seul nous a élevé, dit-il, au niveau des Italiens. Par une contradiction remarquable, il avoue que Rameau fit faire à la musique un grand pas vers la perfection, & il ajoute que ses imitateurs en suivant ses traces

---

Ayant la rage & non l'art de médire,
Qui ne peut plaire, & peut encor moins nuire;
Pour ses méfaits, dans la géole encagé,
A Saint Lazarre, après ce fustigé,
Chassé, battu, détesté pour ses crimes;
Honni, berné, conspué pour ses rimes;
Cocu, content, parlant toujours de soi. . ?
Chacun s'écrie, eh! c'est le Poëte R...

l'en ont reculé. Il donne ensuite à entendre que c'était à l'auteur seul du nouvel opéra qu'il était réservé de porter la musique à ce point desiré; & pour prouver que nous pouvions exceller dans le sérieux comme dans le bouffon, il propose sa tragédie lyrique comme le modèle d'un genre tout-à-fait neuf. Après cette annonce emphâtique, on ne fut pas médiocrement surpris de trouver sa piéce remplie d'une musique qui n'était rien moins que neuve, puisqu'on l'avait entendue long-tems auparavant dans différentes Cours étrangères. (77)

---

(77) Cet Opéra fut joué sans succès à Paris. Il est vrai que le musicien avait été aussi mal servi qu'on pouvait l'être par le Poëte Il a depuis fait de grands changements à sa musique, mais elle ne rendra jamais le Poëme meilleur. Ce Compositeur a mieux réussi à l'Opéra comique. On ne peut lui refuser beaucoup de talens; il connait parfaitement la méchanique de l'art, mais il le fait trop appercevoir, & souvent aux dépens du goût, qui veut que l'art soit caché

Un autre ne pouvant démentir à Paris le succès des opéras de Rameau & voulant nuire sourdement à sa réputation, au moins dans les Provinces, faisait annoncer pour de l'argent, dans quelques papiers publics, que ces opéras étaient tombés, & mettait ce musicien dans le cas de justifier du contraire par les bordereaux de recette. (78)

Quelques-uns criaient par-tout qu'il n'était pas le musicien de la nature & qu'il n'avait jamais chanté. Ils oubliaient ou feignaient d'ignorer que nos anciens recueils sont pleins de chansons parodiées sur les airs de Rameau, qu'elles inspiraient la gaieté & faisaient les plaisirs de nos repas,

---

par l'art même. On lui reproche en général d'avoir peu d'invention, & de ne se faire aucun scrupule de prendre à droite & à gauche des morceaux entiers qu'il enchasse dans ses compositions.

(78) Nous avons trouvé dans les anciens journaux des lettres où Rameau détruisait ainsi les fausses nouvelles semées par ses ennemis.

avant que la joie naïve & franche n'y eut fait place à la froide étiquette. Les chants de ce muſicien ſont en effet ſi gais, ſi naturels qu'on les répétait facilement au ſortir de ſes opéras & qu'ils paſſaient pour ainſi dire en proverbes. Jamais on ne s'aviſera, je crois, de parodier les airs de nos opéras nouveaux, & bienheureuſe la mémoire qui pourrait aiſément ſe les approprier. Il eſt vrai que Rameau ne chantait que quand il fallait, parce qu'il était perſuadé que c'eut été un grand défaut de le faire toujours. Il aurait pû, comme d'autres, joindre enſemble vingt ou trente morceaux meſurés ou ariettes, & appeller cela une tragédie ou un ballet, mais il avait une plus haute idée d'un bon opéra. (79) Il le conſidérait

(79) On en peut juger par ſa réponſe à un jeune homme qui lui communiquait le deſir qu'il avait de faire une tragédie lyrique, &

comme un vaſte tableau qui doit plaire d'abord par un ſujet intéreſ-

---

lui demandait des conſeils. „ Je ſuis très-ſen-
„ ſible, lui dit-il, à l'honneur que vous me
„ faites, & en même-tems très-mortifié de ne
„ pouvoir vous être que d'un faible ſecours,
„ tant parce que mes affaires ne me permettent
„ pas de m'en détourner, que parce que la
„ choſe que vous demandez, exige un plus
„ long détail que vous ne vous l'imaginez. Il
„ faut-être au fait du ſpectacle, avoir long-
„ tems étudié la Nature pour la peindre le
" plus au vrai qu'il eſt poſſible, avoir tous les
„ caractères préſens, être ſenſible à la danſe
„ & à ſes mouvemens; ſans parler de tous les
„ acceſſoires, connaître les Auteurs, les
„ voix, &c. Le ballet vous conviendrait
„ mieux que la tragédie pour le début. Je
„ crois d'ailleurs M. Panard plus capable de
„ l'un que de l'autre. Il a du mérite; mais il
„ ne nous a point encore donné de lyrique. Il
„ faudrait avant que d'entreprendre un ſi grand
„ Ouvrage, en avoir fait de petits; des can-
„ tates, des divertiſſemens & mille autres
„ bagatelles de cette ſorte, qui nourriſſent
„ l'eſprit, échauffent la verve, & rendent in-
„ ſenſiblement capable de plus grandes choſes.
„ J'ai ſuivi le ſpectacle depuis l'âge de douze
„ ans, je n'ai travaillé pour l'Opéra qu'à l'â-
„ ge de cinquante, encore ne m'en crois-je pas
„ capable. J'ai hazardé, j'ai eu du bonheur,
„ j'ai continué.

Rameau avant de donner ſon prémier Opéra, (*Hyppolite & Aricie*, repréſenté en 1733) était déja connu par ſon *Traité de l'harmonie*, & par différens morceaux de muſique qui portent l'empreinte de ſon génie, ſavoir : 1°. par

ſant, enſuite par des oppoſitions, des contraſtes, par la variété & l'élégance dans les formes & mille nuances dans les couleurs. Il penſait avec Lulli que le Récitatif doit en être conſidéré comme la partie principale & fondamentale, & tout le reſte comme les ornemens. C'eſt en effet dans le récitatif que doit exiſter preſque tout l'intérêt de la piéce. C'eſt

---

des piéces de Clavecin, gravées en trois livres. 2°. Des Motets à grands chœurs, dont trois nous ſont connus : *quam dilecta* &c. *in convertendo*, &c. *Deus noſter refugium*, &c. 3°. Des Cantates Françaiſes, dont deux ſeulement ont été gravées, le *Berger fidèle*, & *l'enlèvement d'Orithie*. Nous en connaiſſons quatre autres manuſcrites : *l'Impatience*, *Orphée*, *Thetis*, & les *Amans trahis*; les deux dernieres à deux voix. Si parmi les muſiciens ou amateurs de muſique qui liront cet écrit, il s'en trouvait qui euſſent connaiſſance de quelques autres morceaux de muſique de Rameau, latins ou français, & nommément des Cantates de *Médée* & de *l'Abſcence*, & qu'ils vouluſſent nous indiquer par la voie d'un Journal, comme le Mercure de France,* où nous pourrions nous les procurer, on leur en aurait une vraie obligation. Ces deux dernieres Cantates ont été compoſées à Clermont en Auvergne.

* L'Auteur eſt M. la Combe, rue Chriſtine.

là que la poëſie doit déployer toute ſa pompe & qu'elle doit nous charmer au point de faire oublier le muſicien, ce qui arrive toutes les fois que les fois que le récitatif eſt bien fait, c'eſt-à-dire lorſqu'il s'approche autant qu'il eſt poſſible de la déclamation convenable au ſujet. Je ne ſais pourquoi l'on veut aujourd'hui ſacrifier totalement la poéſie à la muſique. C'eſt dans les parties acceſſoires, telles que les divertiſſemens, que celle-ci doit à ſon tour étaler toutes ſes richeſſes. C'eſt ici que Rameau plaçait des chants neufs & piquans, qu'il variait à l'infini. Les ariettes ne nuiſaient pas à l'action & à l'intérêt du poëme. C'eſt dans les monologues, les chœurs, les ballets, qu'il employait, ſuivant les circonſtances, tout ce que l'harmonie a de plus ſublime & la mélodie de plus ſéduiſant. Perſonne n'a connu mieux

que

que lui l'emploi des couleurs locales. On ne peut disconvenir que dans la plupart de nos opéras à l'italienne, on semble n'en avoir eu presqu'aucune idée. Tout y paraît confondu ; les mêmes moyens sont employés dans des situations très-différentes. Une même teinte domine dans tout le tableau. Les ballets n'offrent plus d'airs caractérisés ; on les remplace par de grandes symphonies dans le goût des chaconnes. On veut par-tout des cors, des timbales & des trompettes, comme si la musique la plus bruyante était celle qui produit le plus d'effet.

Il s'est trouvé aussi des personnes qui ont voulu prouver la fausseté des principes lumineux de Rameau sur la théorie de la musique, quoiqu'il les ait aussi bien justifiés par la pratique que par le raisonnement. On n'a pas craint de combattre, quoi-

qu'avec des armes impuissantes, ses découvertes admirables & sur-tout son systême de la basse fondamentale. (80) D'autres gens moins prévenus, ne pouvant se refuser à leur évidence, se bornaient à contester au musicien, la gloire de les avoir trouvés, & les attribuaient à d'autres Auteurs qui n'y avaient jamais songé.

Lorsque des savans ont combattu méthodiquement quelques-uns des

---

(80) La théorie de Rameau ne rencontra pas moins d'opposition que sa musique pratique n'en avait trouvé lors de la représentation *d'Hyppolite*, & cela n'est point étonnant. „ La musique de Rameau, disait l'Abbé Terrasson, est un des exemples des beautés neuves toujours rejettées par quelques-uns. „ C'est le Neuwtonisme de la musique, qui „ essuie les mêmes contradictions, & qui remportera peut-être la même victoire. Quand la „ difficulté, dit-il ailleurs, est jointe à la „ nouveauté comme dans la Géométrie de „ Newton & dans la musique de Rameau; „ l'opposition des vieux Géomètres & des „ vieux Musiciens est bien plus grande, & ils „ se font un bien plus grand nombre de partisans. (La Philosophie appliquable à tous les objets de l'esprit & de la raison, pag. 194.)

principes de Rameau, on a vu ce musicien répliquer avec chaleur & ses réponses étaient des discussions profondes qui tournaient toujours au profit de l'Art. Lorqu'on ne l'a attaqué que par des sarcasmes & des injures, ce qui est arrivé souvent, il a gardé un profond silence, & il a sçu dans ces occasions réprimer sa vivacité.

C'est ainsi que les grands hommes sont outragés de leur vivant, & l'on ne craint point de troubler leur cendre quand ils sont dans le tombeau. Le plus ingénieux des Poëtes de l'antiquité a dit :

Pascitur in vivis livor, post fata quiescit.
Tunc suus ex merito quemque tuetur honos.

Si cela est vrai à l'égard du commun des hommes, cela cesse de l'être à l'égard de ces génies supérieurs qu'une grande distance semble séparer du reste des humains. Ovide oubliait

qu'Homère était mort depuis mille ans, lorſque Zoïle s'aviſa de déchirer ſa mémoire. Eh ! combien d'autres grands hommes de tout état, n'ont-ils pas été décriés, calomniés, inſultés long-tems après leur mort ! ne trouve-t'on pas encore à la honte des lettres, des Ecrivains aſſez téméraires pour oſer porter une main impure ſur tout ce que l'antiquité eût de plus vénérable ? Des ames aſſez lâches pour s'efforcer d'éteindre dans nos cœurs l'amour & le reſpect que nous portons à la mémoire des Socrate & des Cicéron, des Trajan, des Marc-Aurèle & des Julien ; & l'horreur que nous devons à celle des Anitus, des Mœvius & des Néron ? Pourquoi élever des doutes ſur ce que les Auteurs les plus véridiques nous diſent de ces hommes ſi différens ? Si l'hiſtoire n'établiſſait pas leur exiſtence d'une manière inconteſtable, il fau-

drait en ſuppoſer de tels, & en mettre ſans ceſſe les portraits ſous les yeux des Rois, pour leur inſpirer l'amour de la vertu & la haine du vice & pour leur perſuader que la poſtérité équitable ne les jugera que ſur le bien ou le mal qu'ils auront fait aux hommes, & non ſur le témoignage intéreſſé de leurs flatteurs.

Si nous avons ſaiſi l'occaſion de defendre ici la mémoire du premier de nos muſiciens, & ſi nous nous ſommes un peu étendus ſur cet article, le lecteur voudra bien excuſer notre zèle, & cet amour du vrai qui ne nous permet pas de voir d'un œil indifférent le génie calomnié. Peut-être le goût décidé que nous conſervons pour la muſique, était-il un motif ſuffiſant pour nous exciter à venger Rameau autant qu'il était en nous. Du moins nous nous flattons qu'il trouvera grace auprès de tous

ceux qui partagent ce goût avec nous. On parle volontiers de ce qu'on aime. Nous ne dissimulons pas combien nous nous intéressons aux progrès de cet Art enchanteur, auquel les anciens attachaient tant d'importance, attribuaient tant de merveilles, & sur lequel ils ne nous ont laissé malheureusement que des notions fort incomplettes & remplies d'obscurités. (81) Au reste, les sentimens que cet Art nous

(81) Le Traité de Plutarque est ce que nous avons de plus étendu sur la musique des anciens; mais il est presque entièrement historique. Les détails sur les systêmes des musiciens Grecs, est presqu'inintelligible. Il avoue au surplus, que cet Art était tellement négligé de son tems, qu'il ne se trouvait pas une seule personne qui le connût par principes & par théorie. On pourrait tirer peut être plus de lumières d'un traité sur la musique trouvé dans les ruines d'Herculanum, & l'un des cinq ou six manuscrits qui ont été déroulés & transcrits par ordre du Roi de Naples. Les Fables allégoriques ou historiques d'Orphée, d'Amphion, d'Arion, de Linus, de Therpandre, &c. nous font assez connaître la haute idée qu'avaient les Grecs du pouvoir de la musique.

inſpire, ne ſont point excluſifs. Les Muſes ſont ſœurs & ſe donnent la main; il eſt preſque impoſſible d'en aimer une paſſionnément ſans être plus ou moins ſenſible aux attraits des autres.

Vos enchanteurs, exacte proſe,
Je ne me borne point à vous;
N'avoir qu'un goût, c'eſt peu de choſe:
Beaux Arts, je vous invoque tous!
Muſique, Danſe, Architecture,
Art de graver, docte Peinture,
Que vous m'inſpirez de deſirs!
Beaux Arts, vous êtes des plaiſirs,
Il n'en eſt point qu'on doive exclure. (82)

L'admiration que nous ont inſpirée les Ouvrages du grand Rameau, nous portaient auſſi à lui rendre particulièrement cette juſtice. Nous l'avons fait d'autant plus volontiers, que nous étions convaincus que la paſſion

(82) M. de Volt. Temple du Goût.

animait seule ses ennemis lorsqu'ils l'ont si maltraité. On sait que plusieurs d'entr'eux avaient été ses plus zèlés admirateurs, & c'est une circonstance qui rapproche encore ce fameux musicien de l'autre homme célèbre auquel nous l'avons comparé.

En effet, la conduite de Rousseau & de l'Abbé Desfontaines, fut la même à l'égard de M. de Voltaire, & à l'égard de Rameau. Ils commencèrent tous deux par rendre justice à ces grands hommes, & ils finirent par être leurs plus cruels ennemis. On ne change point ainsi d'opinion subitement; cela n'est pas dans la nature. Il n'y a que l'envie & la haine, mère de l'injustice, qui puissent ainsi pousser des gens d'une extrêmité à l'autre & leur faire tenir les discours les plus contradictoires. Peut-être devrait-on douter de la sincérité de ces discours; mais quand ils auraient vrai-

ment changé d'opinion comme de langage, quelle idée aurons-nous de ces écrivains qui soufflent le froid & le chaud presque dans le même instant ?

L'Abbé Desfontaines si connu par son esprit, par ses méchancetés & par ses avantures, ne trahissait la vérité que lorsqu'il était intéressé à le faire. Il a été long-tems le panégiriste zèlé de l'auteur de la Henriade. Il voulut même être son traducteur en mettant en français l'Essai sur la Poésie Epique & celui sur les Guerres civiles de France, que M. de Voltaire avait d'abord composés en anglais. Les éloges qu'il donne à ce Poëte dans le *Nouvelliste du Parnasse* & dans les premiers volumes de *l'Observateur littéraire*, (83)

(83) Voyez les Lettres où il est question de la *Henriade*, de *Mariamne*, de *Brutus*, de l'*Histoire de Charles XII.* &c. „ Cette histoire, dit-

ne peuvent être détruits par les satyres qui deshonorent les derniers écrits de ce Journaliste. Il n'avait nul intérêt de trahir sa façon de penser lorsqu'il parlait ainsi de la Henriade. » Quelque chose qu'on di-» se, on lit ce poëme avec plaisir » & presque toujours avec admira-» tion; on le relit, on en retient » les vers & on les cite; aussi il y » en a déja de ma connaissance dix » éditions depuis 1724, &c. (84). «

Il employe une lettre entière à l'apologie de la tragédie de *Brutus*. Il prouve la faiblesse des critiques qu'on avait faites, & combien il était

---

„ il, qui paraît depuis un mois est lue & goû-„ tée de tout le monde, soit pour les faits qu'elle „ contient, soit par la maniere agréable dont „ ils sont contés..... Ce célèbre auteur (M. de „ Voltaire) soit en vers soit en prose, semble „ né pour peindre les héros. “ (1731 lettre 17)

(84) 1731 Lettre 13.

ridicule de la comparer avec un autre *Brutus* d'un Delle. *Bernard.* » Presque tous les vers, dit-il, de la » tragédie de M. de Voltaire sont » des vers de génie, & à l'exception » d'un petit nombre qui semblent » négligés, plus on les lit, plus ils » plaisent. On a beau dire que la » versification est la moindre partie » du poëme dramatique; qu'est-ce » en général qu'un ouvrage peu » travaillé & dont le style est mau- » vais? En prose comme en vers le » style fait la grande différence de » tous les ouvrages d'esprit. C'est par- » là principalement qu'une histoire, » qu'un discours est au-dessus d'un » autre écrit du même genre. A l'é- » gard des beaux vers, les ignorans » même les sentent & les aiment; » & ils s'ennuyent à la lecture des » des piéces où il y a d'ailleurs du » génie, mais où il n'y a ni corre-

» ction, ni force ni élégance. (85) «

L'Abbé Desfontaines dans toute sa vie n'a rien dit de plus raisonnable & de plus vrai. Il est triste que la haine & l'ingratitude lui ayent fait tenir dans la suite un langage si différent & préconiser la médiocreté en décriant le génie. Ce qu'il disait en 1732 d'une autre piéce de M. de Voltaire, est propre à la faire desirer du public: » je viens » de voir la première représentation » de la tragédie d'*Eriphile* par M. » de Voltaire; j'ai entendu des vers » magnifiques & pompeux, bien » déclamés; des sentences admira- » bles, des traits brillans d'imagi- » nation; enfin des beautés de dé- » tail à l'infini; dispensez-moi de » précipiter mon jugement sur le

(85) 1731 Lettre IV.

» fond

» fond & la conduite de la piéce. (86)

Ce n'était pas ſeulement à l'égard de M. de Voltaire que l'Abbé Desfontaines ſe contrediſait ſi formellement. On lui avait déja reproché d'avoir dit beaucoup de bien, & enſuite du mal de MM. Rollin & Gibert, & il cherchait à ſe diſculper ainſi : » aucun Journaliſte n'a donné plus » d'éloges que nous à ces Auteurs ; » eſt-ce bleſſer l'équité que de re- » marquer de légères taches dans » leurs Ouvrages ? à l'égard de M. » de Voltaire, ceux qui veulent ſe » diſſimuler ſes talens, nous accuſent » d'être ſes aveugles admirateurs. » (87) Il aurait pu dire quelques an-

(86) 1732 lettre du 8 Mars, L'Abbé Desfontaines ſe propoſait d'en donner un extrait plus détaillé, mais M. de Voltaire ayant retiré ſa tragédie & n'ayant point voulu la livrer à l'impreſſion, le Journaliſte n'en put rendre compte. Ce qu'il dit ici de la verſification de cette piéce, eſt confirmé dans un Dictionnaire des théâtres par M. de Léris.

(87) Nouvelliſte du Parnaſſe 1732.

nées après, & avec la même vérité:
» à l'égard de M. de Voltaire, tout
» le monde conviendra que personne
» ne l'a plus complettement déchiré
» que nous. » Si ce Journaliste a
chanté la palinodie comme Rousseau,
les raisons en sont assez connues, &
il est inutile de rappeller ici l'origine
honteuse de ses querelles avec M. de
Voltaire, son bienfaiteur. Remarquons
seulement que c'est ce même
Abbé si honnête, si équitable, qui
traitait Rameau de spéculateur-Phisico-Mathématique,
& de musicien
détestable.

Le successeur de Desfontaines,
comme lui ex-Jésuite, comme lui
partial, comme lui ennemi déclaré
des grands hommes; ce Journaliste,
enfin, qui se bat les flancs trois fois
par mois pour dire de M. de Voltaire
tout le mal qu'il n'en pense pas, n'a-t'il
point avoué ses véritables senti-

mens ſur ce grand Poëte à un galant homme qui n'a pas cru devoir nous les cacher ? Ne l'a-t-il pas aſſuré de la meilleure foi du monde que perſonne n'avait de M. de Voltaire une plus haute idée que lui, que nul ne faiſait plus de cas de ſes Ouvrages, & n'en avait plus retenus, & qu'enfin il en penſait au fond du cœur autant de bien qu'il en avait dit de mal publiquement ? Ne ſait-on pas que ſon confident, touché du repentir qu'il faiſait paraître, & par amour de la paix, ſe chargea de ſolliciter ſa grace auprès de M. de Voltaire, & conſentit de ſe rendre le médiateur dans cette affaire épineuſe ? Ne ſait-on pas auſſi que M. de Voltaire, plus conſéquent dans ſa conduite & dans ſes écrits, que ſon rédoutable adverſaire, rejetta hautement les propoſitions qu'on lui faiſait de la part d'un homme dont l'eſtime

le touchait aussi peu que la haine, de sorte que les bons offices du négociateur ne servirent, malgré la pureté de ses intentions, qu'à mettre dans tout son jour, la duplicité d'ame du Journaliste? » Vraiment disait à » cette occasion, M. de Voltaire, » voila un bon petit caractère! c'est- » à-dire que quand il dira du bien » de quelqu'un, on peut compter » qu'il le méprise. Vous voyez bien » qu'il n'a pu faire de moi qu'un » ingrat, & qu'il n'est guères possible » que j'aie pour lui les sentimens dont » vous dites qu'il m'honore. (88)

Que dirait enfin le détracteur de

(88) L'Auteur d'une tragédie & de plusieurs héroïdes, vivement choqué des jugemens de ce Journaliste nous récitait un jour ces vers, que nous avons retenus :

La Nature voulant favoriser V.
Pour créer son génie, épura la matière,
Et mettant à profit le reste du limon,
Elle en forma l'esprit du stupide Alciphron.

Meſſieurs de St. Lambert, de Lille, de la Harpe & de nos Auteurs les plus eſtimables, lui qui oſe leur faire un crime d'admirer M. de Voltaire, ſi nous l'oppoſions à lui-même ? ſi nous prouvions qu'il était comme eux, il y a quelques années, un des plus grands admirateurs de ce Poëte illuſtre, qu'il s'efforce de rabaiſſer aujourd'hui : qu'il a recherché ſa protection & ſon amitié, qu'il lui a adreſſés les hommages les plus flatteurs, dont malheureuſement quelques échantillons ſont devenus publics? Il croit ſauver tant de contradictions, en diſant qu'à la vérité, M. de Voltaire lui paraiſſait autrefois un grand homme, & qu'il le regardait, ſans difficulté, comme le premier de nos Poëtes, mais qu'il était alors trompé par ſon inſtinct, que ſon eſprit, dépourvu de culture & d'expérience, & ſon jugement étaient

loin d'avoir pris toute leur consiſtance, en un mot, que les ſenſations qu'il éprouvait, n'étaient que des preſtiges que l'âge a depuis diſſipés. En vérité, voila de bonnes excuſes, & le Public ſerait bien difficile, s'il ne s'en accommodait pas. Par ce moyen, la conduite du Détracteur de nos meilleurs Poëtes, lui paraîtra toute naturelle, & il ne s'étonnera plus en voyant le panégiriſte ſubitement changé en critique outré & plein de fiel. Pour nous, avouons-le franchement, nous ignorons qu'elles furent préciſément les cauſes d'un changement ſi prompt. Nous ne ſavons pas ſi l'encens de ce jeune homme parut trop fade à M. de Voltaire, ou ſi ce grand Poëte ne lui reconnut pas de diſpoſition, ou s'il craignit de faire un nouvel ingrat en lui donnant les mêmes encouragemens qu'il avait prodigués à tant d'autres; quoi-

qu'il en ſoit, les ſentimens équitables du jeune homme à l'égard de M. de Voltaire, ſe changèrent en une telle haine, que, non-ſeulement il outrage aujourd'hui de la manière la plus indigne, ce qui était naguères l'objet de ſa vénération, mais auſſi tous les gens de lettres qui font gloire de penſer encore à cet égard, comme il a penſé lui-même. Il meſure le bien ou le mal qu'il dit des Auteurs ſur le dégré d'admiration ou de mépris qu'ils font paraître pour les Ouvrages de M. de Voltaire. Les louer eſt un titre certain pour être en but à ſes traits. Nous deviendrions nous mêmes ſes victimes, ſi nous en valions tant ſoit peu la peine; mais cet inconvénient ne nous arrête pas, lorſqu'il s'agit de venger le mérite inſulté, & la vérité trahie.

Eſt-il étonnant après cela que M. de St. Lambert ſoit coupable aux

yeux du Critique, lui qui n'a pas craint d'établir dans les beaux vers que nous avons cités, la ſupériorité de M. de Voltaire ſur tous les tragiques modernes, & à plus forte raiſon, ſur les anciens? Auſſi a-t'il été moins ménagé qu'aucun autre. Nous croyons avoir ſuffiſamment juſtifié ce militaire reſpectable du crime d'héréſie littéraire, dont on le charge ſi gratuitement. Nous avons prouvé que ſon ſentiment n'eſt rien moins que nouveau, & qu'on avait penſé comme lui, avant que M. de Voltaire n'eût atteint le plus haut point de ſa carrière dramatique. Mais quand bien même cette opinion de M. de St. Lambert ſerait nouvelle & unique comme on a voulu nous le faire croire, nous ſoutenons qu'elle ne devrait & ne pourrait ſervir de prétexte à qui que ce ſoit pour trouver le poëme des *Saiſons* mauvais.

Il nous eût été facile de multiplier les preuves de ce que nous avons avancé à ce sujet, en accumulant ici un grand nombre de passages d'Auteurs estimés, qui depuis la Motte Houdart (89) jusqu'à jours, ont assigné à M. de Voltaire une place entre Corneille & Racine. Mais les témoignages de l'amitié auraient été sans doute récusés par les ennemis de M. de Voltaire, & auraient pu d'ailleurs paraître suspects à quelques-uns de nos lecteurs. Nous aurions rapportés en exemples plusieurs livres assez anciens, où M. de Voltaire est loué beaucoup plus encore qu'il ne l'a été par

(89) La Motte dans son approbation de la Tragédie d'Œdipe en 1719, reconnut dans M. de Voltaire le successeur du grand Corneille & de Racine. Cette prédiction si bien justifiée dans la suite, fait d'autant plus d'honneur à la Motte, qu'il s'était distingué lui-même dans la carriére dramatique, & qu'il faisait taire l'amour propre en rendant justice à un rival dont il pressentait la fortune.

M. St. Lambert, entr'autres un *Traité de la connaiſſance des beautés & des défauts de la Poéſie & de l'éloquence dans la langue françaiſe*, où l'on s'efforce d'établir méthodiquement la ſupériorité de M. de Voltaire ſur nos meilleurs Poëtes, en mettant ſous les yeux du lecteur des piéces de comparaiſon où ils ont traité les mêmes ſujets ; nous nous ſerions également prévalus de différens articles du Dictionnaire Encyclopédique, faits par les plus habiles littérateurs, de pluſieurs Ouvrages de M. de la Harpe, où le bon goût reſpire, de ceux du Roi de Pruſſe, de quelques Poëmes expreſſément compoſés à la gloire de M. de Volaire, tels que ceux de M. de Montmerci, (90) &c. Nous au-

---

(90) Avocat au Parlement; il a donné en 1764 un Poëme intitulé *Voltaire*, où il fait ſentir le mérite de chacun des Ouvrages de M. de Voltaire en particulier, & lui donne de juſtes éloges.

rions copié en entier des *réflexions* ſur Rouſſeau le Poëte & ſur M. de Voltaire, par le Marquis de Vauvenarques, (91) imprimées en 1747 ou 1748, & qui ne ſont pas ſuſceptibles d'extrait. Le même Auteur avoit deja manifeſté l'opinion qu'il avait du génie & des connaiſſances de M. de Voltaire dans un Ouvrage plus ancien où il s'exprimait ainſi : » Je n'ôte » rien à l'illuſtre Racine, le plus ſage » & le plus éloquent des Poëtes, » pour n'avoir pas traité beaucoup » de choſes qu'il eût embellies, con» tent d'avoir montré dans un ſeul » genre, la richeſſe & la ſublimité » de ſon eſprit. Mais je me ſens forcé » de reſpecter un génie hardi & fé-

(91) Capitaine au Régiment du Roi, jeune homme très-inſtruit & de la plus grande eſpérance. Les fatigues exceſſives qu'il eſſuya à la fameuſe retraite de Prague, lui occaſionnèrent des maladies qui l'enlevèrent à la fleur de ſon âge. Il mourut regretté de tous les véritables Gens de Lettres.

» cond, élevé, pénétrant, facile;
» plein de force, aussi vif & ingénieux
» dans les petites choses, que vrai &
» pathétique dans les grandes; tou-
» jours clair, conçis & brillant; Philo-
» sophe & Poëte illustre au sortir de
» l'enfance, répandant sur tous ses
» écrits, l'éclatante & forte lumière
» de son jugement; instruit dans la
» fleur de son âge de toutes les con-
» naissances utiles au genre humain;
» amateur & juge éclairé de tous les
» Arts; savant à imiter toutes sortes
» de beautés par la grande étendue
» de son génie, & maître dans les
» genres les plus opposés: le seul
» peut-être de tous les Poëtes qui
» ait connu la simplicité éloquente
» de la prose, & qui l'ait orné de
» couleurs d'une belle imagination.
» J'admire la vivacité de son esprit,
» sa délicatesse, son érudition, &
» cette vaste intelligence qui com-
» prend

» prend si distinctement tant de faits
» & d'objets divers. Bien loin de
» critiquer ses endroits faibles ou
» ses fautes, je m'étonne qu'ayant
» osé se montrer sous tant de faces,
» on ait si peu de choses à lui re-
» procher. » (Introduction à la connaissance de l'esprit humain, Paris 1746.)

Mais en appuyant la cause que nous défendons de ces témoignages clairs & précis, qui sait si l'on n'eût point poussé l'absurdité jusqu'à prétendre que ces Ecrits si favorables à M. de Voltaire, ont été composés par lui-même, sous des noms supposés, afin de pouvoir s'y encenser en toute liberté? (92) La haine & l'envie ne sont-elles pas capables de tout?

(92) Cette sottise a été dite en effet au sujet du livre intitulé : de *la Connaissance des beautés & des défauts de la Poésie, & de l'éloquence dans la Langue Française.*

Après avoir justifié le sentiment de M. de St. Lambert par des autorités & des exemples, il n'eût pas été plus difficile de le justifier par le raisonnement, mais le développement de nos idées sur la poésie dramatique, nous eût demandé beaucoup plus de tems que nous n'en voulions mettre, & que nous n'en avons mis en effet à écrire ces réflexions. Nous en avons dit assez pour ceux de nos lecteurs, dont nous ambitionnons principalement le suffrage, ceux qui ont une connaissance approfondie de l'art du théatre, & de la poésie dramatique, qui ont médité long-tems sur les chefs-d'œvres des grands-maîtres, & qui savent apprécier avec une égale justesse, leurs beautés & leurs défauts. Si d'ailleurs nous avons pu faire voir que parmi les causes de la décadence des Arts, l'on doit compter l'injustice que l'on affecte de

marquer à l'égard des grands hommes & le découragement que l'on donne à ceux qui pourraient le devenir, & d'un autre côté, l'accueil que l'on fait à des choſes mépriſables ou ridicules; notre deſſein ſera rempli. Tant de jugemens erronés ſont en effet la ſource de l'aigreur, des haines, des querelles qui diviſent les Auteurs, & qui ne peuvent tourner qu'au déſavantage & à l'aviliſſement de la Littérature & des beaux Arts parmi nous. Les hommes vraiment grands, dira-t'on, ne ſe déchirent pas l'un l'autre, & lors même qu'ils ſont d'opinion différente ſur quelques points, ils ne manquent pas, pour cette raiſon, aux égards qu'ils ſe doivent mutuellement:

Les Muſes, filles du Ciel,
Sont des ſœurs ſans jalouſie;
Elles vivent d'ambroiſie
Et non d'abſinthe & de fiel;

Et quand Jupiter appelle
Leur aſſemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux Dieux,
Il défend que la ſatyre
Trouble les ſons de leur lyre
Par ſes ſons audacieux.

Il eſt vrai que les Ecrivains & les Artiſtes ſupérieurs s'eſtiment & ſe reſpectent, mais leur nombre eſt ſi petit, qu'il fait à peine une exception à la règle; celui de leurs adverſaires groſſit tout les jours. Le chant mélodieux des favoris d'Apollon eſt preſqu'étouffé par les cris de l'envie. Ah! qu'il ſerait heureux pour notre République des Lettres, qu'un nouveau Jupiter daignât ſeconder les efforts du génie expirant, ranimât la voix des grands hommes, & voulut ôter à l'envie le triſte plaiſir de troubler les Concerts des neuf ſœurs!

La littérature Françaiſe offre aujourd'hui le ſpectacle d'un Empire déchiré par des guerres inteſtines.

Cent petites factions s'attaquent avec fureur, & ne se réunissent que pour combattre l'autorité de leurs légitimes maîtres. Les Etrangers témoins de ces divisions, distinguent chez nous la haute & la basse littérature. On y pourrait aussi compter la classe moyenne ou neutre ; & c'est assurément la plus heureuse, ou du moins la plus tranquille ; satisfaite de ses modestes succès, elle voit sans envie la supériorité de la première ; elle ne cherche point à l'usurper & n'est point elle-même en but aux traits envenimés de la dernière. Il serait à souhaiter que les Journalistes voulussent s'y ranger, & y chercher les principes de modération & d'équité, qui doivent être les premières règles de leur conduite. Mais on les voit s'écarter trop souvent de cette impartialité si nécessaire à leur état;

(93) ils prennent fièrement parti pour ou contre les gens de lettres, & s'imaginent inspirer au Public l'opinion qu'ils feignent d'en avoir eux-mêmes. ils les élèvent ou les rabaissent suivant leurs divers intérêts, de sorte qu'en voyant le nom d'un Auteur au titre d'un livre, on peut assurer que ce livre sera loué dans tel Journal & décrié dans tel autre. Nous voudrions faire cesser un si grand scandale, & ramener tous les esprits vers l'équité & le bon goût; mais nous sommes malheureusement convaincus que dans

---

(93) Nous croirions manquer nous-mêmes à cette équité que nous demandons dans les autres, si nous faisions ce reproche à tous les Journalistes sans exception. Parmi les quatre-cent Journaux qui amusent les oisifs de l'Europe, il s'en trouve quelques-uns qui méritent l'approbation des gens éclairés. Ce nombre prodigieux d'Ouvrages périodiques ne suffit pas encore apparemment; car il n'est guères de mois où l'on ne débite, dans la seule ville de Paris, le prospectus d'un nouveau Journal; tant le goût de la littérature & de la politique fait de progrès chez nous!

l'état actuel des choſes, il ne faudrait pas moins que des miracles pour opérer une telle révolution. Trop heureux ſi nos réflexions prémuniſſent quelques jeunes gens ſans expérience contre les piéges de l'ignorance & de l'orgueil qui marchent ſi ſouvent enſemble (94)

Si l'on ne peut ſe flatter de voir de long-tems une paix durable ſe rétablir dans l'empire littéraire, & encore moins tous les gens de lettres ſe réunir ſous l'étendart du bon goût, du moins ils pourraient en ſe combattant avoir plus d'égards les uns pour les autres, & ne point faire paraître tant d'animoſité. Qu'ils prennent exemple des Militaires, qui chez toutes les Nations civiliſées, ne ceſſent pas de ſe reſpecter en défendant les in-

---

(94) *L'orgueil a du bon*, dit M. de Voltaire, *mais quand il eſt ſoutenu par l'ignorance, il eſt parfait.*

térêts divers de leurs Souverains, & en s'attaquant les armes à la main. On les voit même se saluer poliment avant de se couper la gorge; les loix de l'honneur ne seraient point inutiles au Parnasse, & Apollon n'est pas moins ami des bienséances que le fier Dieu des Batailles.

Lorsqu'un jeune Auteur marche évidemment dans la route qui conduit à l'immortalité; lorsqu'on voit les bons principes se manifester dans ses premiers essais, & percer à travers les défauts qui les obscurcissent, gardons nous de le juger à la rigueur; n'étouffons pas en lui le germe du talent par une critique injuste, ne rendons pas même ses heureuses dispositions inutiles par une sévérité outrée; il vaudrait peut-être mieux pécher par trop d'indulgence. Ne le rebutons pas sur-tout en nous efforçant d'avilir à ses yeux les grands

modéles qu'il s'eſt propoſé d'imiter.

En général ſachons plus de gré aux habiles Ecrivains des peines qu'ils ſe donnent pour nous inſtruire ou pour nous amuſer; ils conſument leur vie dans le ſilence du cabinet ; ils nous cueillent des fleurs, & ne gardent que les épines. Un homme de lettres, nous entendons celui qui mérite vraiment ce titre, eſt à nos yeux un objet très-reſpectable. N'eût-il rendu que pendant deux heures notre exiſtence plus ſupportable, il mériterait de la reconnaiſſance, & s'il renouvelle ſouvent ce bonheur, que ne lui doit-on pas? Quels motifs déterminent donc tant de gens à nous arracher cette félicité pure, à nous envier ces plaiſirs ſans remords? Qui les engage à décrier de préférence les Ouvrages qui ont mérité l'eſtime univerſelle? Eſt-ce ignorance? il faut les plaindre; eſt-ce un vil intérêt &

l'eſpoir de ſe faire quelques protecteurs ? plaignons-les plus encore. Eſt-ce le ſeul plaiſir de nuire ? déteſtons-les. Un Empereur Romain dont la mémoire eſt un horreur, donnait des récompenſes, décernait des prix à ceux de ſes ſujets qui inventaient des plaiſirs ſenſuels, & lui procuraient de nouvelles jouiſſances ; quel prix réſervera-t'on à ceux qui mettent leur unique étude à corrompre notre goût, à dégrader notre raiſon & notre eſprit, à nous priver des plaiſirs les plus touchans de l'ame ?

Par ce qu'un Auteur a des opinions différentes des nôtres ſur quelques objets, faut-il dénigrer ſes talens qui n'ont rien de commun avec ces opinions ? C'eſt pourtant ce qu'on voit arriver tous les jours. L'eſprit jaloux & envieux ſaiſit avec avidité de ſemblables prétextes pour ternir telle réputation dont l'état offuſque ſes

débiles yeux. On en trouve un exemple récent dans une déclamation que nous venons de voir ſur une feuille volante comme celles des Sibilles & périſſable comme elles. Nous en mettrons ſous les yeux du lecteur nu paſſage qui nous a paru curieux. L'Auteur s'exprime ainſi.

» J'ai *preſque lû* tous les Ouvrages
» des *Incrédules ou des Philoſophes*
» (95) du ſiècle ; & ſans en diſcuter
» le fond. J'oſe défier leurs admira-
» teurs d'en produire un ſeul, de
» quelque main qu'il ſoit ſorti, qui
» puiſſe ſoutenir la comparaiſon avec
» cet avertiſſement (96) tant pour

---

(95) Pourquoi faire des ſynonymes de ces mots ? l'Auteur ignore-t'il que *Philoſophe* ſignifie à la lettre *ami de la ſageſſe* ou *ſage*, & qae lorſqu'il fait entendre que tous les Philoſophes ſont incrédules, il dénigre lui-même la Religion au lieu de la ſervir ?

(96) Il s'agit de *l'avertiſſement aux fidèles du Royaume*, publié par ordre de l'aſſemblée du Clergé de France, tenue à Paris en 1775. le Journaliſte en l'annonçant pouvait rendre

» la beauté *du contexte*, que pour
» l'élégance & toutes les parties de
» l'élocution. Que sont en effet tous
» les écrits des Fr. des T. des B. des
» D. des H. des V. &c. &c. Quand
» on les lit sans prévention ? Là je
» ne vois que des *hypothèses bâties*
» *sur les hardis délires d'une ima-*
» *gination noircie par les vapeurs*
» *de la consomption.* Ici c'est une
» *Métaphisique égarée dans les té-*
» *nèbres du matérialisme dont elle*
» *sonde la profondeur.* Rien de *positif*
» où l'on puisse asseoir une opinion
» propre à tranquiliser. (97) des

---

justice au zèle & à la piété des Prélats dont il est émané, & à l'éloquence de celui qui l'a rédigé, sans insulter grossièrement plusieurs Ecrivains célèbres. Il serait prudemment de ne jamais se mocquer du stile d'aucun Ecrivain tel qu'il soit, & à plus forte raison, de ceux dont le mérite littéraire a été reconnu & avoué par les Théologiens mêmes qui ont combattu leurs opinions Philosophiques.

(97) En Physique & dans les sciences naturelles comme dans la Philosophie, on a toujours dit que le doute était le premier pas

principes

» principes *sans consistence, incohé-*
» *rens qui s'impliquent & qui croulent*
» *de tous côtés*; des idées *vagues, où*
» *l'on ne trouve, en creusant un peu,*
» *qu'une légère écorce qui couvre un*
» *grand vuide.* Tantôt vous rencon-
» trez un *stile abstrait, obscur, en-*

---

qui menait à la vérité La devise de Montagne était, *que sais-je?* Cela n'a pas empêché le même Journaliste de donner des louanges à ce Philosophe, & d'être l'éditeur de ses voyages, que par parenthèse, auraient dû rester dans le fond du château où on les a trouvés. Melle. de Gournai n'aurait pas manqué de les donner au Public à la suite des *Essais*, si elle avait cru qu'ils pussent faire honneur à son pere adoptif. Mais elle n'ignorait pas qu'en les rédigeant, il n'avait voulu en faire qu'un simple répertoire pour son usage. Cependant ce livre fut annoncé avec une emphase extraordinaire. Le nom de *Montagne* promettait beaucoup sans doute; ce qui fit qu'après avoir lû cet œuvre posthume, chacun s'écria:

Parturiunt montes *nascetur ridiculus mus.*

Ceux qui voudront mieux connaître la sagacité, le bon goût & l'éloquence de l'Editeur, n'ont qu'à lire les notes, le discours préliminaire, qui n'est qu'une longue compilation du Journal de Montagne, faite pour grossir le livre & l'Epître dédicatoire qui broche sur le tout.

» *tortillé, qui ne voile que des ab-*
» *ſurdités crues Philoſophiques*. Tan-
» tôt ſous *un ſtile hériſſé d'antithèſes,*
» de *jeux de mots, de mauvaiſes plai-*
» *ſanteries*, ou ſous un ſtile *négligé,*
» *ſans liaiſon, auſſi découſu que la*
» *morale des incrédules*, vous ne
» retrouvez que les penſées de Morin
» (98) ou *les ſarcaſmes impies* de
» Blot (99) *réchauffés* par un *perſi-*
» *fleur éternel qui croît avoir bien*
» *éclairé des lecteurs auſſi frivoles que*
» *lui, quand il les a fait rire.*

Quoi c'eſt dans le dix-huitième ſiècle, dans celui qu'on appelle le ſiècle des lumières & du goût, qu'on écrit ainſi! c'eſt dans le ſein même de la Capitale & au milieu des plus

(98) La république des lettres doit un remerciement au Journaliſte qui aſſimile ſes plus illuſtres membres à un fou.

(99) Il fallait écrire Blount. Le lecteur ſent aſſez combien ces comparaiſons & ce ramas d'épithètes, entaſſées ſans choix & ſans juſteſſe, choquent le goût & la raiſon.

célèbres Ecrivains, qu'on ose les dénigrer si bassement ! Ce Journaliste, dira-t'on, n'écrit que pour les Provinces. Il les suppose donc totalement dépourvues de sens commun ? Il se trompe fort s'il croît que ses injures & son stile y fassent plus de fortune qu'à Paris.

Qu'espère enfin cet Auteur, & tous ceux qui lui ressemblent, en s'acharnant sur M. de Voltaire, comme de faibles moucherons autour d'un vase de miel où ils s'empêtrent d'eux-mêmes, où comme ces maringouins qui semblent braver la lumière d'un flambeau jusqu'à ce qu'ils en soient dévorés ? Ce *persifleur éternel*, dont ils se mocquent, n'est rien moins que le premier des Poëtes Français, & peut-être de tous les Poëtes. C'est celui de tous nos Ecrivains à qui la langue française a le plus d'obligations. C'est lui principalement qui en a étendu

représente *Mérope* & *Zaïre*. L'histoire de *Charles XII*, est lue de Stockolm à Constantinople. En dernier lieu, au Congrès de Fockiani, la langue de Voltaire fut la langue commune entre les deux Puissances belligérentes ; elle fut une des causes secondes qui hâtèrent la réconciliation de la Russie & de la Porte ; & le lien qui rapprocha & réunit enfin les deux plus vastes Empires de l'Europe & de l'Asie. Quel homme de lettres a répandu le goût de la littérature étrangère en France, plus que M. de Voltaire ? Il nous a fait connaître les grands hommes dont s'honorent les Nations lettrées, en traduisant une foule de morceaux de leurs meilleurs Ouvrages en prose & en vers. Eh ! quelles traductions que les siennes ! C'est bien là que la lettre ne tue pas le sens On y retrouve les graces des Originaux, & il n'est point d'Ecrivain qui ne dé-

firât de trouver un pareil Traducteur. Il a été le premier disciple de Newton en France, il a été également le premier panégiriste de différens établissements avantageux à l'humanité, dont l'utilité est aujourdhui universellement reconnue. Enfin, l'élévation de son génie & la variété de ses connaissances lui ont acquis l'estime des Souverains & la vénération des Peuples. Depuis soixante-ans les savans les plus illustres d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, de Russie, se sont fait honneur d'être en correspondance avec cet homme célèbre. Leurs suffrages sont bien propres sans doute à lui faire oublier l'injustice d'une petite portion de ses Concitoyens qu'on laisse crier dans le désert. Ils y crieront encore long-temps sans que rien les fatigue, & cela n'est point extraordinaire. Chacun suit son instinct, la sangsue rampe sur la vase

tandis que l'aigle plane dans le Ciel. Le génie a trouvé des ennemis dans l'antiquité, il en aura dans les siècles à venir, comme il en a dans le nôtre ; leurs atteintes n'arrivent point jusqu'à lui, & ne peuvent l'arrêter dans sa carrière immense. Ils se réunissent aujourdhui contre le Chantre de Henri. Si leurs débiles voix pouvaient se faire entendre jusques chez les Nations voisines, on y verrait avec un singulier étonnement, les nouveaux principes qu'ils s'efforcent d'établir. Elles auraient une grande obligation à ces Juges despotiques, qui prétendent réformer leurs idées, changer leur goût, & leur persuader que les meilleurs Ouvrages Français ne sont depuis long-tems que des rapsodies, & que M. de Voltaire qu'elles avaient tant admiré, n'est qu'un plat Ecrivain & un *misérable persifleur*.

Pourquoi l'auteur de la *Henriade*

échapperait-il à la cenſure des ſatyriques de nos jours, lorſque les corps les plus reſpectables ne ſont point à l'abri de leurs invectives? Il s'eſt formé depuis quelques années une ligue anti-académique qui ſe permet de couvrir de ridicule les déciſions ſolemnelles des premiers corps littéraires & on la dédaigne aſſez pour le ſouffrir. Ce nouveau tribunal hypercritique, inſultant le génie, louant à outrance la médiocrité, a le malheur de voir toujours ſes jugemens caſſés par la plus ſaine partie du public; mais rien ne le rebute & il ne ceſſe de livrer une nouvelle guerre à tout ce qui émane des académies & à tout ce qui eſt approuvé par elles. M. de Voltaire, il eſt vrai, a pris quelquefois ſur lui de défendre la cauſe commune & de venger le bon goût. Il a daigné donner ſur les doigts à nos ariſtarques

modernes & l'on a ri à leurs dépens. Il s'eſt abaiſſé ſans doute en proférant leurs noms dans ſes ouvrages, mais pourrait-on l'en blâmer? Lui fera t'on un crime de repouſſer gaiement les traits de ſes agreſſeurs? Cela tient à ſa conſtitution phyſique. On n'eſt point maître de contenir ſa vivacité lorſqu'elle eſt extrême. Il ne dépendait pas de Boileau de ne point appeller les choſes par leur nom quand il était piqué, comme il ne dépend pas de M. de Voltaire de ſe taire lorſqu'on l'attaque imprudemment. C'eſt à ce haut degré de ſenſibilité que nous ſommes redevable de ſes chefs-d'œuvre & de ſes plaiſanteries qui ont leur mérite. Sans lui on ne l'eût vu punir que par le mépris & par un profond ſilence les inſectes qui le fatiguent de leurs vains bourdonnemens, mais nous n'aurions pas *Mahomet*, mais

il n'eût pas fait *Zaïre*, mais il n'eût pas embrassé avec tant de feu la défense des Calas, mais il n'eût pas relevé la race de Corneille, &c. &c. Pardonnons-lui de nous avoir réjoui quelquefois aux dépens de ceux qui se sont exposés volontairement à ce déboire & qui n'ont pas craint de jouer un vilain rôle dès à présent & dans la postérité.

Pour blâmer les effets ; *la* cause en est
trop belle.

On doit lui savoir gré au contraire de ce qu'il s'oppose de toute sa force à cette noire mélancolie, à cette sombre horreur qui semblait vouloir s'emparer de tous les esprits, & dont l'influence s'étendait sur toutes les branches de notre littérature ; sa Muse folâtre & badine a toujours été le plus sûr antidote de ce poison funeste ; on lui voit prendre tour à tour, avec un

égal ſuccès, la lyre d'Apollon, la trompette de Clio, & la flûte de Pan. Tandis que cette maladie exotique attriſtait tous nos jeunes Auteurs, la gaieté Françaiſe ſe réfugiait chez M. de Voltaire, & elle ne parait pas vouloir quitter de ſitôt ce charmant azile.

Tout le monde en effet conviendra que cet homme prodigieux conſerve un fond de gaieté extrêmement rare aujourd'hui, & preſqu'unique à ſon âge. Perſonne n'a poſſédé dans un dégré plus haut le talent de la bonne plaiſanterie. Anacréon à quatre-vingt-deux ans n'avait pas la voix plus légère, & Sophocle ne l'avait pas plus majeſtueuſe. La Tragédie de *Dom-Pèdre* prouve combien il eſt encore capable de concevoir & d'exécuter de grands Ouvrages. Elle juſtifie ces vers qu'on lui adreſſait quelque tems avant qu'elle ne parût :

Quand le Cigne expira sur les bords du
méandre,
Tous les Grecs empressés accouraient à
sa voix,
Par un sublime effort, il se faisait en-
tendre
Aux Mortels enchantés pour la der-
nière fois.
O Cigne de Ferney, Toi, dont la voix
sonore
En dépit des jaloux sait conserver
encore
Ses premiers attributs, la force & la
douceur,
Ne te verrons-nous plus aux champs de
la victoire
Enlever la Couronne à quelque jeune
Auteur ?
Courbé sous tes lauriers, & las d'être
Vainqueur,
Tu t'endors à nos yeux dans les bras
de la gloire.
Le monde cependant gémit de ton
repos :
Du Théatre Francais, vois la chûte
cruelle ;
Tu peux le relever par tes nobles tra-
vaux,
Voltaire,

Voltaire, éveille-toi, Melpomène t'appelle
Et te prépare encor des triomphes nouveaux.

Si tous ces prétendus réformateurs du goût, qui refusent à M. de Voltaire non-seulement les dons du génie, mais le simple talent d'écrire, en s'efforçant d'avilir nos bons Ouvrages, produisaient eux-mêmes de meilleurs modèles, on se consolerait peut-être; mais ils ne savent que nuire, comme a dit Piron, en parlant de l'un deux.

Certain Auteur de vingt mauvais libelles,
Croît que sa plume est la lance d'Argail;
Au haut du Pinde, entre les neuf Pucelles,
Il s'est placé comme un épouvantail.
Que fait le Bouc en si gentil bercail?
Y plairait-il? prétendait-il y plaire?
Non, c'est l'eunuque au milieu du du serrail,
Il n'y fait rien, & nuit à qui veut faire.

V.

Au reste, il ne faut pas croire que toutes les déclamations des folliculaires, recueillies ensuite dans des Dictionnaires Satyriques, ou pour la commodité du lecteur malin, on dit des injures par ordre alphabétique, puissent faire la moindre impression sur des hommes faits. Tous ceux qui ont un peu réfléchi, ne donnent point dans des paneaux si grossièrement tendus. Quelque soit l'amour-propre de nos Critiques, ils n'ont pas espéré de faire des prosélites dans cette classe, mais ils ont crû pouvoir fasciner les yeux de quelques jeunes gens sans expérience, de quelques écoliers dont ils troublent les idées, & obscurcissent les premières notions.

Un jeune homme peu confiant en ses propres lumières, qui n'aurait lû que les brochures nouvelles pour ou contre M. de Voltaire, pourrait bien

suspendre son jugement en voyant des sentimens si opposés sur le mérite de cet homme extraordinaire; on serait peu étonné si on l'entendait exprimer ainsi l'embarras où doivent le jetter tant de contradictions : » Je
» vois cet Ecrivain loué par dix Au-
» teurs, dénigré par dix autres; je
» ne sais auquel entendre, & je crains
» de passer pour un sot dans la so-
» ciété si je me hazarde d'en dire
» du bien ou du mal. » Voici ce qu'on pourrait lui répondre. » La défiance
» de vous même convient à votre
» âge; elle prouve un sens droit, un
» esprit exempt de passion & de pré-
» jugé. Le défaut d'expérience vous
» empêche de décider d'après vos
» sensations; il faut donc chercher
» des guides qui vous mettent en état
» de prononcer vous même en dé-
» veloppant vos facultés & en formant
» votre goût. Les gens de lettres sont

» les Juges naturels que vous devez
» choisir ; ils doivent connaître
» mieux que nous le vrai talent. Ils
» savent par expérience, les difficul-
» tés qu'il faut vaincre, les écueils
» qu'il faut éviter pour réussir, pour
» captiver le lecteur, en joignant le
» mérite de l'agrément à celui de
» l'instruction. (101) Prenez donc
» d'un côté les Ouvrages de tous les
» Auteurs morts & vivans qui ont
» fait éclater la haute estime qu'ils
» ont eue pour M. de Voltaire, &
» lui en ont donné des témoignages
» publics. Prenez de l'autre toutes
» les productions de ceux qui ont
» feint de le mépriser en le décriant.
» Remarquez bien où brillent ce ju-
» gement, ces lumières, cet agré-
» ment qui vous charmaient dans les
» Auteurs de l'antiquité dont vou

(101) *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci*, *Horat.*

» êtes encore rempli ; calculez le
» nombre & le poids des opinions
» qui doivent déterminer votre ju-
» gement; mettez-les dans la balance
» de l'équité; voyez de quel côté pèse
» le génie, le goût, les connaissances,
» les succès, & vous pourrez alors
» facilement décider si M. de Voltaire
» est en effet le premier homme du
» siècle, ou si ce titre appartient au
» détracteur de M. de St. Lambert, &
» de M. de Lille. (102)

---

(102) On connaît cet ancien proverbe : *dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.* Il ne seroit pas moins vrai, tourné ainsi : *dis-moi qui t'estime, je te dirai qui tu es.* D'après cela, il suffirait pour apprécier le mérite de M. de Voltaire, de placer sur deux colonnes parallèles, d'un côté les noms de ses admirateurs, & de l'autre, ceux de ses détracteurs. A peine trouverait-on un ou deux noms célèbres sur la deuxième colonne; encore seraient-ils nuls, puisqu'on les verrait également sur la première, comme on l'a pu connaître par l'exemple de Jean-Baptiste Rousseau.

FIN.



